Christophe Laumond

3 avenue du Marronnier

13009 Marseille

06.37.17.57.08

**christophelaumond@gmail.com**

Roman contemporain

Tous publics

Nombre de mots : 78250

Nombre de caractères : 473 113 (espaces compris)

**Christophe Laumond**

**L’ESSENCE DU TEMPS**

**Roman**

**Prologue**

Du plus profond de sa mémoire, l’Histoire avait toujours fasciné Niels. La vraie comme la romancée. Mythe ou réalité, peu lui importait. Seul comptait l’ivresse du voyage. Et c’était sa mère, Française, qui lui avait donné ce goût si prononcé pour la littérature. Dès 10 ans, il ne lisait pas l’Odyssée, il vivait les aventures d’Ulysse et naviguait à ses côtés sur les mers baignées de soleil, envoûté par la Grèce Antique immortelle.

Il passait les époques comme il dévorait les livres. Les Croisés laissaient place aux Mousquetaires du Roi, qui eux-mêmes s’effaçaient pour que surgisse le Comte de Monte Cristo, remplacé par Napoléon, puis les résistants du Vercors. Il n’était pas rare que cette machine infernale s’emballe, et qu’un ouvrage de Christian Jacq le catapulte brusquement dans l’Égypte des Pharaons. Umberto Eco levait le doigt, et ses moines médiévaux s’invitaient dans son imaginaire. Faire un saut de 500 ans et de quelques milliers de kilomètres n’était guère un souci, puisque Léon Tolstoï l’avait à son tour happé pour de longues semaines dans la lecture de Guerre et Paix. Ces allers-retours incessants étaient addictifs, et rien ne parvenait à l’en sortir, pas même les jeux frivoles des gamins de son âge. La fin d’un dernier chapitre était une porte dérobée qui faisait de lui un être tout puissant, maître de l’Espace et du Temps.

Lire est ce qui semble nous rendre intemporels, voire presque immortels. Lorsque cette passion vous saisit, vous ne vieillissez plus, la matière n’existe plus. À tout instant, la magie opère : vous devenez plus vivant, plus curieux, et la connaissance vous remplit d’humilité. Connaître un peu plus, c’est comprendre que nous ne savons rien. Beaucoup de philosophes nous ont mis en garde sur nos certitudes. Et il est établi depuis peu que notre civilisation n’est qu’à l’aube de son éveil intellectuel, et surtout spirituel. Tout du moins pour ceux qui veulent bien voir dans cette perspective le bien commun… Car l’ignorance est l’arme de destruction massive perpétuelle de la caste dominante autoproclamée… Mais c’est une tout autre histoire. Et puis non. C’est notre histoire. Cette histoire.

Niels était aujourd’hui face à ce qu’il n’avait jamais imaginé. Ou plutôt si, puisqu’il l’avait rêvé. Sans vraiment avoir la certitude de ce qu’il cherchait. Comme tout un chacun, dirions-nous. Nous avions tous des intentions pour mener à bien notre destin. Trouver une utilité à notre existence. Savoir qui nous étions, ce que nous devions faire de ce passage sur Terre. Et surtout… Surtout, oui : qu’allions-nous faire pour les autres ? Si ces questionnements n’émergeaient pas dans notre vie somme toute matérielle, c’était sans doute que nous n’avions pas connu la faiblesse, la détresse, le malheur ou encore la souffrance qui nous auraient inéluctablement jetés à cette croisée des chemins.

Le scientifique se trouvait ce soir, il en avait la certitude, à un tournant de sa vie qui n’allait pas simplement égrainer des questions existentielles, mais probablement bouleverser l’avenir de l’humanité.

La fatigue aurait dû l’emporter. Et pourtant, son attention n’avait jamais été aussi affûtée. Il ne savait dire si cela faisait deux, trois ou quatre jours qu’il était rivé devant ses écrans. Mais voici que naissait le point d’orgue de toutes ces années de recherches. Et le temps, encore lui, n’existait plus. Son regard ne se perdait plus vers la fenêtre de son bureau, il n’y avait rien à y voir. L’univers, jouant avec le cycle des saisons, avait, semblait-il, annihilé la lumière. En cette mi-décembre, la neige épaisse avait fait disparaître les six heures de crépuscule. Seuls ses deux écrans illuminaient la pièce et focalisaient son attention.

Une lueur prune irradia son bracelet connecté. C’était un message de Kirsten. Elle savait combien il était immergé dans ses travaux. Elle lui offrait depuis toujours son soutien discret. Elle lui soufflait quelques mots bienveillants. Juste pour s’assurer qu’il allait bien, que les choses se passaient, qu’il gardait le moral. Elle lui dit qu’elle l’aimait. Il lui répondit que, lui aussi, il l’aimait. Et qu’il la rejoindrait d’ici peu. Avec de bonnes nouvelles. C’était une évidence.

Le processus était lancé. La 12e version de Sycamore était impressionnante. Le supercalculateur ne bronchait pas, les paramètres du refroidisseur étaient constants, malgré une vitesse de traitement que personne n’aurait osé imaginer cinq ans en arrière. Le système digérait l’ambitieux algorithme auquel Niels l’avait confronté. Et dire que les serveurs qui faisaient tourner tout ce bazar étaient à l’autre bout de la planète !

Sur son écran de gauche, les courbes de performances étaient au taquet, et la température restait stable à -273 degrés Celsius. Sur le moniteur de droite, la fenêtre du programme de messagerie venait de s’ouvrir, et le calcul quantique de l’adresse commençait à mouliner. Bientôt, il saurait enfin s’il était possible de dompter le temps…

**Partie 1**

**Chronos, ou la linéarité de la Vie**

**« Le Temps murit toute chose ; par le Temps toutes choses viennent en évidence ; le Temps est père de la vérité »**

**François Rabelais**

**1**

**Résurgence**

Telle une rivière endormie sous son lit, et ressuscitée par la magie des saisons, l’étincelle divine s’était de nouveau manifestée en Joséphine. La mort, elle ne l’avait pas redoutée. À aucun moment. C’était un concept incertain, dans son irruption, voire dans son existence. Donc à quoi bon en avoir peur ? Cette hantise d’une fin de vie était bien trop liée au matérialisme de nos sociétés modernes. Celui qui nous sommait d’exister au travers de ce que nous avions, et non de ce que nous étions. Notre essence bafouée, en somme. Cette notion à la fois abstraite et profonde, qui, dans un raccourci pragmatique, nous résumait à notre vécu. C’était bien plus que cela. Bien plus que notre histoire, que notre passé...

Joséphine avait, comme tout un chacun, un passé. Un passé dans lequel elle n’avait plus envie de se replonger. La nostalgie n’était, en général, pas un sentiment attaché à des regrets, voire à des drames. Sauf que, la concernant…

Le soleil avait forcé l’opacité des stores très tôt, ce matin de juillet. Joséphine s’était réveillée une fois de plus le sourire aux lèvres. Ses nuits étaient douces et paisibles, et aucun cauchemar ne s’invitait dans ses songes. Malgré la froideur de sa chambre à la peinture datée, et les vapeurs d’antiseptiques caractéristiques d’un service de chirurgie, elle se sentait bien intérieurement, et la promesse d’une nouvelle journée était source de joie. Le calme s’était imposé, c’était le week-end, et l’annonce des vacances d’été semblait vouloir laisser une courte pause à l’activité hospitalière.

La porte était entrouverte, et, après avoir poliment toqué, Wilfried glissa sa tête dans l’entrebâillement.

— Tiens, un revenant ! C’est pas très sympa de m’abandonner comme une vieille chaussette... Ça fait des jours que je me languis de te voir !

— Merci pour cet accueil teinté de reproches… Mais je te rappelle que nous sommes samedi matin, et j’ai passé deux bonnes heures à tes côtés jeudi soir…

— Allez, je te taquine. C’était juste pour marteler que, sans mon nouvel ange gardien, le temps me paraissait rudement long. Et que nos rencontres filaient à la vitesse de l’éclair ! Je t’assure, il m’a semblé que ces deux heures s’étaient condensées en une quinzaine de minutes.

— Je partage ce sentiment, mais je n’osais te l’avouer. Par peur de dévoiler mon côté séducteur, sans doute… Bon alors, contente de sortir de l’hosto ?

— Tu n’imagines pas ! Enfin… C’est une réponse enjouée, mais quelque part, je te dirais que c’est une idée à laquelle je me fais étrangement. C’est comme si se refermait une parenthèse de ma vie. Ou plutôt une charnière. Bientôt cinq mois que je suis ici, mais les trois premiers comptent pour du beurre. Puisque j’étais dans le coma…

— Pas tant dans le coma que cela, si j’en crois ce que tu m’as rapporté. Les souvenirs remontent toujours, ou tu penses avoir fait le tour de la question ?

— Les informations m’arrivent encore. La nuit principalement, entre deux eaux. Je suis persuadée que le puzzle demeure incomplet, et je ne sais si je pourrais le terminer un jour. Marc, j’ai parfois l’impression que c’est lui qui vient me raconter l’histoire. Mais peut-être est-ce mon imagination qui me joue des tours, pour me laisser croire qu’il est là, à mes côtés, comme il me l’avait promis.

— T’inquiète ! Pour bien l’avoir connu, j’ai l’intime conviction que ce n’étaient pas des mots en l’air. Et puis, finalement, ne sommes-nous pas en train de construire collectivement notre réalité ? Ces fameuses pensées créatrices… Si tu as le sentiment que c’est bien lui qui vient te dire des trucs à l’oreille, alors c’est sans doute vrai. Mais si tu te mets à douter, dans ce cas, je ne peux plus rien pour toi !

— Tu as raison, Wil. À trop vouloir comprendre et vagabonder, on s’éloigne de toute cette magie qu’est la vie. Allez, revenons sur Terre. Tu as trouvé une destination pour le week-end prochain ? Promets-moi de m’emmener au bout du monde !

Bientôt trente ans. Et c’est seulement maintenant que Joséphine commençait à vivre. Trois décennies teintées de mal-être, de déprime, puis de dépression. Un véritable feu d’artifice de morosité. Inexpliquée, mais sans doute pas inexplicable. Et puis il y avait eu le bouquet final. Ce soir de février. La fête n’était pas folle, mais cet anniversaire célébré avec son frère jumeau, Hugo, était plutôt agréable, les cocktails aidant à la détente. Les amis d’Hugo étaient sympas, et savaient entraîner Joséphine dans leurs bouffées délirantes. Ils étaient doués pour ça. Et Hugo lui-même était bien plus qu’une béquille pour Joséphine. Il la portait depuis toute petite à bout de bras. Pas comme un fardeau. Mais avec l’Amour d’un frère qui connaissait son chemin de vie. Sa mission allait bien au-delà de la protection d’une sœur, un temps sa moitié, alors qu’ils n’étaient tous deux qu’un seul embryon.

Cette soirée s’éternisait, dans ce bar branché du Vieux-Port. Joséphine était fatiguée. Demandait à rentrer. Encore un verre, et on y va. Un dernier. Promis. Allez, on rentre. Il est presque deux heures, quand même. Et les gens qui restent sont un peu lourds. Parlent fort. Ils font limite peur. On pousse la porte. Un type est sur le trottoir, un flingue à sa pogne. Il vise une voiture de laquelle est sorti un jeune, cagoulé, armé d’un fusil d’assaut. Fin. Le film de gangsters a duré à peine dix secondes.

Joséphine face contre terre, encore consciente, fixait le visage d’Hugo. Lui avait les yeux clos. Et la mare de sang qui s’étendait autour de lui commençait à gagner les mains de sa sœur. Ce n’était pas son sang, mais le leur, qui se mêlait sur le trottoir froid. Les tirs de « Kalach » étaient tout sauf chirurgicaux. Ils avaient pulvérisé la cible devant eux, mais les avaient fauchés en route. Le malfrat était remonté dans l’auto, repartie sur les chapeaux de roues en direction des « quartiers », comme on disait.

La suite, elle l’avait vécu comme un rêve. Trois mois qui lui en avaient paru trente. Des allers-retours entre les étoiles et le réel. Enfin, pas exactement le réel, mais une interaction avec ce qui lui avait semblé l’être. S’étant vue propulsée à la porte du Paradis, ce ne fut finalement qu’une Expérience de Mort Imminente qui s’offrit à elle. On lui avait refusé l’accès. Ce n’était pas son heure. Pas comme Hugo, qu’elle aurait tant aimé poursuivre dans le tunnel de lumière…

S’en était suivie une sorte de mission qui lui avait été confiée là-haut. Celle de veiller sur Marc, cet inconnu qu’elle apprit à découvrir dans ses songes. Puis, dans des échanges « chimériques », puisqu’elle n’avait pas elle-même conscience de la nature de son existence.

Elle avait fusionné tous ces souvenirs avec les informations reçues à son réveil, pour en tirer une explication pleine de cohésion. Marc existait bien. Ou plutôt n’existait plus. Il avait, par sa volonté ou par sa destinée, fait don de soi, s’en était allé. Et par sa disparition ici-bas, avait permis à Joséphine de s’extirper de sa léthargie à l’issue fatale. Une transplantation d’organes salvatrice. Même si les échanges demeuraient encore flous et incomplets, le mental n’imprimant pas totalement les aventures vécues pendant ces périodes de sommeil profond, la relation avec Marc était terriblement claire. Ils s’étaient aimés. Ce n’était pas la première fois. Et ce ne serait sûrement pas la dernière. Tout cela n’était ni cohérent, ni pragmatique. C’était juste une intuition. Donc une certitude. Joséphine + Marc, c’était la rencontre de deux âmes qui choisissaient encore une fois de s’incarner pour se croiser, et connaître une nouvelle forme d’amour.

Les deux derniers mois, passés en observation dans le service hépatobiliaire et digestif de la Timone, avaient permis à Joséphine de retrouver une santé qu’elle n’aurait pu imaginer lors de son réveil, tant elle était l’ombre d’elle-même. Une jeune femme qui semblait le double de son âge, dont l’organisme avait été meurtri par l’absence de barrière aux toxines. Et elle était sans force, dans un corps d’à peine trente-cinq kilos. À l’aune de son état, elle savait qu’elle avait tutoyé ce qu’elle considérait à cet instant comme le pire. Car elle n’avait qu’une envie : vivre. Et le mieux possible. Pas dans un hédonisme, voire un épicurisme débridé. Mais en donnant un maximum de sens à sa vie. C’était cela, la leçon retenue auprès de Marc.

Ce petit bout de femme respirait aujourd’hui le dynamisme et l’optimisme, deux des moteurs d’une santé de fer. Elle n’avait pas encore regagné à cent pour cent sa solidité musculaire, mais la métamorphose en si peu de temps avait été bluffante. Elle avait retrouvé sa belle silhouette d’avant, celle de cette séduisante trentenaire, d’un mètre soixante pour cinquante kilos. Ses cheveux noirs et ses yeux bruns en faisaient une Méditerranéenne au charme mystérieux et profond.

Le chirurgien qui avait permis ce petit miracle lui rendit visite, une dernière fois avant sa sortie, programmée le surlendemain. Il poussa la porte de la chambre, tout sourire à l’idée que sa jeune patiente retrouve son autonomie, et surtout une joie de vivre encore plus éclatante.

— Alors, bientôt la quille ? Prête à enfiler le maillot de bain ? Rien de mieux que la plage pour se remonter le moral !

— Je n’en suis pas bien certaine. C’est vous-même qui m’avez alertée sur les risques d’infections potentielles durant les prochains mois… Nos criques urbaines sont de véritables bouillons de culture.

— Bien vu, Joséphine. Voici une preuve de votre bon sens. Vous êtes une patiente exemplaire. Il vous restera le feu d’artifice du 14 juillet pour célébrer votre sortie. Mais les bains de foule sont autant à proscrire que les plages du Prado.

— Je vous avoue que le Vieux-Port n’est pas l’endroit auquel je pensais pour une première sortie, si vous voyez ce que je veux dire…

— Pardonnez-moi. Je suis vraiment d’une incroyable maladresse !

— Pas de soucis, je ne souhaitais surtout pas vous faire culpabiliser ! C’est moi qui suis désolée. Vous savez très bien que la cicatrice est refermée. Le passé est le passé. Inutile de vivre séquestré à l’intérieur. C’est grâce à votre collègue psychiatre, ce vieux bonhomme si bienveillant, que j’en ai acquis la certitude.

— Vous êtes décidément surprenante, j’ai peine à croire que vous ayez pu vous reconstruire en si peu de temps. Une démonstration de plus que ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. Tout du moins tant que l’énergie vitale nous porte. Et, pour revenir à des choses plus légères, rien ne vous empêche de profiter du feu d’artifice d’un autre point de vue. Et de considérer qu’il vous est dédié, comme un signe de bienvenue à une rescapée après un naufrage.

— C’est une belle perspective ! Mais j’ai cru comprendre que, cette année, il n’aurait pas lieu. Trop risqué, d’après les autorités. Les menaces d’attentat sont à un niveau tel que tout a été annulé. C’est ce que j’ai vu passer aux infos ce matin…

**2**

**Supplément d’Âme**

Dimanche 9 juillet. J-1.

Wilfried avait promis de passer dans l’après-midi. Pas seul cette fois. Il tenait à présenter à Joséphine une de ses bonnes amies. Sans en dire plus. Jusqu’à présent, il était resté relativement discret sur son entourage. Il avait mis en retrait son histoire à lui, tout ce qui importait était cette mission. Celle que Marc, avant de disparaître, lui avait confiée. Veiller sur la femme de sa vie, celle qu’il n’avait pourtant pas même croisée physiquement, ne serait-ce qu’une seule seconde…

Joséphine avait bien sûr cherché à en savoir plus sur cette fameuse inconnue. Mais il était resté évasif.

— Tu verras, elle va te plaire. Je suis persuadé que vous allez vous entendre. Ta vie passée, elle est à jeter aux orties, on va t’en façonner une toute neuve. Et ça passe en premier lieu par les autres. Savoir s’entourer de personnes bienveillantes et heureuses. C’est la clé du bonheur.

Ses mots sonnaient comme une évidence. Wil débordait d’enthousiasme, développant un plan qui semblait mûrement construit et réfléchit. Il n’était pas juste question de lui changer les idées. C’était bien plus que cela. Depuis des semaines, il orchestrait avec sérieux le plongeon dans le grand bain. Une vraie vie, bien pleine et enfin sereine. Il était inenvisageable de la laisser glisser vers ses vieux démons.

— J’ai moi-même renversé l’échiquier, il n’y a pas si longtemps, je vais te faire profiter de mon expérience !

— Tu as carte blanche. Surprends-moi ! J’ai hâte de rencontrer cette personne. Marc la connaissait ?

— On peut dire ça, oui…

À son ton, c’était un euphémisme. Et Joséphine eut le sentiment que cette rencontre serait effectivement importante, voire providentielle. Un lien entre le passé récent, et un pont vers le futur. Wilfried n’était pas qu’un simple catalyseur de la présence de Marc. Une complicité intense et sincère s’était imposée d’elle-même dès les premiers échanges avec sa nouvelle protégée. Et il n’y avait rien d’ambigu dans cette relation. Joséphine avait tout de suite compris que le jeune homme ne s’était pas présenté à elle pour la séduire, mais pour accomplir quelque chose de plus profond et noble. Une sorte de guidance, assortie de ferveur, de conviction et d’abnégation. Et elle en avait rapidement déduit que tout cela faisait sens. Que rien n’était issu du hasard, que tout s’articulait. Un sens. Les rencontres avaient un sens, les actes avaient un sens, les émotions avaient un sens. Les intuitions étaient le sens.

Tous ces mois passés dans le coma, il semblait qu’elle était inconsciente. C’était tout l’inverse en fait : une expérience de super-conscience. Car ce qui ressortait de cela était une approche extraordinaire de l’invisible et du subtil. Une façon de mourir avant de mourir. Mais sans cette connotation si terrible que tout un chacun pourrait en avoir. Un accès à l’inconnu pas si perché, disponible pour tous. Encore fallait-il avoir le courage de se poser les bonnes questions sur ce qu’est la vie, au fond…

La tête dans les étoiles, déambulant dans toutes ces réflexions spirituelles qui l’enivraient, elle revint sur Terre en voyant la porte s’entrouvrir. Son visage s’illumina sur l’instant, devinant l’entrée de Wil. Mais la joie retomba pour laisser place à la surprise de découvrir deux personnages inconnus. Deux hommes, habillés dans un style assez décontracté. Le premier avait la quarantaine passée, était grand et d’une corpulence qui imposait le respect. Le second, assurément son suiveur, était beaucoup plus jeune, et nettement moins gaillard.

— Madame Belgrani, nous souhaiterions nous entretenir avec vous quelques instants. Je sais que votre séjour à l’hôpital tire à sa fin, et je tenais à m’assurer de votre pleine santé avant de vous rencontrer. Je suis le commissaire Combal, je dirige le service de la Police Judiciaire sur Marseille. Et voici le lieutenant Giocanti, qui représente Tracfin, la section de lutte contre le blanchiment. Nous souhaiterions revenir sur le drame qui vous a touché.

— Oui, bien sûr… Je vous avoue être à la fois surprise de cette visite à laquelle je ne m’attendais pas, et en même temps, il me paraît logique que la Police vienne m’interroger sur cette affreuse histoire…

— Recevez tout d’abord nos sincères condoléances, et sachez que nous compatissons à votre douleur. Vous avez perdu un frère et frôlé la mort. C’est un miracle après tous ces mois de vous trouver en si belle forme…

— Un miracle… Sans doute… Ce n’est pas si simple de le résumer avec ce mot, mais disons qu’il y a un peu de cela. Mon frère me manque terriblement. Nous étions jumeaux. C’est une relation fraternelle un peu particulière. Il est difficile de se projeter, de saisir à quel point elle revêt ce caractère si fusionnel.

— Je l’imagine très bien... Mais pour revenir à ce qui relève de notre enquête, et de la raison de notre visite aujourd’hui, nous aurions besoin de nous entretenir plus longuement avec vous.

— Vous m’intriguez, commissaire… Il ne s’agissait que d’un règlement de compte entre malfrats de la drogue, n’est-ce pas ?

—  Pas exactement… Je préfère ne pas m’étaler. Pas maintenant. Pas ici. Nous prendrons le temps de discuter de cette affaire au commissariat de l’Évêché, c’est mieux ainsi. Ne le considérez pas comme une source de stress, il ne s’agit que d’entrevoir plus en détail ce qui a engendré ce drame. On programmera le rendez-vous quand vous vous sentirez d’attaque. Ça vous va ?

— Évidemment. Mais je demeure dubitative sur la réelle intention de votre visite…

Combal resta silencieux quelques instants.

— OK, je vous donne juste une information sur le dossier, afin que vous compreniez une des raisons de notre présence. Le meurtrier de votre frère a été identifié dans un barbecue il y a deux jours, à proximité de la cité de La Cayolle.

Un barbecue, c’était, dans le jargon des malfrats, un mode opératoire quelque peu radical pour se débarrasser d’une personne encombrante. L’exercice consistait à lui coller une balle entre les deux yeux, puis à le faire cramer dans une bagnole. Un moyen d’éliminer les empreintes digitales, et toutes les preuves qui vont avec.

Les deux policiers s’en tinrent là, le commissaire tendit sa carte à Joséphine et lui demanda de le contacter une fois sortie.

Avant de quitter la chambre, Combal lâcha que l’enquête reposait sur une histoire beaucoup plus complexe que la version du règlement de compte, celle balancée à la Presse tel un os à ronger.

La porte s’ouvrit de nouveau. Et l’entrée de Wilfried ramena le sourire sur le visage de Joséphine.

— Stop ! Ne me dis rien ! J’étais là hier. Ne me ressert pas la rengaine habituelle !

— J’aime te taquiner, Wil. Ne m’en veux pas, c’est mon péché mignon.

— Je le sais très bien, mais n’abuse pas du comique de répétition !

— Le comique, c’est exactement ce dont j’ai besoin. Car figure-toi que je sors d’un entretien plutôt tragique… Tu as dû croiser dans le couloir deux officiers de Police. Ils m’ont lâché que le tireur à la kalach venait d’être retrouvé carbonisé dans une voiture…

— Je ne sais pas si cette nouvelle est dramatique, ou s’il faut s’en réjouir… Tu te sens comment ?

— Bizarrement, plutôt bien… Je dis bizarrement, car cette annonce n’a provoqué sur l’instant rien de lourd et douloureux. C’était une information. Point. Et je suis soulagée de ma réaction, figure-toi ! Cela montre que je ne suis plus la petite chose fragile d’avant cette histoire. Je commence réellement à croire que ce qui ne nous tue pas…

— …nous rend plus forts ! Oui, je sais ! Marc n’arrêtait pas de me le répéter. Mais, aussi important soit-il, je te suggère de reparler de ce rebondissement plus tard, je ne voudrais faire plus attendre la personne que je souhaite te présenter… Accorde-moi quelques secondes, je vais la chercher.

Wilfried revint accompagné d’une jeune femme brune d’à peine trente ans, visiblement intimidée à l’idée de rencontrer Joséphine. À sa vue, cette dernière se crispa sur son lit, comme si avait surgi devant elle un fantôme.

— Mais, je vous connais ! Je vous ai aperçue en compagnie de Marc des tas de fois quand j’étais dans le coma ! Vous êtes… bon sang, je sais qui vous êtes, mais je n’arrive pas à me rappeler de votre prénom…

— Joséphine, je te présente Judith.

— Oui, c’est ça ! S’écria-t-elle. Pardonnez mon manque de tact, mais en vous voyant, c’est comme si en une fraction de seconde, un film de plusieurs heures s’était joué sous mes yeux. Vous venez de déverrouiller une somme considérable de souvenirs !

— Je suis vraiment désolée de vous avoir bousculée. J’appréhendais cette rencontre, mais avec la crainte que ce soit moi qui sois troublée. Peut-être cette visite n’était-elle pas opportune…

— Oh non, ne vous excusez pas ! C’est en fait un choc libérateur. Et je suis convaincue que ce filou de Wil savait ce qu’il faisait, n’est-ce pas ?

— Je n’étais pas à proprement parler certain de ce que cela produirait, répondit-il. Mais quelque chose me poussait à provoquer cette rencontre entre vous. D’une part, je suis persuadé que le courant va passer entre vous. Et puis, j’avais cette intuition que ce serait bénéfique pour que chacune puisse faire un peu plus le deuil de Marc, sans peine ni regret.

Les filles échangèrent au même moment un sourire complice. Les mots de leur ami commun sonnaient comme une évidence. Oui, il était certain qu’elles étaient faites pour s’entendre. Il savait qu’elles étaient en mesure de s’apporter l’une l’autre ce supplément d’âme toujours utile pour rendre la vie plus légère et subtile.

Les conversations qui s’en suivirent ramenèrent tout le monde sur Terre, avec une délicieuse satisfaction de faire connaissance. Et tout cela dans une bonne humeur naturelle, et il n’était pas question de mettre Marc au centre des discussions. Le présent reprenait le dessus, et il ne servait à rien de regarder en arrière le passé avec regret. Ou avec colère, comme disait la chanson. Dans un désert de ressentiments, il y a toujours une oasis d’espoir et de joie.

Joséphine était fermement déterminée à métamorphoser sa vie. Une seconde chance d’être enfin heureuse. Et elle ne serait pas seule dans cette aventure. C’était important. Car il était en général complexe de décider d’évoluer, de changer. Cela demandait fatalement un effort, de sortir de sa zone de confort. Choisir de ne rien faire était la solution adoptée dans nos sociétés modernes occidentales. Elles nous incitaient à la paresse. Quoi de plus agréable, à court terme, que de se prélasser dans l’« après-moi-le-déluge » ? Notre essence n’était pas programmée pour cela, mais notre environnement et notre conditionnement, la matrice, en somme, nous conduisaient à nous poser cette question : y avait-il une vie avant la mort ? C’était une des réflexions phares du regretté Pierre Rabhi…

Wilfried s’était plongé dans ces considérations depuis que Marc lui avait permis, un beau jour, de se débarrasser de ses démons. La drogue et l’alcool. S’élever vers un monde meilleur était ambitieux. Le premier pas se voulait plus modeste, et pourtant essentiel. Il se résumait en un exercice à la fois simple et complexe : apprendre à s’aimer nous-mêmes pour mieux aimer autrui. Il était indispensable, chaque jour, de sacraliser la vie et le vivant, d’appréhender notre existence comme une chance, et surtout de lui donner un sens.

L’aide-soignante poussa la porte avec le plateau du dîner. Le temps avait filé sans que les trois amis en prennent la mesure. Judith devait prendre congé, son compagnon à quatre pattes attendait ses croquettes. Et le morfal savait lire l’heure…

**3**

**Poursuivre le soleil**

L’agence bancaire dans laquelle travaillait Wilfried était fermée le lundi. Il allait consacrer sa journée entière à Joséphine. Son retour à la maison, après cinq mois d’hospitalisation, se devait d’être une fête et rien d’autre.

En ce 10 juillet, il ne faisait pas particulièrement chaud. L’été se voulait paresseux cette année-là. Même à Marseille. Les hordes de touristes n’avaient pas encore investi la ville, l’activité professionnelle ralentissait, et la circulation était loin de scléroser la cité phocéenne comme à l’accoutumée. Wilfried quitta son domicile sur les hauteurs de la Corniche en milieu de matinée. Une vingtaine de minutes tout au plus lui suffiraient pour regagner l’hôpital de la Timone. Il allait prendre au plus court, basculer au pied de La Bonne Mère vers le boulevard Notre-Dame, rejoindre par la préfecture la place Castellane, remonter la longue artère qui le conduirait à sa destination. Mais ça, c’était sans compter sur les caprices de la cité phocéenne.

À peine était-il engagé Cours Pierre Puget, à l’entrée de l’hypercentre, que la circulation se figea, dans un nerveux concert de klaxons. Et de minute en minute, Wilfried bouillait à l’idée d’être en retard. Alors qu’il s’apprêtait à la prévenir de son retard, une voiture quitta son stationnement dans la contre-allée centrale. Il s’y engouffra immédiatement et posa sa Toyota sur cette place providentielle. Tant pis, mieux valait prendre le métro que de rester *tanqué* pendant des heures dans les bouchons. Il y aurait bien un taxi de libre sur le dépose-minute pour raccompagner Joséphine chez elle. Il se dirigea à grands pas vers l’entrée de la station Estrangin, la ligne une le conduirait à la Timone en à peine dix minutes.

Installé dans la rame, il interrogea son smartphone pour comprendre ce qui avait paralysé le trafic. Il était question d’une alerte à la bombe du côté de la Préfecture, mais les médias officiels n’en savaient guère plus… Sur les réseaux sociaux, des témoins relayaient la présence du RAID et d’un service de déminage devant le Consulat des États-Unis. Plus rien ne surprenait personne, vu le contexte international…

Trois stations plus tard, il emprunta l’escalator qui desservait l’entrée du complexe hospitalier. Après quelques pas sur le trottoir, Wilfried s’immobilisa. Son regard se porta sur le passage piéton, à quelques mètres de lui. Il réalisa que c’était à cet endroit même que, deux mois auparavant, Marc avait mortellement été percuté par un bus. Alors qu’il rejoignait Joséphine pour la sauver… Le temps se figea, l’instant d’un recueillement. Étrangement, l’émotion qui le gagna ne fut en rien de la tristesse, mais plutôt un sentiment de plénitude. Comme si son ami était présent à ses côtés. Qu’il lui murmurait à l’oreille que tout allait bien. Que cette journée devait être magnifique. Qu’il était hors de question que Joséphine ressente la moindre once de peine, réveillée par le souvenir de cet accident. Wilfried sourit à l’idée que la petite voix qui lui racontait tout cela n’était pas le fruit de son imagination. Et c’est alors qu’un papillon capta son attention, s’éleva vers le ciel, pour disparaître dans les rayons du soleil. Ébloui sur l’instant, il continua malgré tout à le fixer, les mains sur le front pour se protéger les yeux. Il avait compris le message. Ne pas regarder en arrière et poursuivre la lumière. Poursuivre les étoiles. Trouver cette fameuse oasis d’espoir et de joie…

10 h 45. Finalement, il n’était pas en retard, le métro avait effacé le temps perdu dans les bouchons. La sortie était programmée pour 11 h, il avait un quart d’heure pour gagner la chambre de Joséphine. Dans le dédale de couloirs qu’ils commençaient à connaître par cœur, il croisa une jeune infirmière dont le sourire lui était familier. Iris avait assisté le chirurgien durant l’opération de Joséphine.

— Comment va ma belle Antillaise ?

— Pour tout te dire, je suis partagée entre soulagement et tristesse. Heureuse que ton adorable copine décroche son bon de sortie, et un peu chagrinée à l’idée de ne plus papoter avec elle.

— Tu t’attaches trop à tes patients, tu ne peux les garder sous ton aile perpétuellement… Il faut les laisser s’envoler quand vient l’heure !

— Tu as raison. Je suis encore trop tendre. Mais j’ai bien le temps de m’endurcir, t’inquiète ! Et pour ce qui est de nous revoir, mon invitation tient toujours. Dès que Joséphine se sent d’attaque, on se fait un gueuleton à la maison, d’acc’ ? Tu vas adorer les recettes créoles de ma grand-mère !

Wilfried enlaça Iris dans ses bras et fit claquer sur sa joue ronde une bise bien sonore, et lui témoigna par quelques mots son admiration. Chaque jour que Dieu faisait, ce petit bout de femme produisait des choses éblouissantes pour son prochain.

Joséphine était assise sur son lit, son sac était bouclé. Elle portait la robe d’été et les tropéziennes que Wil lui avait apportées la veille. Il réalisa que c’était la première fois qu’il la voyait vêtue « en civil ».

— Tu es magnifique ! Une Marseillaise prête à affronter la saison estivale !

— Les vacances commencent bizarrement chez nous, on dirait… Je regardais les nouvelles en t’attendant. Et le journaliste racontait que la ville était en alerte attentat… Tu es au courant ?

— Je t’ai déjà dit à maintes reprises de ne pas t’intoxiquer avec les chaînes d’infos en continu ! Tous ces gens ne sont là que pour nous faire peur ! Mais c’est vrai qu’il s’est passé un truc du côté de la Préfecture. Une alerte à la bombe sur le trottoir d’en face, au consulat des « *amerloques »*. La circulation était en panique, et j’ai bien failli être en retard. J’ai laissé ma voiture à Estrangin, et pris le métro. Je vais te raccompagner chez toi en taxi, et on va éviter le centre-ville. On prendra la Corniche pour rejoindre le Pharo. Revoir la mer après tous ces mois ne sera pas pour te déplaire. Elle a dû te manquer, j’imagine ?

— Évidemment ! Et il me tarde de retrouver mon appartement. J’ai la chance d’avoir une vue merveilleuse sur la rade.

— Je sais. Je me suis attardé sur ton balcon hier en allant récupérer tes fringues. Allez, on se tire d’ici, direction ta nouvelle vie !

Les formalités de sortie furent expédiées en quelques minutes. Le chirurgien avait donné des consignes pour que tout soit préparé en amont. Son dossier était déjà sous enveloppe, et une signature plus tard, la porte du centre hospitalier était derrière eux.

Ils s’engouffrèrent dans le premier taxi. Direction les Catalans.

— Prenez par le Prado et la Corniche, s’il vous plaît, demanda Wilfried.

— *Oh fan* ! Vous, vous êtes des clients spéciaux ! C’est beaucoup plus rapide en empruntant le tunnel. D’habitude c’est le rôle du chauffeur de rallonger la course pour promener les touristes !

— Figurez-vous que j’ai une furieuse envie de jouer les touristes, sourit Joséphine. J’ai du soleil et de la vue-mer en retard !

— Et c’est surtout un itinéraire bis pour éviter la panique. Le centre-ville et le Vieux-Port sont à fuir, reprit Wil. J’ai dû abandonner ma voiture tout à l’heure pour prendre le métro. Tout était paralysé.

— Ah, vous parlez du grabuge à la Préfecture ? Que des *cagades,* une fois de plus ! Ils ont levé le barrage il y a trente minutes. Encore une alerte bidon, ils nous les brisent avec tout ça. Je mettrais ma main à couper qu’ils dramatisent pour nous foutre la trouille. Un *fada* passe un coup de fil, et, parce que c’est le sacro-saint repère de l’Oncle Sam, ils empêchent les honnêtes gens de circuler. Tous ces politicards et leurs sbires ne sont pas là que pour nous emmerder, ils ne servent décidément à rien !

Les passagers arrière échangèrent un sourire complice.

— C’est une analyse de la situation qui me va bien, dit Wil. Pleine de bon sens !

— Évidemment que c’est du bon sens ! Tout part en *biberine* dans le monde. Ces pauvres gens ne veulent pas se faire la guerre, ils n’ont rien les uns contre les autres. Ce sont les gouvernants qui foutent le bordel volontairement ! Et quand je dis « volontairement », il faut nuancer. Il y a le pognon au-dessus d’eux qui leur donne les consignes. C’est lui qui dirige le Monde ! *Mon vié…* !

Le chauffeur de taxi était inarrêtable. Son analyse géopolitique était distillée dans un langage cru et chatoyant. Et son pragmatisme ne semblait altéré par aucun biais de la rhétorique médiatique.

L’itinéraire qu’ils connaissaient par cœur prit l’allure d’une carte postale. La statue de David annonçait le début du rivage. La rade de Marseille se dévoila, et le reflet du soleil sur la mer en ce milieu de journée était enchanteur. Les travaux sur la corniche densifiaient la circulation, et c’était très bien ainsi. L’occasion d’admirer la peinture de ce magnifique tableau. Le ciel d’un bleu éclatant enveloppait la roche immaculée des îles du Frioul. La lumière, dans cette ville, était singulière et parvenait à tout sublimer.

Passée la zone de ralentissement, le trafic se fluidifia jusqu’à la presqu’île de Malmousque. Mais, à l’approche de l’hypercentre, les bouchons du matin n’étaient pas encore résorbés. Le taxi avançait au ralentit depuis de longues minutes à l’approche du quartier des Catalans. Wilfried demanda la note au chauffeur. Ils continueraient à pied, l’appartement de Joséphine n’était qu’à quelques centaines de mètres.

Cette balade le long du rivage enivra Joséphine. L’air était doux, une légère touche de Mistral venait tempérer le soleil à son zénith. Une journée jusqu’à présent parfaite. Elle se sentait pleine d’énergie. Les tests d’effort avaient été passés avec succès. Elle savait malgré tout que c’était sur la durée que l’on pourrait juger de la réussite de sa transplantation. Mais, compte tenu du contexte, elle ne souffrait, a priori, d’aucun risque de rejet. Bref, elle semblait sortie d’affaire.

Son appartement était en étage élevé, dans un immeuble des années 80 bien conservé, à l’angle du boulevard Charles Livon, et de l’avenue des Catalans. En face s’était érigée, en lieu et place d’une ancienne sucrerie, une résidence de luxe, prise en étau entre une plage urbaine populaire, et le Cercle des Nageurs, club adoubé par les notables fortunés.

Joséphine composa le code d’accès sur l’interphone, mais la serrure magnétique ne réagit pas. Wilfried essaya à son tour, machinalement. Même résultat.

— Je ne comprends pas, je suis venu hier, et cela fonctionnait…

La concierge, à l’affût derrière la vitre, déverrouilla la porte.

— Joséphine ! Quel soulagement ! On m’a dit que vous étiez entre la vie et la mort…

— Ce n’était pas si exagéré, Eulalie. Mais je suis sur pieds ! Et heureuse de rentrer enfin à la maison ! Comment va notre logeuse adorée ?

— Moi, je vais bien, merci… Mais la nouvelle que j’ai à vous annoncer ne va sans doute pas vous ravir…

— Vous m’inquiétez… Rien de grave ?

— Je n’en sais à vrai dire rien, c’est pour l’instant matériel… Pour commencer, j’ai eu la visite, il y a deux jours, de deux messieurs qui se sont revendiqués de votre famille. Ils m’ont dit qu’ils venaient récupérer des affaires. Pour votre sortie de l’hôpital. Mais ils avaient oublié les clés. Je ne les ai pas laissé entrer chez vous sans preuve de leurs identités, vous pensez bien ! Ils n’ont pas insisté… Votre ami, que voici, s’est présenté hier, mais il avait votre trousseau. Donc, je ne me suis pas fait de mouron. Je me suis dit que les premières personnes l’avaient peut-être envoyé à son tour pour vous porter vos vêtements. Mais ce matin, alors que je finissais le ménage dans le couloir du 7e étage, j’ai eu la surprise de constater que votre porte avait été fracturée… J’ai tenté de vous téléphoner, mais je suis tombée sur la messagerie. Et le standard de l’hôpital n’a pas pu vous joindre, vous aviez déjà quitté votre chambre. J’ai bien sûr appelé la Police. Mais avec toutes ces histoires d’alerte à la bombe, je les attends encore… Du coup, j’ai fait changer en urgence le code d’accès de l’immeuble.

Joséphine accueillit cette nouvelle avec stupéfaction, mais ne s’affola pas pour autant. Quelque chose ne tournait pas rond. Il n’y avait rien de valeur à voler chez elle. Et en règle générale, les cambrioleurs ne se présentaient pas à la gardienne pour lui demander de lui ouvrir la porte. Lui vint alors à l’esprit la visite du commissaire deux jours plus tôt, et cette phrase qui résonnait encore : « une histoire plus complexe qu’un règlement de compte ».

**4**

**Intrigante intrusion**

La porte de l’appartement avait été forcée au pied de biche. Joséphine se mordait les doigts de ne pas avoir investi dans un modèle plus robuste. Et ce, malgré les conseils répétés de son frère. Il faut dire qu’elle s’était toujours sentie en sécurité dans cette résidence. La gardienne veillait avec zèle aux allées et venues, et le fait d’habiter en étage élevé lui procurait le sentiment d’être isolée de tout danger. Après tout, c’était un immeuble familial dans lequel tout le monde se connaissait, et, du plus profond de ses souvenirs, il n’y avait jamais eu de cambriolage.

En passant le seuil de la porte, Joséphine fut rassurée. Le quatre pièces n’avait pas été dévasté, et, en apparence, chaque chose demeurait à sa place. Dans le séjour, tout du moins. Les visiteurs s’étaient davantage attardés dans le bureau qui jouxtait sa chambre : les tiroirs avaient été vidés, et son ordinateur portable manquait à l’appel. Quelques papiers traînaient au pied de l’armoire. Elle aussi, avait été fouillée.

— Wil, tout cela m’intrigue… Pourquoi me cambrioler moi ? Ces gens savaient pertinemment que j’étais absente, si ce sont les mêmes qui se sont présentés avant-hier. Mais cela fait des lustres que l’appartement est inoccupé. Pourquoi, justement à ma sortie de l’hôpital ?

— Ils venaient dans un but précis, tes visiteurs. Pas pour dérober des choses de valeur, semble-t-il. Ils ont embarqué ton ordinateur, mais ont laissé ton appareil photo, et tous les objets high-tech. J’aperçois sur la coiffeuse de ta chambre un présentoir à bijoux auquel ils n’ont même pas touché… Et tous ces papiers au sol montrent qu’ils étaient en quête de documents ou d’informations.

— Mais quel type d’informations viendraient-ils bien chercher chez moi ? Je suis enseignante, pas agent secret ! J’ai l’impression d’être dans un mauvais film… Mais, tu sais, je pensais à un truc dans l’ascenseur. Les policiers qui ont débarqué dans ma chambre, il y a deux jours… Est-ce que ça n’aurait pas un lien ?

— Il n’y a qu’un moyen d’en avoir le cœur net… Les contacter.

Joséphine extirpa de son portefeuille la carte du commissaire Combal, et composa son numéro. Il décrocha immédiatement, avec un « Bonjour Madame Belgrani », comme s’il attendait son appel. La jeune femme exposa les faits. Il n’eut aucune réaction de surprise. Il lâcha juste une phrase toute faite :

— Surtout, ne touchez à rien, je vous envoie une équipe. J’ai votre adresse.

Le commissariat de l’Évêché était à quelques encablures, de l’autre côté du Vieux-Port. Dix minutes plus tard, les policiers étaient sur le pas de la porte. Joséphine reconnut le lieutenant Giocanti. Il était accompagné de deux personnes habillées en civil. L’une d’elles, une jeune femme chargée de deux grands sacs, faisait partie de la section scientifique.

— Les cambriolages ne sont pas dans mes prérogatives, lui dit l’officier. Et je vous avoue qu’en général, les experts ne se déplacent pas pour une simple effraction. Mais l’affaire qui nous concerne mérite qu’on ne néglige aucune piste. Ma collègue va relever les empreintes et les traces potentielles d’ADN. Boris travaille, lui, à la PJ, il fait partie de l’équipe de Combal.

Il se tourna vers la concierge, qui les avait conduits jusqu’à l’appartement :

— Madame, auriez-vous l’amabilité de faire visiter l’immeuble à l’inspecteur ? Montrez-lui toutes les circulations, les sorties de secours éventuelles, et les accès techniques. N’hésitez pas à lui faire part de toutes les choses anormales qui auraient pu se produire ces derniers temps.

— Oui, bien sûr. Je racontais justement à Joséphine que deux messieurs s’étaient présentés il y a deux jours, me demandant de leur ouvrir l’appartement. Ce que j’ai refusé, bien évidemment.

— Ah ! Et vous sauriez les décrire ?

— Oui, je pense, ils avaient tous deux des visages assez singuliers.

— Dans ce cas, une fois le tour de la résidence effectué, ma collègue vous interrogera à son tour. Elle a dans son ordinateur portable le logiciel qui va bien pour établir un portrait-robot.

Joséphine était désolée de tout ce chambardement, et s’en excusa avec maladresse auprès d’Eulalie. Cette dernière l’arrêta. Elle prenait son métier à cœur, et il était naturel qu’elle se tienne à disposition de la Police, c’était son rôle en tant que gardienne de cet immeuble, de veiller au bien-être et à la sécurité de ses occupants. Bienveillante et attentionnée, elle avait d’ailleurs pris soin d’appeler un de ses amis serruriers. La porte serait réparée avant la fin de la journée. Joséphine la remercia par un sourire, qui disparut alors qu’elle sentit ses jambes la lâcher. Wilfried eut tout juste le temps de retenir sa chute et l’allongea sur le canapé.

— Ne te fais pas de bile, tout va bien. Juste un petit coup de mou… Je ne suis pas complètement rétablie, tu vois… Et toute cette affaire m’inquiète, bien sûr. Je crois qu’un en-cas me remettrait sur pied. Il est presque quinze heures et je n’ai pris qu’un café ce matin…

— Et bien moi non plus, je n’ai pas déjeuné, dit le lieutenant. Allons manger un bout à la brasserie au coin de la rue. Ils servent à toute heure en cette saison. Cela permettra à mes deux collègues de terminer leurs missions respectives.

Le Welcome Café était à quelques pas du hall de l’immeuble, face à la plage, et proposait une carte restreinte qui comblait les attentes de Joséphine. Elle commanda une salade César, et goba quelques tapas pour patienter.

— Je sens déjà que ça va mieux. C’était juste une grosse fringale.

— Et le contrecoup de ces émotions surtout ! enchérit Wil.

— Évidemment. Comme cadeau surprise pour ma sortie, j’escomptais autre chose qu’un cambriolage. Mais dites-moi, lieutenant, sans vouloir tout dévoiler, pourriez-vous m’en dire plus sur ce que le commissaire et vous avez à me raconter ?

— Je préfère qu’il vous en parle directement, c’est lui qui pilote le dossier, et je n’interviens que dans le volet qui concerne le blanchiment. Ce qui est déjà un gros sujet, compte tenu des sommes en jeu…

— Bon, OK, mais comment pourrais-je avoir un lien avec une « affaire » sous la houlette de la Police judiciaire ? Je ne suis qu’une simple vacataire à l’école de commerce. J’y enseigne les mathématiques statistiques. Je ne trempe pas dans la French Connection !

— Vous savez, il y a des profs de maths qui parfois sont très douées pour monter des arnaques à grande échelle…

— C’est-à-dire... ? Vous êtes en train de me soupçonner de quoi, là, lieutenant ?

— Pardon, je ne vous visais absolument pas. Et j’en ai déjà trop dit… Restons en-là pour l’instant. Et appelez-moi « Sauveur », s’il vous plaît. C’est plus sympa que « lieutenant ». Vous zapperez ainsi l’idée que je suis ici pour vous coffrer ! OK, Joséphine ?

— Je ne demande qu’à vous croire…

Le policier tenta de noyer le poisson maladroitement.

— Dites-moi, il est sympa votre appartement. Et plutôt spacieux pour une célibataire. Vous avez anticipé des projets familiaux ?

— J’imagine que vous avez tout un dossier sur moi… Donc vous vous doutez que je n’ai trafiqué ni drogue ni fausse monnaie pour me le payer ! Il appartenait à mes parents et j’y ai grandi.

— J’avais cette info. Et oui, effectivement, nous avons enquêté sur votre frère et vous. Il y a quand même eu une fusillade avec deux morts, il est normal que l’on essaie de recoller les morceaux… Et je sais que vos parents sont décédés il y a quelques années, et vous m’en voyez désolé.

— Ne le soyez pas, j’en ai fait mon deuil avec le temps. Ils ont disparu tragiquement dans un crash d’avion. C’était en 2015. Un retour de vacances pour leur anniversaire de mariage… Mon frère et moi n’avions que 21 ans. Cet appartement, nous en avons hérité, décidé de le conserver, et de l’habiter ensemble. Nos parents avaient, par ailleurs, fait le nécessaire pour nous permettre une réelle autonomie dans pareil cas. Nous avons donc pu terminer nos études sans nous soucier de l’aspect matériel. Hugo avait choisi une voie plus rémunératrice que moi. Il aspirait, depuis tout jeune, à faire de l’immobilier et devenir riche. Un coup de pouce lui a permis rapidement de monter son agence, et les affaires ont décollé en flèche. Il s’est rapidement offert une belle villa dans un quartier du douzième.

— Et pourquoi êtes-vous restée seule dans ce grand appart’ ? Vous auriez pu le louer et en acheter un plus petit avec le fruit des loyers ?

— C’est ce que j’ai souhaité faire, mais Hugo m’en a dissuadé. Il n’avait pas besoin de revenu locatif, et ne voulait pas que des étrangers viennent habiter dans le logement familial. Il me disait qu’il sentait l’âme de Papa et Maman encore présente… Du coup, il a insisté pour que j’y réside, sans jamais me demander le moindre centime. Il m’a protégé depuis mon enfance. Nous étions jumeaux, mais tellement différents. Il était charismatique, les autres voyaient en lui un meneur, un chef. J’étais pour ma part réservée et distante. Ça, c’était quand j’étais toute jeune. À l’adolescence, je suis carrément devenue dépressive. Et la disparition de mes parents n’a rien arrangé, vous l’imaginez… Le drame du début d’année et la mort de mon frère auraient pu finir de m’achever. Mais maintenant, je vois au contraire la vie autrement. Et j’ai de nouveau un ange gardien pour veiller sur moi, dit-elle avec un large sourire en direction de Wil.

— Et vous, Wilfried, c’est quoi votre histoire ? Je n’ai pas eu le loisir d’enquêter sur votre passé…

— Vous pouvez investiguer, et je vous préviens, vous ne trouverez rien de bien passionnant. Juste une vie qui démarre dans une famille bourgeoise du Roucas Blanc, des études, un boulot dans la banque. Et peut-être de temps à autres la consommation de substances illicites… Mais je ne me suis jamais fait prendre !

La conversation se prolongea de manière débonnaire. Mais Giocanti ne lâcha aucune indication supplémentaire concernant la rencontre prévue au commissariat, malgré une Joséphine obstinée qui revint plusieurs fois à la charge. L’officier semblait être un chic type, mais très professionnel, et beaucoup plus intelligent qu’il ne le laissait paraître. Son téléphone sonna, sa collègue l’informa qu’elle avait terminé les prélèvements et les portraits-robots. Les policiers donnèrent congé au pied de l’immeuble, glissant quelques recommandations sur les précautions à prendre les jours suivants. Wilfried s’engagea à rester sur place au moins cette nuit, « au cas où… »

De retour au septième étage, le serrurier venait tout juste de poser sa caisse à outils sur le palier, et bavardait avec sa vieille amie d’enfance, Eulalie. Marseille était décidément un village…

Trente minutes plus tard, la porte était réparée, la serrure changée, et deux verrous supplémentaires posés.

— Ce n’est pas la panacée, ils arriveront toujours à rentrer de nouveau s’ils le souhaitent. Ça risque juste foutre un sacré boucan en cas d’effraction… Je vous rédige demain un devis pour quelque chose de plus costaud.

Joséphine allait pouvoir souffler un peu, et faire le point sur cette journée qui venait de prendre des allures de Polar. Ce n’était pas un simple cambriolage, c’était maintenant certain. Il s’était passé trop de choses troublantes autour de cette effraction pour le penser.

Rien n’avait été dégradé, mais l’appartement laissé vacant durant des mois méritait un sérieux coup de propre. Lors de sa visite, Wilfried avait paré au plus urgent, c’est-à-dire vider et nettoyer le frigo dans lequel régnait une odeur pestilentielle. Il entreprit de débarrasser les meubles de l’épaisse couche de poussière, tandis que Joséphine remettait de l’ordre dans le bureau. Elle ne put retenir quelques sanglots.

— Tous ces papiers sont sans valeur. Je ne comprends pas, encore une fois, ce qu’ils venaient chercher. Je suis sans doute la personne la moins intéressante du quartier ! Le sort s’acharne décidément sur moi !

Il se précipita pour la prendre dans ses bras.

— Ne craque pas, s’il te plaît. Tu étais reboostée comme jamais. Tu ne vas pas rechuter dans un mauvais trip à cause de ce cambriolage ! Après tout, peu importe ce qu’il y a derrière tout ça. Dis-toi que c’est juste matériel, et que, si ces gens voulaient s’en prendre à ta personne, ils ne seraient pas venus en ton absence fouiller ton appart’… Ce n’est pas après toi qu’ils en ont, c’est certain ! Et si ça peut te rassurer, je vais rester dormir ici cette nuit. Si tu m’acceptes dans la chambre d’ami, bien sûr.

— Tu es mon meilleur ami, comment pourrais-je dire non ? se reprit-elle en essuyant ses larmes.

— Bon, dans ce cas, on va se dire que l’unique drame de cette journée, c’est qu’il faut remplacer l’ordinateur qu’ils t’ont dérobé. Tu en auras besoin si tu veux reprendre le boulot. C’était un modèle récent ?

— Oui, je crois. Un Mac. Il appartenait à Hugo. Il me l’avait prêté pour me dépanner peu avant cette tragédie, alors que le mien était tombé en rade…

**5**

**Un temps pour se souvenir**

Fin de soirée. Journée éprouvante. Joséphine et Wilfried s’étaient offerts aux derniers rayons du soleil sur la terrasse. Passé son coucher, le crépuscule était un enchantement. Tout un univers poétique s’était construit sur cet instant, ces huit minutes durant lesquelles le disque rougeâtre s’effaçait dans l’horizon. Mais la magie du phénomène, celle qui révélait la beauté de ce déclin du jour, c’était ce qui s’en suivait. L’embrasement des nuages qui relayaient la lumière éclipsée était mille fois plus spectaculaire. Les nuances jaunes et orangées venaient se poser sur le relief de discrets cirrus, et en jaillissaient des tableaux jamais imaginés par les maîtres de la peinture romantique. Des couleurs qu’on avait peine à décrire. Celles que Joséphine avait embrassées lors de son expérience de mort imminente étaient à peine plus éclatantes…

Une pizza au feu de bois et une bouteille de rosé avaient adouci l’émoi du cambriolage. Les discussions se perdaient sur une multitude de chemins. Il y avait ceux qui remontaient le temps, sur lesquels s’égrainait une foule d’anecdotes, teintées parfois d’émotions pesantes. Puis l’ivresse du moment avait fini par les mener sur un registre plus léger, les perspectives de deux trentenaires dont l’avenir était une autoroute à construire.

Au petit matin, Wilfried allait reprendre du service à l’agence du Crédit Marseillais, sur la Canebière. Mais il devait d’abord récupérer sa voiture abandonnée en catastrophe près de la Préfecture, avec sans doute un petit mot doux de la Police municipale sur son pare-brise. Il avait prévu de se lever tôt, mais n’eut pas besoin du réveil-matin. Les volets et les fenêtres du séjour étaient restés grand ouverts, et la lumière de l’aube inonda l’appartement dès 6 h.

Joséphine était encore assoupie lorsqu’il tira la porte, prenant soin de fermer à double tour chacune des serrures installées la veille. Passant devant la loge de la gardienne, il s’assura que rien de suspect ne s’était produit dans le quartier ou dans l’immeuble durant la nuit.

— Je vous avoue n’avoir dormi que d’un œil avec toutes ses histoires, soupira-t-elle. J’espère que la police va mettre la main sur ces voyous !

— Souhaitons-le, Eulalie. En tout cas, merci infiniment pour votre coopération hier. Je suis persuadé que cela fera avancer les choses.

— Arrêtez donc avec vos remerciements, je vous ai déjà dit que c’était bien naturel ! Et vous pouvez partir tranquille, je vais veiller sur Joséphine. Et lui prêter main forte pour remettre de l’ordre chez elle. J’ai remarqué que son intérieur avait besoin d’un sérieux coup de propre !

L’odeur du café et des croissants chauds finirent de sortir la jeune femme de ses songes. Sur le plan de travail de la cuisine, elle trouva un mot de Wil, qui s’excusait d’être « parti comme un voleur », il avait préféré la laisser se reposer. Il lui promettait de prendre de ses nouvelles dans la matinée. Il veillerait également à ce qu’elle ne soit pas seule pour le déjeuner.

Joséphine déambula de longues minutes dans l’appartement, son mug de café à la main. Elle restait sur l’idée que quelque chose clochait dans cette histoire, et qu’elle n’y était décidément pas à sa place. Trop de flics, trop de moyens déployés, trop de mystères. Elle avait un profil démesurément normal, voire transparent. Elle ne méritait en rien d’être plongée dans une investigation menée par la Police judiciaire. À 9 h tapante, elle dégaina son téléphone et appela Combal. Sa curiosité était à son comble, et il lui fallait connaître au plus vite possible les ficelles de l’enquête en cours. Le policier était tout aussi pressé de la recevoir, et il bouscula son agenda pour sceller le rendez-vous dès le début d’après-midi.

À peine avait-elle raccroché que le numéro de Wilfried s’afficha sur son smartphone.

— Comment va ma copine, bien dormi ?

— Merci pour les croissants, Wil ! Oui, je me sens reposée, même si je t’avoue être toujours aussi tourmentée par tout ce *pastis*… Je rencontre Combal à 14 h 30 dans son bureau de l’Évêché. J’ai hâte d’y voir plus clair ! D’ici là, je vais me changer les idées avec du rangement et un peu de ménage. Et il faudra bien que je sorte pour remplir le frigo, pas question de me nourrir uniquement de pizzas…

— Eulalie a prévu de te donner un coup de main pour briquer ton appart. Et ne t’en fais pas pour les courses, je ferai un crochet au supermarché après le boulot. Pour ce midi, j’ai prévu de te faire livrer quelques douceurs.

— Une journée de plus à veiller sur moi… Promets-moi de me faire passer ta note de frais, Wil…

— Rassure-toi, je tiens les comptes à jour… Et j’espère juste être remboursé par de bonnes ondes et des sourires ! Je te laisse, la réunion inutile du début de semaine va bientôt commencer…

En milieu de matinée, la sonnette la fit tressaillir. Elle reprit son souffle en découvrant le visage déformé d’Eulalie à travers le judas. La gardienne traînait avec elle un arsenal d’ustensiles, bien déterminée à briquer le quatre pièces du sol au plafond.

— Je suis tout à vous, j’ai du temps ce matin. Et il est hors de question que je laisse une convalescente se dépatouiller seule du ménage d’un si vaste appartement. Continuez votre rangement, et je me charge du reste !

Des tas de papiers jonchaient le sol, et la jeune femme entreprit un classement en profondeur, chose qu’elle n’avait pas effectuée depuis des années. Son bureau avait considérablement besoin d’ordre. Elle avait la fâcheuse habitude de tout conserver, et, outre les documents, une ribambelle de bibelots, parfois improbables, colonisaient les étagères et les fonds de tiroirs. Elle se décida à faire le vide, armée d’un grand sac poubelle. Au fond, si elle voulait entamer une nouvelle vie, ne fallait-il commencer par se débarrasser des effets inutiles du passé ? La moindre babiole ne présentant que peu de valeur sentimentale, et dont elle n’aurait pas l’usage dans l’année à venir se retrouva au rebut sans aucune hésitation. Cet exercice lui apporta une bouffée d’oxygène, comme si elle découvrait une capacité à se défaire des symboles et du superflu. Le sac se remplissait, les documents importants reprenaient leur classement, et elle en profita pour réorganiser la pièce entière. Aidée par Eulalie, elle repositionna l’ensemble des meubles pour permettre à l’espace de respirer. Tirant le bureau vers la fenêtre, une pochette qui s’était glissée entre les tiroirs et le mur chuta sur le parquet. Elle reconnut la housse de protection de l’ordinateur portable qui lui avait été dérobé. Elle avait attrapé toute la poussière accumulée durant des années dans l’interstice. Joséphine la secoua machinalement pour l’en débarrasser, et un objet tomba sur le sol. Il s’agissait d’une clé USB. Elle s’en saisit, et se rappela des mots de son frère lorsqu’il l’avait dépanné en urgence en lui donnant ce Mac. Il lui avait demandé d’effectuer une sauvegarde des documents avant de le réinitialiser, « au cas où… ». Ce qu’elle avait fait sur cette clé, qu’elle s’était promis de lui remettre juste avant le drame… Elle la rangea dans un tiroir sans plus s’en soucier, elle aurait tout le loisir d’y jeter un œil dès qu’elle se serait procuré un nouvel ordinateur.

Il était midi passé, Eulalie venait tout juste de regagner sa loge lorsqu’on sonna à l’interphone. Et ce n’était pas le livreur attendu…

— Coucou Joséphine. C’est Judith. Je suis missionnée par Wil, il m’a demandé de voler à ton secours pour le déjeuner. J’espère que tu aimes les sushis !

— Trop contente de cette surprise ! Je t’ouvre, je suis au 7e étage.

Confortablement installées sur le balcon dominant la plage noire de monde, les deux jeunes filles savourèrent ce moment de partage. Elles ne s’étaient rencontrées qu’une fois, mais leur complicité s’était imposée comme une évidence.

— Cette histoire de cambriolage est une dinguerie ! Et la Police qui mène l’enquête comme dans les Experts À Miami, par-dessus le marché ! Tu n’appréhendes pas trop ton rendez-vous à la PJ tout à l’heure ?

— Ben, écoute… pas tant que ça. La curiosité prend le pas sur la peur, et c’est très bien ainsi. Mais je reste prudente. Le commissaire a immédiatement réagi en mettant les moyens pour lever le mystère sur cette effraction, il a donc vu un lien avec l’histoire dont il veut me parler. Et j’imagine aussi avec règlement de compte. Ça, c’est plutôt flippant, pour le coup ! Depuis hier, je me demande ce que je fais au milieu de tout ça…

— Tu n’as pas rencontré, ces dernières années, de gens qui pourraient, de près ou de loin, côtoyer le milieu de la drogue ? Tu sais, ça peut arriver sans que tu ne voies le truc venir… Et pas mal de personnes « respectables » baignent dans ces affaires…

— Je me pose cette question depuis la visite des policiers à l’hôpital. Et j’ai beau faire le tour de toutes mes fréquentations, rien ne me saute aux yeux. Hugo travaillait dans l’immobilier, et avait un gros carnet d’adresses, mais il n’a jamais fait allusion à des gens qui trafiquaient de la dope. Parmi ses potes, il y avait bien quelques fumeurs de joints, et j’en soupçonne deux ou trois de toucher à de la coke… Quand tu te grattes le nez en sortant des toilettes du bar, en général, c’est un signe… Mais franchement, j’en mettrais ma main au feu, pas un seul ne dealait. La plupart sont des amis d’enfance d’Hugo, ils ont tous des boulots sympas, et j’aurais tout de suite remarqué si l’un d’eux était parti en sucette !

— Wil m’a raconté que ta vie n’avait pas été un fleuve tranquille…

— C’est vrai. Telle que tu me vois là, malgré les évènements, je ne me suis jamais sentie aussi équilibrée et heureuse d’exister. Alors tu imagines avant !

— Il y avait une raison particulière ?

— Peut-être… Sans doute… En fait je ne sais pas trop. Il paraît que la dépression peut découler de plein de choses. Et aucun des psys que j’ai pu croiser depuis mon jeune âge n’a été en mesure d’en déterminer la cause… Il y en a finalement un qui a trouvé grâce à mes yeux ces dernières semaines, au cours de ma convalescence. Un gars un peu perché et atypique… mais très clairvoyant et surtout plein d’humanité. Son crédo, c’est la psychanalyse Adlérienne : tous nos problèmes découleraient des relations interpersonnelles. Il m’a conduit à comprendre que tout ce qui m’avait affectée toute ma vie durant n’était pas de ma faute. Aussi simple que cela. Le jour où tu en prends conscience, et surtout que ça te semble une vérité, une évidence, tu renverses le « game » ! Je compte bien le revoir, nos échanges m’ont fait un bien fou !

— Il ne s’appellerait pas Henri « quelque-chose »… ?

— Mais oui, Henri Mallarmé ! Comment le sais-tu ? Oh, attends… Mais, bien sûr, il était très proche de Marc durant son hospitalisation. C’est lui qui t’en avait parlé ?

— Exact, et je l’ai même croisé lors d’une visite. Un bonhomme discret, mais d’une grande profondeur d’âme…

— Tu as bien résumé le personnage. J’ai pu recoller pas mal de morceaux grâce à lui, au travers de quelques séances d’hypnose, il m’a permis de me replonger dans cette période de coma qui, je te l’avoue, demeure nébuleuse. Des fantômes en sortent encore sans que je sache trop bien qui ils sont. J’ai, par exemple, le souvenir d’un homme qui t’accompagnait…

— Tu fais sans doute référence à Raphaël, mon conjoint de l’époque…

— Je n’ai pas en mémoire son prénom. J’ai l’image d’un personnage qui ne m’a du tout plu… Vous n’êtes plus ensemble ?

— Et bien non. Nous nous sommes séparés peu de temps après la mort de Marc. J’étais dans une profonde tristesse, et j’essayais de la cacher autant que possible. Mais il voyait tout, il devinait tout. Il faut dire qu’il avait des dons de médiumnité assez bluffants. Il savait pertinemment que Marc n’était pour moi qu’un ami. Mais il n’acceptait pas que son souvenir prenne autant de place dans mon cœur. Et, j’avoue que sentir mes pensées à nu en permanence, c’était excitant au début, mais cela m’a vite gavé ! C’est moi qui ai décidé de mettre un terme à notre relation, de peur que nous en arrivions à ne plus nous supporter.

— Une séparation, ce n’est jamais drôle… Vivre à nouveau seule ne te pèse pas ?

— Oh ! mais je ne suis pas seule ! J’ai fait allusion dimanche à mon compagnon que tu dois connaître : Socrate, le chien de Marc. Nous nous sommes définitivement adoptés l’un l’autre ! Et d’ailleurs, je vois que le temps file, je dois faire un saut à l’appart pour sortir monsieur avant de reprendre le boulot. Je file. Courage pour cet après-midi, tu me raconteras, copine !

— Je descends avec toi. Mon rancard au commissariat n’est que dans une demi-heure, je vais m’y rendre à pied, ça me détendra.

Elles se séparèrent en bas de l’immeuble. Judith enfourcha son scooter en direction de la place Castellane où l’attendait le beagle.

Joséphine descendit en direction du Vieux-Port. Il était bientôt 14 h, elle avait largement le temps de rejoindre l’Évêché en longeant les quais, mais elle décida de s’offrir une croisière. Le Ferry-Boat était de nouveau en service, elle se mêla aux touristes pour cette traversée de quelques minutes, qui propulsait l’imaginaire au temps de Marius et César.

Le commissariat jouxtait la Major, la cathédrale dressée sur son esplanade, dominant la rade nord de Marseille et la côte Bleue. Joséphine se posa sur un banc de pierre au pied de l’édifice. Elle était Marseillaise depuis 29 ans. Et pourtant, elle s’émerveilla du panorama comme s’il s’offrait à elle pour la première fois.

**6**

**Un passé en eaux troubles**

Joséphine traversa la rue en direction de l’Évêché. Elle passa devant l’arche dévoilant la cour de l’ancien palais érigé sous Louis XIV, qui fut longtemps la résidence des évêques de Marseille. Et son nom d’usage avait perduré, depuis que la police s’était approprié les lieux au début du siècle dernier pour y implanter son poste central. Adossée au quartier du Panier, quartier général de la pègre locale de l’époque, la maréchaussée était ainsi au plus près de sa cible.

Le bâtiment principal du commissariat était plus récent, puisque construit dans les années cinquante. C’était un énorme immeuble de béton impersonnel qui contrastait avec la partie historique, consacrée, elle, aux cérémonies d’apparat, et aux réunions des huiles du ministère. Joséphine connaissait bien sûr l’endroit, mais n’y avait jamais mis les pieds. Elle demanda son chemin à un agent en faction au coin de la rue Antoine Becker. Il la guida vers l’accueil réservé au public, une salle étroite séparée dans sa longueur par un rideau de verre derrière lequel trois fonctionnaires aiguillaient les visiteurs vers divers services, recevant leurs plaintes et autres mains courantes. La décoration était raccord avec l’ambiance du lieu. Triste et austère. En ce début d’après-midi d’été, la pièce était déserte, la jeune femme n’eut pas à attendre. Elle annonça le rendez-vous avec le commissaire divisionnaire, et fut accompagnée jusqu’à la section de la police judiciaire, au 3e étage. Les couloirs qu’elle traversa étaient dans un état de délabrement qui la marqua. Le manque de moyen dénoncé en permanence par les syndicats était clairement une réalité.

Le bureau de Combal n’avait rien de fastueux. Une pièce, elle aussi défraîchie, d’une dizaine de mètres carrés tout au plus. Le mobilier se résumait à une table rudimentaire, une armoire métallique, un fauteuil en simili cuir passablement usé, et deux chaises en formica. L’espace était encombré par tout un tas de dossiers empilés jonchant le sol.

— Ne faites pas attention au bazar, les journées sont à rallonge en ce moment, je n’ai pas une minute pour mettre de l’ordre dans toute cette paperasse. On va s’installer dans la salle de réunion. Sauveur viendra nous y rejoindre.

La pièce en question était tout aussi décrépite que le reste du bâtiment. Cependant, quelques équipements, tels qu’un écran mural de belle taille et un système de téléconférence, apportaient une touche de modernité. Joséphine fut invitée à s’asseoir et on lui proposa un verre d’eau, ce qu’elle accepta avec plaisir, tant la climatisation semblait en fin de vie. Le lieutenant passa la porte, un épais dossier sous le bras.

— Décidément, on ne se quitte plus… La pression est-elle retombée depuis hier ?

— On va dire que oui. Mais si celle du cambriolage s’est apaisée, je vous avoue qu’elle remonte à l’idée de découvrir la teneur de notre entretien…

— Je vois que vous avez eu l’occasion de sympathiser, ce qui n’est pas plus mal… embraya Combal. J’insiste sur le fait que nous ne sommes pas là pour vous accuser de quoi que ce soit. Nous ne vous soupçonnons de rien, nous avons enquêté suffisamment depuis des mois pour savoir que vous n’êtes d’aucune manière partie prenante dans le dossier qui nous occupe. Vous êtes juste en lien avec les protagonistes et nous souhaitons votre aide pour démêler le sac de nœuds…

— Et si vous commenciez par me raconter de quel type d’affaires il s’agit… ? répondit Joséphine.

Combal prit une inspiration et joignit ses mains, avant de les poser lourdement sur le bureau.

— OK, rentrons dans le vif du sujet. Vous avez entendu parler de la fraude à la TVA sur la taxe carbone ?

— Absolument pas. Je sais juste qu’on nous bassine avec cette histoire de CO² qu’il faut impérativement éradiquer pour sauver la planète.... Et je me doute que tout cela dissimule, une fois de plus, une affaire de gros sous.

— Bien vu, reprit le lieutenant. De très gros sous, même ! Je vais tenter de vous expliquer en quelques mots de quoi il est question. Pour « sauver la planète », comme vous dites, il a été décidé, il y a une vingtaine d’années, la mise en place de pressions pour réguler les émissions de gaz carbonique. Et cela passait par l’instauration de quotas imposés à toutes les entreprises soupçonnées de « détruire l’environnement ». Et forcément, la contrainte devait s’adosser à des sanctions financières, sinon personne n’aurait joué le jeu. Sauf que les hauts fonctionnaires européens, sans doute titillés par les lobbies industriels, n’ont rien trouvé de mieux que d’inventer une bourse d’échange qui permettait à ceux qui émettaient le moins de revendre leur droit à polluer à ceux qui dépassaient les seuils…

— En gros, un truc qui ne sert à rien…

— On peut dire ça, mais je ne suis pas là pour juger de l’efficacité de la chose. C’est la suite qui est intéressante. Car nos chères élites politiques ont eu la lumineuse idée de taxer ces échanges de quotas, en l’imposant à la TVA. Sans doute pensaient-ils renflouer les caisses des États avec une manne providentielle… Ils ont au contraire ouvert une boîte de pandore, et offert à de brillants escrocs la clé pour détourner des sommes colossales. La combine était simple : ils achetaient à l’étranger des droits à polluer sans les taxes, et les revendaient à des sociétés françaises, avec 20 % de TVA en plus, puisque c’était la règle. Ces transactions étaient réalisées par des entités domiciliées dans des paradis fiscaux, qui se gardaient bien de reverser à Bercy les impôts collectés. Puis ces sociétés-écrans disparaissaient pour laisser place à d’autres. Il suffisait ensuite de blanchir l’argent en le réinvestissant dans d’autres activités, licites ou pas…

— Mais comment se fait-il que nous ne sachions rien de toutes ces affaires ?

— En fait, tout cela n’a duré qu’un an. La fraude a assez vite été repérée par Tracfin, dont je dépends. Mais ce sont tout de même près de deux milliards qui se sont volatilisés, et je ne vous parle que de la France… Lorsque cette histoire a été dévoilée au grand public, vous imaginez bien que les médias n’en ont pas fait des tonnes. Les politiques ont fait profil bas, de peur d’être mis en face de leurs responsabilités. Ils se sont empressés, dans tous les pays, de retirer cette absurdité de taxation pour stopper l’hémorragie. Et puis, tout cela s’est passé en 2009, vous n’aviez à l’époque que 14 ans, si je calcule bien… Et d’autres préoccupations que ces affaires de TVA, évidemment !

— Je vois. Tout cela est fort intéressant, mais ça ne me dit pas quel est le lien avec le règlement de compte. Et d’ailleurs, quinze ans se sont écoulés depuis. J’imagine que vous avez eu tout le loisir de mettre la main sur les escrocs…

— Nous avons effectivement serré les méchants, mais le polar ne se clôture pas si facilement sur un « happy end ». Car, malgré leurs profils « bas du front » pour certains, ils avaient monté un véritable réseau opaque, et aujourd’hui encore, alors que la plupart sont en taule, certains courent toujours et des centaines de millions sont planqués dans la nature. Nous nous efforçons de tracer à travers le monde les transferts d’argent et attraper les seconds couteaux qui font tourner le business pour les cerveaux derrière les barreaux. Et à propos de cerveau, il y en a un qui présente un lien avec vous…

— Avec moi ? Quelqu’un de mon entourage proche ?

— Plus ou moins. Je ne pense pas que vous la connaissiez. Ou peut-être l’avez-vous croisée furtivement durant votre enfance. Est-ce que le nom de Christelle Belgrani vous dit quelque chose ?

— Eh bien… je vous avoue que non.

— Je ne suis pas surpris. Et si je vous parle de Maurice, le frère de votre père ?

— L’oncle Maurice ? Oui, bien sûr. Il est décédé lorsque j’avais à peine 7 ans, je crois.

— Eh bien, Christelle est son épouse. Et de ce que nous savons, après sa mort, elle est restée à l’écart de votre famille. Il faut dire qu’elle n’était pas très appréciée. Elle avait eu des démêlés avec la justice pour des histoires d’arnaque et de trafic de drogue. Une ancienne prof de maths qui a mal tourné…

— Ah, je comprends mieux votre allusion d’hier, Sauveur… Mais est-ce ce lien de parenté par alliance qui me conduit à être ici aujourd’hui ? Je ne connais pas cette « tata ». Et d’ailleurs, qu’a-t-elle fait en lien avec tout ce que vous m’expliquez depuis tout à l’heure, ces histoires de fraude à la TVA ? Elle a blanchi l’argent en vendant des panis et des chouchous à l’Estaque ?

— Oh, bien plus que cela ! Figurez-vous que c’était la marraine d’un pan entier de cette vaste escroquerie… On estime que ce qu’elle a détourné s’élève à près de 400 millions d’euros ! Votre tantine, elle est sur le podium français dans cette affaire !

— Pas possible !? Mais jamais, à l’époque, l’enquête n’a effleuré mes parents ?

— Ils ont été entendus, bien évidemment. Mais les liens étaient coupés depuis des années, et rien ne les rattachait à cela. Vous étiez une gamine et il n’y avait aucune raison que vous soyez, de près ou de loin informée que quelqu’un portant votre nom était l’escroc marseillais du siècle… Vos parents vous ont préservée, et c’est bien ainsi.

— Sauf que, les années passant, la porte étanche entre elle et vous s’est fissurée…, tonna le commissaire.

— Je vous répète que je n’en ai jamais entendu parler, de cette femme…

— Quand je dis « vous », je veux dire votre frère et vous, Joséphine. Hugo n’est pas parvenu à percer dans le business par hasard…

— Vous êtes en train d’insinuer qu’Hugo trempait dans ces combines ? Mais c’est impossible ! C’est… C’était une âme admirable, d’une exceptionnelle générosité, et il n’était en rien vénal. Certes, sa réussite professionnelle était plutôt incroyable, mais c’était le fruit d’un travail acharné. Et je n’ai jamais rien vu, ni au travers de nos échanges ni dans ses fréquentations, quoi que ce soit qui me laisse penser que c’était un voyou !

— Calmez-vous, reprit Combal avec un ton adouci. Mon propos n’était pas de vous braquer en posant sur la table que votre frère était dans le montage de toutes ces escroqueries. C’est beaucoup plus complexe que cela.

— Complexe et tordu, renchérit Sauveur. Il a été approché quelques années après les détournements de manière subtile. Votre tante l’a recroisé « par hasard » et lui a proposé de l’aider à se lancer. Elle lui a prêté de l’argent pour créer une agence immobilière. Juste une petite somme, il n’était pas question de trop éveiller les soupçons. Et elle lui a fait promettre de n’en parler à personne, elle a prétexté ne pas vouloir susciter de jalousie avec son ex-famille par alliance. Elle lui a trouvé un local commercial, dans le Panier, histoire de l’avoir à l’œil, et a mis en branle son réseau pour amorcer la pompe. Puis elle lui a présenté des investisseurs, qui étaient dans les énergies renouvelables. Et c’est là que le business est monté en flèche. Hugo a réalisé des transactions sur des fonciers qu’on lui apportait sur un plateau, pour développer des fermes photovoltaïques dans le Vaucluse et le Haut Var, des champs d’éoliennes dans la Drôme. Et puis ça a débordé hors du sud-est. Hugo est resté discret vis-à-vis de tout ça, il pensait qu’il œuvrait pour le bien commun, pour « sauver la planète », comme vous disiez. Mais il n’y a rien d’innocent à fricoter avec des sociétés off-shore pour blanchir de l’argent sale…

— Vous prétendez que mon frère a de son plein gré trempé dans toutes ces affaires et qu’il…

Combal l’interrompit.

— Pas de son plein gré. Au début, l’histoire était séduisante, le business lui paraissait vertueux. Puis il a douté. Et a découvert le pot aux roses. Il a fait des pieds et des mains pour en sortir. Mais, on l’a vite dissuadé de réfléchir davantage. Il y avait un contrat qui pesait sur vous s’il déviait de sa trajectoire…

Cette dernière phrase laissa Joséphine sans voix. Elle voulait en savoir plus, saisir tous les détails du chantage énoncé, mais aucune question ne venait à ses lèvres. Elle était téléportée dans le vortex d’une tornade criminelle, et rien ne l’avait jamais préparée à cela. Hugo ne l’avait pas uniquement protégée d’elle-même pendant toutes ces années. Mais aussi et surtout des autres. Jusqu’à cette nuit de fusillade…

— Je comprends votre émoi. Notre propos n’est pas de salir la mémoire d’Hugo. Il a été manipulé, et nous savons que sa soif de réussir dans les affaires a rapidement été dissipée par la prise de conscience du milieu dans lequel il était tombé. Et si nous vous mettons dans la boucle aujourd’hui, c’est pour obtenir des clés de lecture sur son entourage. L’enquête tourne en rond, nous n’arrivons pas à remonter la piste qui nous conduira vers la pieuvre qui continue à blanchir les centaines de millions manquant à l’appel. Et peut-être auriez-vous des informations susceptibles de…

Un policier pénétra sans frapper dans la pièce, interrompant le lieutenant.

— Commissaire, je m’excuse de vous déranger, mais le gars est sorti du coma !

Combal se leva instantanément de sa chaise, et pointa du doigt Joséphine.

— C’est l’un des amis de votre frère qui s’est méchamment fait démonter la gueule la semaine dernière. On file à la Timone et vous venez avec nous. On poursuivra la conversation dans la voiture.

**7**

**Ce temps qui nous consume**

Sirène hurlante, la Peugeot 3008 roulait à toute berzingue dans le tunnel du Vieux-Port. Combal, bien que stoïque en apparence, était excité comme un gamin le matin de Noël. Chaque rebondissement dans l’enquête était un shoot d’adrénaline. Il en avait ras le bol de piétiner, et ça se mesurait à la vitesse affichée sur le compteur.

Installée sur la banquette arrière du SUV, Joséphine s’agrippait à tout ce qu’elle pouvait. La voiture, ça n’avait jamais été son truc. Elle avait le mal des transports depuis toute petite. Sauveur essaya de lui faire oublier la course folle, reprenant la conversation laissée en suspens.

— Désolé de vous ramener si rapidement à l’hôpital duquel vous venez de claquer la porte. Mais on va avoir besoin de vous. Votre présence va rassurer le pote de votre frère, Sam Marciano. On le suit depuis des semaines sans trop comprendre quel rôle il joue dans tout ça. Il s’est fait agresser à la sortie d’une boîte de nuit jeudi dernier. On a vu les vidéos sur les caméras de surveillance. Les lascars l’attendaient, et pas pour lui piquer son portefeuille. Ils se sont acharnés sur lui à coups de couteau. Ils l’ont laissé pour mort, c’est l’un des videurs qui a prévenu les secours.

— Sam, c’est lui qui…

— Oui, c’est la troisième victime de la fusillade, la nuit où votre frère est décédé. Il avait juste reçu une balle dans l’épaule, mais ce coup-ci, ils ne l’ont pas loupé.

— Parce que vous insinuez que lui aussi était visé ? C’est du délire !

— Je vous raconterai plus tard tout ce qu’on sait sur cette fameuse soirée. Mais avant, dites-moi dans les détails ce dont vous vous souvenez. C’était votre anniversaire et celui d’Hugo, vous faisiez la java entre potes dans un bar, avec plein d’autres gens que vous ne connaissiez pas. Est-ce que vous avez remarqué des choses inhabituelles dans le comportement de votre frère et de ses copains ? Des échanges avec des personnes bizarres, par exemple ?

— Je me souviens d’une altercation, mais c’est assez flou. L’endroit était bruyant. J’avais du mal à me fondre dans l’ambiance, je ne pensais qu’à partir. Dans ces moments de malaise, j’avais tendance à me raccrocher à Hugo. Il était mon repère, mon garde du corps. Je l’avais perdu de vue un instant. Il s’était isolé dans un recoin de la salle pour parler avec un gars. Ils ont fini par s’embrouiller.

— Et Sam, dans tout ça ?

— Il est venu à la rescousse de mon frère. Dès que la conversation est montée dans les tours, il s’est interposé. Il a calmé le jeu et fait en sorte que les discussions reprennent posément. De quelles discussions, je n’en sais rien. Cela ne m’intéressait pas, j’avais un peu bu et n’avais qu’une envie, celle de rentrer. Mais un truc m’a quand même interpellé… Avant que nous quittions le bar, Sam a attrapé Hugo par l’épaule et lui a dit de ne pas déconner…

— Et après ?

— Après, le fameux type est sorti le premier, et nous lui avons emboîté le pas. La suite, vous la connaissez.

Le service de réanimation et de surveillance continue, Joséphine le connaissait bien. Elle y avait passé une bonne semaine après son opération. Un agent en uniforme posté devant la porte de la chambre dressa le topo.

— L’infirmière qui venait changer les perfusions est partie en urgence chercher le toubib, notre homme s’était réveillé en sursaut. Il a fallu le désintuber illico avant qu’il n’enlève lui-même tout l’attirail. Ils lui ont administré un sédatif, histoire qu’il ne fasse pas péter les points de suture.

— Et il est conscient ? demanda Combal

— À peine dans les vapes. Le client est costaud. On m’a dit qu’on pouvait lui parler, du coup, je vous ai prévenu dans la minute.

L’agression avait été brève. Sam fut poignardé à plusieurs reprises, et une lame transperça son abdomen sans atteindre d’organes vitaux. Un miracle. Son côté bon vivant et sa belle bedaine l’avaient sans doute sauvé… Pensant le finir alors qu’il était au sol, les voyous lui avaient asséné plusieurs coups de pied à la tête avant de s’enfuir, poursuivis par les gorilles du night-club. Un trauma crânien assez sérieux avait contraint les médecins à le maintenir dans un coma artificiel.

Il y a un mois et demi, Sam avait rendu visite à Joséphine après son opération, puis avait disparu des radars. Elle ne s’en était pas plus inquiétée que cela. Elle le savait parfois solitaire. Elle le connaissait bien. C’était un gentil garçon, et il y avait de l’affection entre eux. Ils avaient même flirté ensemble, adolescents. Rien de bien sérieux, juste une passade, et ils avaient préférés rester bons amis. C’était un sacré gaillard, Sam. Il avait une adoration pour Hugo, il le suivait comme son ombre depuis son enfance. Et du coup, tout le monde le surnommait *Body Guard*. Il était sans doute dans son rôle le soir de la fusillade. Il avait apaisé les tensions entre Hugo et ce type, mais n’avait pas pu empêcher qu’il se fasse descendre.

Quand ils rentrèrent tous les trois dans la chambre, Sam posa son regard instantanément sur Joséphine. Il manifesta son émotion de la revoir par un sourire crispé de douleur. Son visage était passablement tuméfié, sa lèvre inférieure était explosée et son œil droit masqué par un œdème violacé. Combal sortit sa carte de police de la poche arrière de son jean.

— Désolé pour cette visite inopinée dès votre réveil. Voici le lieutenant Giocanti, et je suis le commissaire Combal. Pas besoin de vous présenter, on vous connaît. On enquête depuis pas mal de temps sur vous.

Passé l’effet de surprise, et bien que gavé d’analgésiques, Sam s’emporta.

— Ça, c’est la meilleure ! En l’espace de quelques mois, on m’a tiré dessus à la kalach, j’ai perdu mon pote d’enfance, des fous furieux ont voulu me découper en rondelles... Et c’est sur moi que vous enquêtez ! Vous plaisantez ?

— Calmez-vous. On ne s’intéresse pas à vous en particulier, mais à l’ensemble des protagonistes d’un énorme micmac. Et admettez que vous trempez dans une affaire plutôt sérieuse. La tentative d’homicide dont vous avez été la victime n’est pas un fait du hasard, et vous en avez parfaitement conscience.

— De quelle affaire parlez-vous ?

— Ne jouez pas les naïfs. Je vais d’ailleurs mettre les points sur les « i » et répéter ce que j’ai déjà dit à Joséphine. Sachez que ni elle ni vous n’êtes considérés par la police comme des « méchants ». Vous étiez simplement là au mauvais moment et au mauvais endroit. Mais, vous concernant, c’est votre parcours après les faits qui nous interpelle. Dès que vous avez quitté l’hôpital, vous avez repris le business d’Hugo. Pourquoi ?

Sam fixa Combal dans les yeux. Le flic avait été direct, il ne fallait pas louvoyer.

— OK, je vais tout vous raconter.

Sam se sentait presque soulagé de pouvoir partager ce qu’il avait vécu. Et il en savait plus que Combal ne l’imaginait. Hugo avait découvert le pot au rose quelques années auparavant, et dès lors, il essaya de sortir du piège dans lequel il s’était enfermé. Gentiment tout d’abord. Il crut avec naïveté que la tante Christelle lui avait mis le pied à l’étrier avec bienveillance, qu’elle-même avait été abusée par tous ces gens fortunés. Il lui était impossible de penser qu’une prof à la retraite pouvait tremper dans des affaires de blanchiment. Et encore, à l’époque, il était loin de se douter de l’ampleur des sommes en jeu. Il l’alerta donc, en vue de la mettre en garde. Les investisseurs en question exigeaient d’Hugo des trucs pas catholiques qui lui avaient flanqué la puce à l’oreille. Les fonciers étaient surpayés et c’était à lui de couvrir les valorisations par des expertises trafiquées. Et les dossiers lui étaient amenés sur un plateau par les acheteurs eux-mêmes, qui connaissaient parfaitement les vendeurs. Lors des transactions, les fonds étaient systématiquement virés sur les comptes au Luxembourg ou à Jersey. Ils prétextaient faire remonter l’argent vers des holdings, question fiscalité. Les millions passaient ainsi de poche en poche, adossés à des actifs réels, mais qui n’étaient la plupart du temps que des terrains agricoles ne valant pas tripette. Et comme de bien entendu, Hugo avait pour consigne de ne jamais soumettre la moindre info à Tracfin. Ce que la loi lui imposait à tout intermédiaire ayant des soupçons sur l’origine du pognon.

La tante rassura Hugo dans un premier temps, rappelant que, dans le sud-est, tout paraissait un peu borderline. Et que, somme toute, ces gens connaissaient les combines pour profiter du système, mais dans la légalité.

Elle l’endormit un temps, jusqu’à ce que les douanes fourrent leur nez dans ces transferts de fonds, traçant l’argent de la TVA Carbone.

— C’est votre serviteur qui a mis le doigt sur ces transactions louches il y a quatre ans, dit fièrement Sauveur. Trois notaires véreux se sont retrouvés en garde à vue. Ils avaient déjà trempé dans des affaires d’arnaques à la défiscalisation immobilière dix ans plus tôt. Ils ont été plutôt coopératifs, pour le coup !

C’était ce qui avait ouvert la porte à l’enquête dans laquelle s’était engouffrée la PJ, et donc Combal.

Sam continua son récit, mettant en lumière un Hugo esseulé, face à cette tante qui dévoilait au fil du temps sa vraie nature. Une menteuse et une manipulatrice. Et il finit par découvrir, en cuisinant subtilement ses interlocuteurs les plus bas du front, qu’elle était en fait la tête pensante de tout ce blanchiment. Il prit la mesure du danger, au regard des forces en présence. Cela le dépassait et il était urgent, un : de ne pas montrer qu’il savait, et deux : de trouver de l’aide pour sortir de ce guêpier. Et c’est alors qu’il décida de se tourner vers Sam. Son ami, un vrai, celui avec qui il partageait le meilleur et le pire depuis son enfance.

Sam travaillait pour une boîte d’assurances, une multinationale dans laquelle il occupait un poste d’inspecteur. Basé au 20e étage de la tour Méditerranée, il auditait les agents du groupe disséminés un peu partout dans la région. Un job socialement respectable, qui réclamait probité et rigueur. Quand, en ce 3 décembre 2021, Hugo l’appela à l’aide, ce n’était pas pour décorer le sapin de Noël. Un des investisseurs avait été mis en examen pour blanchiment aggravé. Un petit voyou des cités qui avait eu les yeux plus gros que le ventre. La partie immobilière était noyée au milieu d’une multitude de branches plus criminelles les unes que les autres : réseaux de drogue depuis l’Amérique du Sud et le Maroc, prostitution de filles de l’Est, et trafic d’organes avec l’Afrique et l’Ukraine. Le genre de type qui n’était pas simplement infréquentable. Une véritable crapule sans humanité aucune. Il allait balancer, c’était sûr. Et quelques jours après son interpellation, on le retrouva pendu aux barreaux de la fenêtre de sa cellule. Un étrange suicide.

Les semaines, les mois qui suivirent devinrent du funambulisme. Hugo était à chaque instant susceptible de tomber. Tomber sur la chaise d’un commissariat, les menottes aux poignets, s’il s’exposait trop. Tomber sur le sol, une balle entre les deux yeux, s’il parlait ou se décidait de sortir du jeu. Plus le temps passait, plus il se sentait épuisé. Tout cela le consumait de l’intérieur, mais il tenait bon. Car Sam était résolu à le suivre sur le fil, agrippant sa ceinture pour qu’il ne flanche pas. Il resta en permanence dans l’ombre, presque furtif. Un vrai garde du corps.

Il avait accueilli les confidences de son copain d’enfance avec agacement. Il l’avait sermonné avec vigueur dans un premier temps, avec affection et entendement dans un second. Sam présumait que la sortie de cet enfer était possible, car il ne voyait que la partie immergée de l’iceberg. Il s’agissait de très gros sous, certes. Mais pas que. La totalité des placements se sont concentrés dans un seul et même domaine : les énergies supposées renouvelables. Les moulins à vent et les miroirs magiques, comme disaient les détracteurs de ces usines à rêves. Et c’était à peine exagéré. Comment pouvait-on investir des millions en pensant rentables des éoliennes qui ne fonctionnaient que 25 % du temps, faute de mistral ? Sam et Hugo s’étaient plongés dans les rouages de ce « *green washing* », qui, en l’espèce, portait si bien son nom. Car on ne parlait pas ici de marketing usant de l’argument écologique, mais d’une immense lessiveuse à l’échelon européen.

— C’est effectivement l’histoire telle que nous l’avions retracée, reprit le lieutenant. Nous supposions tout cela en assemblant les pièces du puzzle, mais nous avions encore tout à découvrir. La partie immergée de l’iceberg, pour rebondir sur vos propos. Car les protagonistes du premier acte, à savoir l’arnaque sur la TVA Carbone, ont bien été arrêtés et jugés. Mais ils se sont murés dans le silence quant aux centaines de millions toujours dans la nature. Nous sommes dans l’impasse pour démanteler le reste de la bande, l’arrière-garde qui œuvre maintenant telle une pieuvre pour continuer à blanchir.

— Et je suis certain que vous pouvez nous y aider, dit Combal. Car vous n’avez pas encore répondu à ma question. Après la mort d’Hugo, vous auriez pu jeter un voile sur tout cela, puisque vous n’aviez pas été mis en lumière. Alors, pourquoi avoir repris son business ?

— Parce que, contrairement à ce que vous pensez, j’avais bel et bien été exposé. Mais pas aux yeux de ce que vous appelez l’arrière-garde…

**8**

**Quand le passé nous rattrape**

Joséphine était restée silencieuse. Happée par le récit de Sam. Depuis le début de cet incroyable après-midi, elle avait le sentiment d’avoir basculé dans une autre dimension. Un multivers dans lequel son frère était complice de la pègre internationale. Ou peut-être ne s’était-elle pas encore réveillée, c’était bientôt le petit matin, et elle baignait dans un cauchemar.

Combal, par sa voix lourde, la ramena à la réalité bien présente.

— Monsieur Marciano, vous êtes en train de nous dire que vous étiez en contact avec les cerveaux de l’opération bien avant la mort d’Hugo ?

— Pas avec eux. En tout cas, pas ceux qui gravitaient autour de sa tante. Eux, je ne les ai jamais rencontrés. Je n’ai fait que soutenir Hugo en le conseillant. Il me racontait tout. Me montrait tout. Les documents relatifs aux terrains, les actes, les emails. Tout. Et on se creusait les méninges sur la manière de naviguer à vue, qu’il ne soit surtout pas inquiété. Et il parvenait à se tenir détaché, distant. En tout cas suffisamment pour ne pas être soupçonné de savoir ce qui se tramait derrière tout ça. Nous sortions évidemment ensemble, et je m’affichais juste comme un pote avec lequel il buvait des coups. Je ne pense pas avoir attiré l’attention de ses commanditaires.

— Alors qui vous a approché, si ce n’est ni l’arrière-garde ni les cerveaux de l’organisation ? demanda Combal avec insistance.

— Des gens au-dessus d’eux, visiblement. Bien au-dessus.

Les deux policiers échangèrent un regard de stupéfaction.

— Continuez, dit Combal, dont la voix était redevenue posée.

Sam était un élément apprécié par sa hiérarchie. Il travaillait depuis la fin de ses études dans cette multinationale anglo-saxonne et avait gravi les échelons sans jamais montrer un appétit féroce de réussite. Son implication, son adaptabilité, son souci des détails, tout cela allié à une remarquable créativité, faisaient de lui un collaborateur de premier ordre, très tôt choyé par ses managers. C’était, qui plus est, le collègue idéal, celui qui est toujours d’humeur égale, drôle et bienveillant.

Le soir du pot de fin d’année, en 2021, quelques jours avant les fêtes, un fait étrange le marqua. Le directeur régional de la compagnie d’assurance, habituellement très distant, le prit à part. Il posa sa main sur son épaule et prononça ces quelques mots :

— Sam, vous faites du très bon boulot. Il fallait que je vous le dise. Ce n’est pas pour vous flatter, c’est juste la vérité. Et il serait dommage que vous gâchiez tout cela par de mauvais choix. Dans la vie, mieux vaut ne pas naviguer contre le vent, surtout quand il est puissant.

C’était quelques semaines après qu’Hugo ait dévoilé à Sam la panade dans laquelle il était embourbé. Et que ce dernier ait accepté de l’épauler. Mais son responsable hiérarchique ne pouvait faire allusion à cela, ça n’avait pas de sens. Quel lien ? Troublant. Ce devait être autre chose. Mais Sam n’en sut pas plus. Et les mois passèrent sans qu’aucun autre signe ne vienne l’inquiéter. Le directeur en question eut d’ailleurs l’année suivante une promotion qui lui l’amena à quitter Marseille pour Paris.

Soutenu par son ami, Hugo parvint à stabiliser la situation sans faire de vague. Jusqu’à ce jour de septembre 2022 où la presse annonça un vaste coup de filet dans le secteur des énergies vertes. Ses clients, les fameux investisseurs-blanchisseurs, s’étaient fait serrer au petit matin par la PJ. Ils furent incarcérés aux Beaumettes, dans l’aile sécurisée et à l’isolement, le temps du procès. Hugo n’eut plus, à partir de ce moment, aucune relation directe avec eux. La tante et ses lieutenants étaient à l’ombre depuis quelques années déjà, mais il était évident que tout ce beau monde continuait à piloter la grande lessiveuse. Sam et Hugo en étaient persuadés, les petites frappes qui se voulaient des gros bonnets avaient la langue bien trop pendue.

Avec les arrestations des investisseurs, Hugo se prit à penser que tout ce cauchemar allait prendre fin, et qu’il allait enfin pouvoir se défaire de tous ces liens. Durant des semaines, effectivement, ce fut silence radio. Jusqu’à un soir de novembre, où il fut abordé dans un bar par un gars qui se présenta à lui comme un ami de sa tante. Le ton était donné. C’était reparti pour un tour.

— Je n’étais pas avec Hugo ce jour-là, dit Sam. Mais il m’a tout raconté dans les moindres détails. Et je ne vais pas prolonger le suspens. Vous connaissez parfaitement ce type. Il s’appelle, ou plutôt s’appelait, Vladimir Ivanov.

— Celui qui s’est fait buter le soir de la fusillade ! dit Sauveur.

— Lui-même. Un Ukrainien sorti de nulle part. Comme si cette organisation avait gardé au chaud une sorte d’« équipe B », prête à prendre le relais si les titulaires devenaient hors jeu.

— Et c’est donc lui que vous soupçonnez d’être au-dessus de la mêlée ? C’est lui qui vous a approché ?

— Pas du tout. Lui, je ne l’ai croisé que bien plus tard. Comme je vous l’ai dit, je ne cherchais absolument pas à rencontrer qui que ce soit. Et pourtant, il y avait des gens qui savaient. Et c’est l’an dernier que ça m’est tombé dessus. J’ai été contacté par un cabinet de recrutement pour un job qui n’avait rien à voir avec mon profil. Le chasseur de têtes m’a reçu dans un hôtel particulier proche du Prado. Sans chercher à en connaître plus sur moi, il m’a proposé un poste de médiateur dans le secteur du « développement durable ». Il désirait rester discret pour l’instant sur l’identité de son client, mais il s’agissait d’une des plus grosses compagnies pétrolières.

— Et quel rapport avec notre affaire ? demanda Combal.

— Au début, il n’y en avait aucun. Mais au fil de l’entretien, alors que le gars semblait vouloir me convaincre que je collais parfaitement au job, je posais visiblement trop de questions à son goût. Et voyant ma suspicion, il s’est agacé. Il m’a lâché que son client savait pas mal de choses sur moi, et que j’avais été recommandé par une certaine madame Belgrani. J’ai tout de suite pigé que j’étais sous les feux des projecteurs, et que ces gens tentaient de m’embrigader, comme ils avaient enrôlé Hugo. Ils cherchaient visiblement des hommes de paille avec des casiers vierges, des catalyseurs tout propres pour leurs magouilles.

— Vous n’aviez qu’à refuser… dit Sauveur.

— C’est ce que j’ai fait. Mais, voyant que j’avais compris dans quoi je mettais les pieds, le recruteur s’est dévoilé, et m’a balancé que son client était parfaitement au fait de mes rapports avec Hugo. Il m’a glissé d’un ton menaçant qu’il serait dommage de ne pas capitaliser sur ma connaissance de ce « business ». Et comme je me levais pour partir, après un « merci, mais votre proposition ne m’intéresse pas », il m’a lancé que ce serait préjudiciable de refuser. Pour moi. Pour Hugo. Et pour sa sœur.

Sam n’avait pas eu d’autre choix que de poursuivre le processus de « recrutement ». Il fut contacté quelques jours plus tard par un cabinet d’avocats parisien, un contrat lui fut envoyé stipulant la mission, très encadrée. Il n’était pas question de dévier de ce qui lui était imposé, et l’accord de confidentialité était diaboliquement bétonné.

— Et cette « mission », quelle était-elle précisément ?

— Je ne faisais quasiment rien.

— C’est-à-dire ?

— Eh bien, ils ont exigé que je garde mon poste dans les assurances, et de ne parler à personne de ce contrat. Dans un premier temps, ils ont utilisé mon nom pour monter une société-écran, dont l’objet était le financement de projets « verts ». Cette société n’avait ni bureau ni employé. Son siège se résumait à une boîte aux lettres domiciliée dans un centre d’affaires à la Joliette. Ils m’ont demandé de créer un compte professionnel dans une banque privée du Luxembourg, et de valider les mouvements de fonds vers des paradis fiscaux. Les sommes qui transitaient sur ce compte étaient juste démesurées. Et je ne savais absolument pas d’où elles venaient, et qui elles alimentaient.

— Ce qui est incroyable, c’est que, chez Tracfin, nous n’ayons rien vu de tout cela ! Vous avez commencé à exister pour nous seulement après la fusillade… Et je reviens sur ma question : pourquoi avoir pris la suite des affaires d’Hugo après sa mort ?

— Parce qu’on me l’a demandé, pardi ! Ils me tenaient, je n’ai pas pu refuser. Les transferts de fonds se sont mis en place il y a un peu moins d’un an. Au moment où, du côté d’Hugo, les choses ont commencé à partir en sucette. La faute au fameux Ivanov. Ce gars-là était un taré. Il se vautrait dans tous les trafics imaginables, notamment dans des affaires de drogues. Mais pas pour blanchir. Pour son compte perso.

— Oui, ça, on sait, dit Combal. C’était même de sacrées quantités. Et il voulait faire tremper Hugo dans ses combines, on l’a appris par un indic.

— Exact. Et il m’a demandé de l’aider. Je ne lui avais bien sûr rien dévoilé sur ce qui m’était tombé dessus, on m’avait ordonné de ne rien balancer, sinon… Mais il fallait que je lui sauve la mise. Alors j’ai réclamé à « mes employeurs » d’intervenir pour protéger Hugo, en calmant l’autre fou. Je les ai prévenus du manège d’Ivanov, que ses affaires de drogue allaient desservir leurs intérêts, qu’il risquait de foutre le feu à la poudrière. Ils ont entendu le message. Mais je ne pensais pas qu’ils iraient jusqu’à s’en débarrasser de manière si radicale…

— Ce sont donc eux qui ont commandité son meurtre ce soir de février, en déduit Sauveur.

— Vous avez tout compris. Et le tueur à gages qu’ils ont embauché n’a pas fait dans la dentelle, puisqu’Hugo y a laissé sa vie, et tu as failli y passer toi aussi, Joséphine.

Il y eut alors un blanc dans cette chambre d’hôpital transformée en salle d’interrogatoire. Sam avait déroulé toute cette histoire sans qu’à aucun moment les policiers n’aient un doute sur la sincérité de ses propos. Sortir dans le détail tous ces faits avait été un véritable soulagement. Il savait maintenant que cette organisation était prête à tout, et il n’avait finalement plus grand-chose à perdre, il était le témoin clé de cette affaire, il bénéficierait d’une bonne protection de ce fait. C’était en tout cas sa conviction…

— Et quand on vous a demandé de reprendre le business d’Hugo, relança le commissaire, comment les choses se sont-elles enchaînées ?

— Il n’était pas question que je m’affiche du jour au lendemain, alors les avocats ont magouillé. Ils ont pondu une modification antidatée des statuts de sa société, m’y ont attribué des parts. Le minimum pour en récupérer la gérance. Il s’agissait de mener les affaires en cours à leurs termes, car il y avait quand même pas mal de transactions qui pesaient quelques dizaines de millions. Elles avaient été initiées par Hugo, mais les promesses n’avaient pas encore été actées par les notaires. Il a fallu plusieurs mois pour que j’obtienne la carte d’agent immobilier me permettant de boucler tous les deals. Et c’est pendant cette période que les copains ukrainiens d’Ivanov ont commencé à me titiller. Ils voulaient leur part du gâteau promise par leur chef… Et ça n’allait pas assez vite. Là encore, j’ai demandé l’aide de mes commanditaires pour les calmer. Mais la communication entre les avocats et la maison mère n’était, cette fois encore, pas dans la mesure. Ils ont envoyé des hommes de main tchétchènes pour faire le ménage il y a deux mois. Autant vous dire que les autres se sont tenus à carreau. Jusqu’à la semaine dernière, où ils ont décidé de me faire la peau…

Sam était vidé. Même si ces confessions l’apaisaient, il parlait depuis bientôt une heure, et avait maintenant besoin de repos.

— Remettez-vous sur pied, Sam, vous êtes un mec courageux, lui lâcha Combal. On va se revoir rapidement. Et d’ici là, on va doubler votre protection et poster en permanence deux agents devant la porte de votre chambre.

Joséphine demanda à rester quelques minutes en tête à tête avec son ami d’enfance. Des choses personnelles à se dire sur Hugo, sur lui, sur eux. Sam appartenait décidément à cette caste, cette élite de l’humanité, celle prête à tout sacrifier pour préserver ses proches.

En quittant l’hôpital, Joséphine n’avait qu’une envie. Entendre la voix de Wilfried. Elle l’appela et proposa de le retrouver à la sortie du boulot. Combal la déposerait en bas de la Canebière. En raccrochant, elle vit qu’elle avait un message. Un nouveau courriel venait d’arriver dans sa boîte de réception, mais il était vide. Pas d’objet non plus. Seule l’adresse mail de l’expéditeur était renseignée : usersnielskristiansen@12sic.com. Sans doute un spam, elle le glissa dans la corbeille.

**9**

**Il était une fois un chagrin d’amour…**

Décembre 2012. La fin du monde n’avait toujours pas eu lieu. La prophétie des Mayas était une mauvaise blague. Et plus personne ne s’en souciait, à vrai dire. Surtout pas Joséphine. Elle s’enfermait une fois de plus dans la déprime. Elle venait de se faire larguer du jour au lendemain par son mec. C’était l’incompréhension totale. Tout allait bien entre eux. Six mois passés ensemble, amoureux fous, comme on peut l’être à cet âge. C’était l’année du Bac, elle était consciente que la dernière ligne droite devait être abordée avec sérieux. Ses parents l’avaient mise en garde. Les flirts, c’était bien joli, mais les études avant tout. Promis, elle l’aurait son diplôme. Elle allait avoir 18 ans. Elle serait bientôt adulte, leur avait-elle dit, et savait ce qu’elle faisait. Et puis il était trop mignon, Fred. Et bon élève en plus. Sauf que ce lundi matin, alors qu’elle l’attendait devant la grande porte du Lycée du Rampart, elle l’aperçut à l’angle de l’avenue de la Corse, embrassant une autre fille. Hugo l’avait pourtant prévenue. Ce gars-là était un coureur. Les nanas, il les lui fallait toutes. Et Joséphine était trop tendre et naïve. Ou peut-être tout simplement amoureuse et aveugle.

Elle n’avait pas osé lui demander d’explications. Ce baiser refermait le chapitre de leur courte histoire. Point. Et puis, c’était au-dessus de ses forces de lui faire une scène. Ce n’était pas son tempérament et ça n’aurait rien changé. Endosser le costume de la victime et être malheureuse, ça, c’était son truc. Et impossible de se consoler dans les bras d’Hugo, il était cloué au lit avec une grippe carabinée. Sur ses joues rougies perlaient des larmes lorsqu’elle croisa Sam dans le couloir. Il n’eut pas à lui demander ce qui lui arrivait. Il la connaissait par cœur, Joséphine. Depuis le collège, ils étaient dans la même classe. Et il y avait eu ce flirt en troisième, qui avait été bref, et avait étrangement scellé leur affection. Sam savait, comme Hugo, que Fred était un Don Juan. Pas un méchant garçon. Mais c’était plus fort que lui, il larguait ses conquêtes sans aucun préavis. Sauf que là, la victime, c’était Joséphine. Et qu’il n’allait pas rester les mains dans les poches, Monsieur Marciano.

— Laisse tomber, Sam. Je m’en remettrai. Je pensais juste que c’était plus sérieux qu’avec les autres filles. Six mois quand même, ça compte, non ? Et puis tout allait bien entre nous. Je ne comprends pas…

— Il n’y a rien à comprendre, et ne va surtout pas t’imaginer que ça vient de toi ! Je te connais trop bien. Tu vas tourner en rond pendant des jours, te demandant ce que tu as fait de travers. Ce Fred est un connard ! Et il ne te méritait pas !

— Tu es vraiment trop chou, Sam. Bon, allez, amène-toi. On va encore se faire tordre si on arrive en retard au cours de maths.

Les maths, c’était son truc, à Joséphine. Elle adorait ça, même. Elle allait pouvoir se sortir cette histoire de la tête pendant les deux prochaines heures.

La journée fila au rythme d’un lundi, un emploi du temps blindé par huit heures de cours. Et c’était bien ainsi. Elle n’eut pas le loisir de cultiver sa déprime plus que de raison. C’est en rentrant, le soir, qu’elle explosa en sanglot sur son lit. Hugo, encore patraque, l’entendit depuis sa chambre et vint la consoler. Il n’était pas surpris, il s’y attendait. Il s’était promis de lui remonter copieusement les bretelles, à ce Fred. Et c’était un euphémisme. Il allait lui faire comprendre qu’on ne jouait pas avec sa sœur.

Et deux jours plus tard, le message prit la forme d’une volée de bois vert. Les deux ados allaient en venir aux mains à la sortie des cours, dans la rue arrière du lycée. Les insultes proférées par Hugo avaient mis Fred hors de lui. Il frappa le premier. Et, à peine une minute après le début du combat, Fred avait nettement pris le dessus sur son adversaire, déjà à terre. Hugo, pas encore rétabli de sa grippe, se protégeait comme il pouvait des coups assénés avec rage. La testostérone l’emportait sur la raison. Il ne semblait plus y avoir de limite dans la violence de Fred, bien décidé à le laisser sur le carreau.

Sauf que Sam avait senti venir l’embrouille, et s’était précipité pour porter main forte à son camarade. Le gaillard d’un mètre quatre-vingt attrapa l’assaillant par le torse et le fit voler sur le capot d’une voiture. Fred retomba lourdement sur la chaussée. Un scooter déboulant à vive allure le percuta. Fin de l’altercation. Début des problèmes.

Fred passa une semaine à l’hôpital. La tronche explosée dans le choc, recousue copieusement. Il avait reconnu, devant les policiers venus l’entendre, sa part de responsabilité dans cette bagarre. Le procureur et le juge pour enfants furent cléments, et tous les trois écopèrent d’une vingtaine d’heures de travaux d’intérêt général.

Hugo et Sam avaient bétonné leur amitié. Pas un mot n’avait été échangé entre eux et Fred jusqu’à la fin de l’année scolaire. Bac en poche, le Don Juan à la gueule défraîchie était parti pour la capitale dans une prestigieuse prépa HEC.

**10**

**Quand l’amour vit l’instant présent**

La 3008 s’était à nouveau engouffrée dans le tunnel du Prado, direction le commissariat. Combal et Giocanti étaient surexcités et n’en finissaient pas de reconstruire la saga balancée par Sam. Aucun des détails ne devait s’évaporer. Ce rebondissement avec son agression était une aubaine pour relancer l’enquête. Mais ils étaient loin de s’imaginer l’ampleur que prendrait cet interrogatoire inopiné. Prochaine étape, une audition en bonne et due forme, dès que le témoin clé serait sur pied.

La voiture gagnait les abords des quais quand la sonnerie du portable de Combal retentit au travers des haut-parleurs. C’était l’Évêché.

— On a encore une alerte à la bombe, commissaire. Un coup de fil passé au consulat d’Israël, rue Paradis. Quelques minutes avant l’appel, un livreur venait de leur déposer un colis volumineux à l’accueil. On a fait évacuer l’immeuble et l’équipe de déminage est en route.

— On est là-bas dans cinq minutes, dit Combal avant de raccrocher. Désolé, Joséphine, on va devoir vous lâcher ici. Je vous recontacte demain pour reparler de votre cambriolage. J’ai reçu un message de la brigade scientifique, ils ont trouvé un truc.

Joséphine claqua la porte du SUV quai Rive Neuve, à l’angle de la Place aux Huiles. Elle réalisa alors avec effroi qu’elle était à quelques dizaines de mètres de la brasserie devant laquelle avait eu lieu la fusillade. Elle foulait le trottoir sur lequel la vie de son frère s’était éteinte. Son cœur s’emballa, sa vue se brouilla et, comme pour fuir les réminiscences de cette horreur, elle traversa la chaussée à pas rapides. La circulation était à l’arrêt, mais un crissement de pneus la stoppa net dans sa course. Il s’en faillit de peu qu’elle ne se fasse renverser par un taxi qui venait à contresens sur la voie réservée aux bus. De la Mercedes noire immobilisée à un mètre d’elle, le chauffeur vociféra :

— Regarde où tu vas, cagole ! Tu veux mourir, ou quoi ?

Joséphine se confondit en excuses, et alors que la berline allemande redémarrait, elle fut attirée par le matricule imprimé sur la vitre fumée : HUG1995.

L’année de naissance de son frère… Reprenant ses esprits et son calme, elle avança sur le quai, longeant le bord de l’eau, le plus loin possible de la scène du crime. Contrairement à ce qu’elle pensait, elle n’était pas totalement débarrassée de ce fardeau, le déferlement de violence qui avait fait basculer sa vie. Et qui l’aurait été, même sur du temps long ? Et puis, tout cet après-midi passé à remuer cette sombre histoire n’était pas idéal pour refermer les cicatrices. Sans doute devait-elle revoir le psychiatre qui lui avait tant fait de bien durant sa convalescence. Car finalement, rien ne servait de cautériser les plaies, si l’on n’avait pas traité le mal toujours présent dans ses chairs.

À 18 h précises, Wilfried sortit de l’agence du Crédit Marseillais. Joséphine, encore émue de ce qu’elle venait de revivre, lui sauta au cou, histoire, telle une petite fille, de dérober un câlin.

— Eh bien, c’était visiblement une épreuve, ce rendez-vous à l’Évêché !

— C’était bien plus que ça, il faut que je te raconte. Un truc de fou, que cet après-midi.

— Il faut que tu *nous* racontes, dit Judith, qui s’était glissée derrière Joséphine. Wil m’a envoyé un SMS pour me dire que tu le rejoignais à la sortie du taf. Et qu’on ne serait pas trop de deux pour apaiser les tensions autour d’un verre en terrasse. On va se poser à la Brasserie de l’OM ?

Joséphine but d’un trait une grande rasade de Spritz, et commença sa narration. Elle livra dans les moindres détails la déposition-fleuve de Sam, ce polar diablement réel qui, selon son intuition, n’allait pas s’éteindre de sitôt.

La soirée qui s’en suivit fut elle aussi un tournant dans l’histoire. Joséphine et Wil finirent par lâcher prise. Du séjour s’échappait la voix douce et mélancolique de Billie Holiday. L’air était encore tiède et, de nouveau, face au soleil couchant sur le petit balcon dominant la plage, les gestes maladroits et hésitants s’enchaînèrent, les mains s’effleurèrent. Les regards jouèrent à se croiser, les épaules à se rapprocher, les cheveux à se mêler. Et dans la magie de l’instant surgit un baiser. Un vrai. Empreint de délicatesse, de tendresse. Les caresses se firent légères, à l’instar d’un amour sous-entendu qui émergeait pudiquement. Ils restèrent enlacés sur le canapé d’été pendant des heures. Malgré les lumières de la ville, la nuit dévoilait un ciel étoilé dans lequel ils se baignèrent jusqu’à ce que le sommeil les gagne. Lovée dans les bras protecteurs de cet ami devenu amoureux, Joséphine s’abandonna dans ses songes, purifiée par magie des récits glauques de cette folle journée. Une belle romance se dessinait. À la fois solide et suave. Dans un contexte épique et incertain. À l’image d’un dessert subtil, qui, dans sa perfection, harmonisait moelleux et croustillant, acidité et douceur.

Au milieu de la nuit, Wilfried porta Joséphine encore endormie jusqu’à sa chambre, et somnola quelques heures sur le canapé du salon. Enivré par ce nectar qui avait le goût d’un premier amour, il avait eu du mal à trouver le sommeil. Il n’avait jamais été question que cela se produise. Mais, faute d’intention, faute de volonté prégnante à désirer l’autre de manière obsessionnelle, les choses émergeaient finalement d’elles-mêmes. S’invitaient par surprise, surgissaient. Et pas de nulle part. Car, pour lui, Joséphine était la personne la plus importante au monde depuis belle lurette. Bien avant qu’ils ne se rencontrent. Le temps n’avait aucune cohérence, en l’espèce. Ils se connaissaient avant de se connaître. Ils s’aimaient avant même de se rencontrer. Peut-être un pétale de l’âme de Marc s’était-il glissé en Wilfried lors de sa disparition. Peut-être avait-il insufflé juste avant de mourir une partie de son amour en Joséphine. Cette alchimie spirituelle était rendue hermétique au plus grand nombre, mais accessible pour ceux qui savaient décrypter, par leur sensibilité, les subtilités de la danse des âmes et de leurs incarnations.

Le temps linéaire était outrageusement cohérent. Mais il manquait deux ou trois choses pour expliquer que tout cela s’enchaînait, à l’image de la si évidente causalité. Il subsistait à n’en pas douter des trous et du chaos dans l’espace-temps…

Caressée par la lumière du matin, Joséphine ouvrit les yeux, et devina à travers l’entrebâillement de la porte la silhouette de Wilfried. Elle sourit. Il lui répondit. D’un pas hésitant, il s’avança vers elle, sans très bien savoir s’il avait le droit de l’embrasser. C’est elle qui bondit à son cou pour lui offrir ce premier baiser de la journée.

— Pourquoi n’as-tu pas dormi à côté de moi ? lui demanda-t-elle

— C’est une bonne question… Peut-être avais-je besoin de savoir si, à notre réveil, nous ne regretterions pas de nous être abandonnés l’un à l’autre.

— Et bien, je viens de te donner mon sentiment. Et je t’invite à me livrer le tien avec un second baiser…

Leur étreinte scella la nouvelle nature de leur relation.

Il la prit par la main pour la conduire vers le séjour, inondé par l’odeur des croissants et du café chaud. Wilfried, qui d’habitude, se contentait au mieux d’un expresso, savoura ce petit déjeuner comme si c’était le premier. Il quitta à regret Joséphine vers 8 h, il devait passer chez lui se changer avant de gagner l’agence. Il proposa de la rejoindre sur les coups de midi, et lui faire découvrir un restaurant à deux pas de la basilique Saint-Victor, sur les hauteurs du Vieux-Port. « Un paradis de verdure, tu vas adorer », avait-il promis.

Comme la veille, elle eut Combal au téléphone dès 9 h. Il s’était rendu de bon matin à l’annexe de la police scientifique.

— Je vous avoue que j’étais un peu sceptique sur le fait de déceler quoi que ce soit de consistant. Les cambrioleurs d’aujourd’hui ont été biberonnés avec les Experts et autres séries américaines, ils font gaffe à ne rien nous laisser comme indices. Pourtant, ma collègue a relevé des empreintes sur la poignée du tiroir de votre bureau. Figurez-vous que le type à qui elles appartiennent est dans le fichier central. On a pu confirmer son identité avec l’un des portraits-robots établis grâce à la concierge. C’est un habitué de la case prison.

— Ce que vous me dites n’est pas de nature à me rassurer…

— Pas de panique, il n’a jamais été condamné pour des faits de violence. Et en examinant son casier, on s’est aperçu qu’il s’était fait serrer plusieurs fois avec le même comparse. Et je vous le donne dans le mille, le second portrait correspond à ce deuxième individu, qui n’est autre que son cousin.

— Maintenant que vous connaissez leurs identités, vous êtes en mesure de les arrêter, n’est-ce pas… ?

— Pas si simple. On n’a jamais eu affaire à eux dans le coin. Tous les délits pour lesquels ils se sont fait prendre se sont produits en région parisienne. Et, fait étrange, pas de cambriolage à leur actif. Mais plutôt des arnaques et des abus de faiblesse. Leur dernière condamnation portait sur l’exploitation de sociétés bidon qui vendaient des panneaux photovoltaïques aux petits vieux. Ils encaissaient des acomptes énormes et s’évanouissaient dans la nature. Ils ont purgé leur peine il y a huit ans, puis ils ont disparu des radars. Jusqu’à ce week-end. Mais pas de panique, on va faire jouer les réseaux, et s’ils étaient dans le coin, ce n’est pas par hasard. Je vous tiens au jus. Et faites quand même attention à vous.

Le serrurier avait rappelé Joséphine. Par chance, les dimensions de la porte d’entrée étaient standards, et il avait pu mettre la main sur un modèle blindé chez un fournisseur. Il lui promit de la lui poser d’ici la fin de semaine, malgré un planning chargé. Un coup de pouce d’Eulalie…

En fin de matinée, Judith la contacta, et pas simplement pour prendre des nouvelles.

— J’ai eu une idée, copine. Ça te dirait un passe-temps ? Histoire de remplir tes journées…

— Eh bien, je suppose qu’elles ne vont pas être aussi denses que celle d’hier ! Donc, pourquoi pas. À quoi as-tu pensé ? Tu veux que j’écrive un polar ?

— Bah ça, tu peux le faire sans problème. Il suffit que tu consignes tout ce qui t’arrive, pas besoin d’une imagination débordante… Non, en fait j’ai un job à te proposer.

— Un job ? Et bien ça dépend quoi. Je suis en arrêt maladie pendant quelques semaines, mais, si j’ai l’accord du médecin, pourquoi pas ?

— T’inquiète, je ne vais pas t’envoyer bosser sur les chantiers ! Il s’agit d’un poste dans un laboratoire de recherche. Je ne t’ai pas dit, mais avant j’étais assistante administrative à la fac de droit sur la Canebière. Et voici trois mois, j’ai eu une promotion à la direction des ressources humaines, au siège de l’Université du Pharo. Plus précisément dans le recrutement de vacataires. Et j’ai justement reçu une demande ce matin. C’est un temps partiel dans le département de physique nucléaire, à Luminy.

— Pas sûre que ce soit mon domaine de compétence…

— Si, si, c’est dans tes cordes, je t’assure. Mais passe me voir cet après-midi, je t’expliquerai. Et ça nous fera une occasion de papoter pendant mes heures de travail. J’ai une réputation de glandeuse à tenir !

Joséphine fut plutôt séduite par l’idée. Il était effectivement primordial qu’elle évacue de son esprit toute cette histoire de trafic et de gangsters qui, au final, ne la concernait que par procuration. Combal avait raison, il ne fallait pas qu’elle se mette la rate au court-bouillon avec tout cela. Qui pourrait bien lui en vouloir ou lui reprocher quoi que ce soit ? Il y a 24 heures, elle ne savait rien de tous ces évènements rocambolesques.

Wilfried lui avait donné rendez-vous à midi trente, directement au restaurant. L’adresse était peu connue, ce n’était pas une de ces gargotes pour touristes. Elle descendit le boulevard Charles Livon en direction du Vieux-Port. Passé le Pharo et le Fort Saint-Nicolas, à l’entrée du Quai rive neuve, une discrète ruelle piétonne sur la droite la conduisit vers La Passarelle, un établissement atypique, qui s’était approprié une placette pour en faire sa terrasse, ombragée par des treilles recouvertes de vignes et de paillis. Les tables et les chaises en fer forgé multicolores complétaient le tableau de cette bulle intemporelle.

Posté sous la tonnelle, Wil était craquant avec sa chemise ouverte et son pantalon en lin beige. Joséphine était délicieuse dans sa robe en dentelle, mettant ses formes en valeur sans en dévoiler trop. C’était leur premier resto en amoureux. Leur premier resto tout court. Il n’y en avait eu aucun auparavant. Et ils s’embrassèrent pour célébrer cet évènement.

**11**

**Lorsque le futur se dévoile**

À 14 h 30, Joséphine passa la grille du Pharo. Le service des ressources humaines de l’Université d’Aix-Marseille s’était approprié le deuxième étage d’une annexe du Palais Napoléonien. Avec une vue panoramique sur le Vieux-Port.

— Tu es payée pour bosser ici, Judith ?

— Absolument, copine. Même si le salaire, ce n’est pas Byzance. Mais bon… C’est juste un boulot alimentaire. Et il me laisse suffisamment de temps libre pour me consacrer à ce qui me plaît vraiment.

— Ah oui ? Et c’est quoi, ton kiff ?

— Je me passionne pour l’histoire, et celle de notre belle ville en particulier. J’ai envie d’écrire un bouquin là-dessus. J’ai récupéré une tonne d’archives et je suis dans la phase de tri.

— Génial ! Et j’imagine que tu es ravie de travailler dans un site aussi habité que celui-ci.

— On le serait à moins… Lorsque j’ai vu l’annonce passer en interne, je confesse que j’ai un peu menti sur mes compétences pour l’obtenir… À la marseillaise, quoi !

— Allez, dis-moi ce pour quoi tu m’as demandé de venir. Tu as attisé ma curiosité, ce matin, en faisant référence au laboratoire de physique nucléaire…

— Je t’avoue que j’ai fait un raccourci, c’était mon interprétation du domaine, et j’ai, depuis, potassé la fiche de poste. Je t’explique…

Implanté sur le Campus de Luminy, le Centre de Physique des Particules relevait de l’Institut National de Physique Nucléaire. Et l’une de ses missions était de collaborer à grande échelle, via le CNRS, sur une nouvelle forme d’énergie atomique. Dans le cadre de ces travaux, il était lui-même épaulé par le Centre de Physique Théorique, et plus particulièrement sa branche Physique Statistique. Et c’est là que le lien était fait avec les compétences de Joséphine.

— On parle d’un remplacement. Ils avaient dans l’équipe une pure matheuse, spécialisée dans les statistiques et les probabilités. Et figure-toi qu’elle vient de poser un congé maternité pour les douze prochains mois… Pas besoin de savoir comment fonctionne une centrale nucléaire, copine. Il s’agit juste de dérouler ton art sur les expériences réalisées en laboratoire. Et cerise sur le gâteau, ce n’est pas trop mal payé. Alors qu’en dis-tu ?

— Pas mal ton truc. Travailler avec des pointures, ça va me changer des boutonneux prétentieux de l’école de commerce dans laquelle j’exerçais… Je t’avoue que ça ne me disait rien de rempiler là-bas. Et comme un fait exprès, j’avais dans ma boîte à lettres un courrier de leur part. Figure-toi que, n’ayant pas eu de nouvelles de ma part suite à ce qui m’était arrivé, ils n’ont pas renouvelé ma vacation. Limite il aurait fallu que je leur envoie un certificat médical pour leur signifier que j’avais pris deux balles de kalach et que j’étais dans le coma. Je ne vais même pas leur répondre pour me justifier et rattraper le coup…

— Je ne suis en rien surprise. Ces grandes écoles privées sont juste là pour faire du fric et n’ont aucune considération pour les gens. À l’image des grosses boîtes, tu me diras. La fac, ce n’est pas forcément mieux, il y a des guéguerres d’ego, des jalousies entre départements ou entre collègues. Et comme la majorité d’entre eux est indéboulonnable, c’est parfois sport ! Ma voisine du bureau d’à côté passe une bonne partie de ses journées à apaiser les conflits !

— Ça ne me rassure pas ce que tu me racontes…

— T’inquiète, je me suis renseigné justement auprès d’elle, et il s’avère que les services en question sont plutôt en marge de tout ça. Ils sont en mode « projet » et travaillent « pour de vrai » avec des prestataires externes. Ils n’ont pas le temps de se prendre le chou ! Bon alors, il t’intéresse, ce job ?

— Je vais me laisser tenter, je crois. C’est quoi la prochaine étape ?

Judith passa un coup de fil au secrétariat du laboratoire. Elle annonça avec aplomb qu’elle avait dégoté le profil parfait, une femme dynamique, motivée et bourrée de qualités. Une vraie performance pour une demande faite le matin même. La jeune maman avait cessé le travail un mois auparavant pour cet heureux événement, et notifié la veille son désir de s’octroyer un congé parental d’un an. Le poste était donc ouvert dans la minute. La secrétaire prit sur elle de consulter l’agenda du directeur du centre, et d’y placer un entretien avec Joséphine. Son planning était surchargé, mais, hasard ou signe du destin, un créneau était libre le jour même à 17 h.

Joséphine avait le temps de passer à l’appartement pour se rafraîchir et se changer. La robe légère qu’elle portait était certes parfaite pour le déjeuner en amoureux, un peu moins pour cet entretien avec un professeur de physique théorique. Elle opta pour un chemisier décontracté, une jupe sobre, et néanmoins colorée, et une paire de tennis en toile. Elle connaissait le campus et sa démesure, il était hors de question de l’arpenter avec des talons aiguilles. Et puis elle ne postulait pas pour un emploi de vendeuse dans un magasin de luxe.

Profitant de la fraîcheur de son appartement dont elle avait fermé les stores en fin de matinée, elle s’allongea sur le canapé, histoire de se reposer avant d’affronter le cagnard de la ville et des transports. Ce même canapé sur lequel avait dormi Wilfried la nuit précédente. L’odeur de son parfum y était encore présente, ce qui fit monter en elle un sentiment de plénitude. Elle attrapa son smartphone, lui envoya un premier message, un concentré de mots doux et de belles pensées. Puis un second dans lequel elle lui annonça qu’elle ne l’attendrait malheureusement pas ce soir à la sortie du boulot, comme la veille. Mais c’était pour la bonne cause. Retrouver un lien avec la société, se sentir utile.

Elle eut en retour un emoji en forme de cœur. Elle lui promit de l’appeler dès sa sortie de l’entretien.

Elle referma l’application des messages, et vit que plusieurs courriels étaient en attente sur sa boîte de réception. Des pubs, évidemment. Mais pas uniquement. Encore cet expéditeur à l’adresse étrange : *usersnielskristiansen@12sic.com*. Et cette fois, il y avait un objet, un seul mot : Test. Joséphine pensa de nouveau à un spam, et alors qu’elle allait le placer dans la corbeille, la curiosité la poussa à cliquer dessus. Le corps du mail se résumait en une phrase : « *Please send a brief reply to confirm receipt.* »

Cette personne lui demandait d’accuser réception de son message. Étrange. Peut-être de l’hameçonnage, il ne fallait pas mettre le doigt dans l’engrenage de ce genre d’arnaque, la prochaine étape serait de lui réclamer ses codes confidentiels. Elle allait appuyer sur l’icône de la corbeille, mais une nouvelle fois se ravisa. Un sentiment curieux la gagna, comme si un signe se présentait à elle, et qu’elle avait le choix. Soit de l’ignorer, soit de le considérer et de suivre son intuition. Elle décida de répondre, et saisit juste deux mots. « *Message reçu. »*

Le bus prit la direction du Quai Rive Neuve et la déposa devant l’entrée du métro au bas de la Canebière. En quelques stations, et un changement de ligne à Castellane, elle était déjà au rond-point du Prado. De là elle sauta à nouveau dans une nouvelle rame, le 21 Jet, très rapide avec peu d’arrêts, dont le terminus était le Campus de Luminy.

La mi-juillet approchait, et à deux jours de la fête nationale, l’ambiance était particulière. Contrastée. D’un côté, des hordes de jeunes en maillot de bain sortaient du métro, serviette autour du cou pour les garçons, paréo sur la taille pour les filles, direction les plages du Prado. Et de l’autre, des militaires en treillis, armés jusqu’aux dents, quadrillaient les lieux fréquentés de la ville. Les alertes à la bombe infondées se multipliaient, cela ne semblait pas ébranler les envies de baignade de la jeunesse marseillaise, rieuse et insouciante. Et elle avait bien raison. Le contexte géopolitique était un mensonge à retardement, les guerres aux portes de l’Europe s’éternisaient, la crise économique pressurisait les familles comme les Nations, et le climat allait, nous disait-on, devenir fou. Beaucoup de détachement était nécessaire pour ne pas sombrer dans la terreur et la déprime. Si l’on regardait ou écoutait les infos, en tout cas. Ce que la majorité des gens, et les jeunes en particulier, ne faisaient plus. Alors il fallait, pour matérialiser le danger et entretenir la peur, poster l’armée aux quatre coins des rues… Et ça fonctionnait. Tout ce déploiement de force était plus de nature à inquiéter qu’à rassurer. La vue des fusils automatiques sur l’esplanade du Parc Chanot avait, de nouveau, ramené Joséphine vers de morbides pensées.

Elles s’étaient néanmoins évaporées, une fois arrivée à l’entrée du campus. Le lieu était lui aussi contrasté. Au cœur d’une pinède luxuriante s’étaient posées de vilaines barres de bétons hautes d’une dizaine d’étages, face à l’imposant Mont Puget, et aux portes du Parc National des Calanques.

Le laboratoire n’était qu’à deux pas de l’arrêt de bus, dans l’impressionnant bâtiment siglé *Facultés des Sciences*. Le centre de Physique Théorique occupait une partie du rez-de-chaussée. Les locaux étaient passablement défraîchis, pour ne pas dire délabrés. Les peintures hors d’âge étaient écaillées, et les sols en vinyle usés jusqu’à la corde. À l’image du commissariat de l’Évêché. L’État faisait preuve de grande largesse pour subventionner les guerres, mais comptait à l’euro près quand il s’agissait d’offrir à ses chercheurs et ses policiers des conditions de travail dignes.

Le directeur du Centre, Charles Barret, la reçut avec un quart d’heure de retard et s’en excusa platement. Les étudiants avaient déserté le campus pour la plupart, mais l’activité de la recherche n’était pas pour autant en sommeil. Au contraire. La pause estivale permettait aux scientifiques d’universités françaises ou étrangères de se rencontrer et d’échanger sur leurs travaux. Et il expliqua à Joséphine qu’une délégation du célèbre MIT américain débarquait le lendemain pour un colloque, pour lequel l’organisation lui était confiée. Et, bien entendu, rien n’était prêt pour les accueillir.

— Je vous avoue que je ne vais pas avoir beaucoup de temps à vous accorder. Je vais encore finir très tard ce soir, tant c’est le bazar. Nous recevons de véritables pointures internationales dans le domaine de la recherche nucléaire, et on nous octroie juste assez de moyens pour les loger dans les chambres du Crous ! Mais ma secrétaire a pris soin de programmer notre entretien, et il est important que je l’honore. D’autant qu’il est fondamental que nous puissions remplacer notre collègue le plus rapidement possible. Nous avons pris du retard avec cette mission déléguée par nos voisins du Centre de Physique des Particules. Mais avant de vous fournir plus de détails, parlez-moi de vous. Je suis désolé, mais je n’ai pas eu une minute cet après-midi pour jeter un œil sur votre curriculum vitae.

Charles Barret avait le profil caricatural du chercheur en sciences. La tenue vestimentaire n’était visiblement pas une priorité. Et malgré son jeune âge, il arborait une calvitie précoce, et les cheveux encore vaillants tombaient sur ses épaules. Ses petites lunettes rondes mettaient en valeur un regard profond qui trahissait sa soif de curiosité. Et surtout, il avait l’air gentil. C’est le premier qualificatif qui vint à l’esprit de Joséphine pour le décrire. Et les directeurs gentils, ça ne courait pas les rues. Cela justifiait forcément une très haute compétence. Quelqu’un qui occupait cette fonction à responsabilités, car il le méritait, et non parce que ses dents rayaient le parquet.

Les diplômes de Joséphine et son passé professionnel semblaient satisfaire aux besoins du poste à pourvoir, même si elles n’avaient jamais approché les « sciences dures ».

— Ce qui compte c’est votre capacité à manipuler les chiffres bruts qui vous seront fournis, et à rédiger des rapports qui mettront en lumière les résultats statistiques des études réalisées. Et éventuellement d’extrapoler des probabilités sur les expériences en cours. Et je vais vous expliquer dans les grandes lignes ce sur quoi cela porte.

Il ne pouvait, à ce stade, trahir les détails des études en question, mais il lui assura qu’elle allait collaborer avec des chercheurs hautement qualifiés dans le domaine de la physique nucléaire. Et il s’agissait d’embarquer dans un programme d’une immense envergure censé bouleverser le futur de l’humanité. Rien que ça !

— Vous faites du teasing pour que je signe ce soir, et que je commence demain, c’est ça ?

— Pas du tout. Je parle ici d’un projet connu du grand public depuis des années, mais dont on n’évalue pas du tout l’ampleur. Les journalistes, chaque fois qu’ils abordent le sujet, le présentent comme un gouffre à milliard d’euros. Mais c’est bien mal résumer un programme sur lequel des milliers de chercheurs du monde entier planchent depuis des décennies.

— Allez, vous avez gagné, je suis partante. Et on n’a même pas évoqué la rémunération…

— C’est payé sur la base d’une grille fixe, il n’y a pas à discuter le bout de gras. Et ne vous inquiétez pas, ce sera à la hauteur du poste que vous occupiez à l’école de commerce de l’autre côté de la rue. Et puisque vous m’êtes sympathique, et que vous semblez vouloir aller droit au but, comme on dit à Marseille, je vais résumer l’enjeu : il s’agit de révolutionner le fonctionnement de nos sociétés modernes, par le biais d’une énergie propre et illimitée.

**12**

**Dualité entre bonheur de l’instant et persistance du passé**

Wilfried contemplait Joséphine endormie à ses côtés. La lumière s’était très tôt frayé un chemin à travers le store de la chambre. Cette nuit avait été leur nuit. La première, là encore. Celle qui effaçait de leur mémoire toutes les autres. Ils n’avaient jamais dormi aux côtés de quelqu’un. Jamais fait l’amour. Jamais aimé. Elle sortit à son tour de ses songes, ses yeux plongèrent dans les siens, sa bouche se posa sur la sienne. Elle se blottit dans ses bras, l’appelant à une nouvelle étreinte.

Le temps ne se faisait pas pressant ce matin. Alors que Joséphine était sous la douche, il tira la porte de l’appartement, direction la boulangerie. Objectif : petit déjeuner quatre étoiles. Les croissants faisaient partie de l’équation d’un début de journée parfait. *A Perfect Day* de Lou Reed s’était d’ailleurs invité sur la playlist aléatoire de la chaîne hi-fi.

— Tu es trop chou, mais tu vas te mettre en retard.

— Ne t’inquiète pas, mon boss m’a à la bonne. J’ai l’habitude de faire des horaires à rallonge pour traiter les instances. Et pour toi, c’est quoi le programme aujourd’hui ? Tu m’as dit que le directeur, rencontré hier, était plutôt pressé que tu commences, non ?

— Absolument. À la fin de notre entrevue, il a adressé un mail aux ressources humaines pour valider ma candidature. Sans doute Judith va-t-elle me contacter dans la journée pour signer le contrat. Il est d’ailleurs indispensable que j’obtienne du chirurgien une dérogation pour l’arrêt de travail. Mais je ne me fais pas de soucis. Il m’a recommandé, à la sortie de l’hôpital, de me plonger dans diverses activités pour ne pas végéter. Ce boulot sera toujours plus reposant que de jouer aux gendarmes et aux voleurs, comme ces derniers jours !

— Et quand connaîtras-tu la nature de cette mystérieuse « mission pour la survie de l’humanité » ?

— Ne te moque pas, il avait l’air sérieux ! Mais tu sais comme moi que tous ces scientifiques sont perchés, peut-être aura-t-il quelque peu exagéré… Je dois rencontrer sous peu mon futur collègue qui m’en dira plus. De ce que j’ai compris, c’est le pivot avec l’autre laboratoire de recherche, celui de Physique des Particules. Pas la peine que je me pointe à la fac ce matin pour faire sa connaissance. Ils reçoivent une délégation américaine pour un colloque. Et, avec le pont du 14 juillet, ça attendra la semaine prochaine. Allez, file, il est déjà 8 h 45 ! Essaie de rester dans les petits papiers de ton chef.

Wil quitta à contrecœur Joséphine. Et impossible de la rejoindre pour déjeuner. À la veille des congés de certains collaborateurs, une réunion *plateaux-repas* s’était imposée pour organiser la passation des dossiers. Il promit de rattraper le coup le soir avec un dîner au bord de l’eau.

Tel que supposé, son chirurgien considéra cette mission de remplacement comme une belle occasion de renouer en douceur avec le monde du travail.

— C’est une bonne nouvelle que cette opportunité. Et puis, bosser à la fac ne va pas vous épuiser, si vous voyez ce que je veux dire… Allez, je vous taquine. Comptez sur moi, je fais le nécessaire pour vous expédier dans la journée la dérogation. Et prenez soin de vous. Promis ?

À peine avait-elle raccroché, que le smartphone vibra. Et ce n’était pas Judith, mais le lieutenant Giocanti. Sa voix était plus tranchante que d’habitude. Il souhaitait la voir sans tarder. Une entrevue à l’Évêché dès le début d’après-midi. Le ton était catégorique, pas de discussion possible. Malgré les belles choses qui s’étaient invitées ces derniers temps, toute cette sordide affaire perdurait, et se rappelait à elle chaque jour.

10 h 30. Nouveau coup de fil. Cette fois, c’était bien Judith.

— On fait un tandem d’enfer, copine. En moins de 24 heures, te voilà embauchée, et tu commences lundi ! Passe me voir en fin de matinée, ton contrat sera prêt et je te listerai les documents à fournir. Et j’ai eu par mon indic un message top secret. Il paraît qu’il t’a laissé en rade pour le déjeuner. Alors, tu manges un morceau avec moi, et c’est non négociable.

Comme avec le lieutenant, Joséphine obtempéra, cette fois avec joie. Décidément, tous s’étaient donné le mot pour planifier son agenda…

Judith était une fille simple. Elle croquait la vie sans se préoccuper de son apparence et du regard des autres. Et cela plaisait beaucoup à Joséphine. Le repas du midi fut dans cet esprit. En marge de l’immense pelouse du Palais du Pharo trônait un kiosque. Une sandwicherie avec une vue magique sur le Vieux-Port. Judith composa le menu : pan-bagnat et salade de melon.

Elles s’installèrent à l’arrière du bâtiment, à l’ombre du soleil mordant de milieu de journée. Judith rappela, en bonne historienne, l’origine des lieux en guise d’apéritif. Le Palais avait été construit par Napoléon III pour l’Impératrice Eugénie. Une belle preuve d’amour pour qui en avait les moyens... Un alignement de bancs en pierre, orientés nord, et à l’abri des allées et venues des touristes, dominait le fort Saint-Jean et l’entrée du chenal. L’atmosphère de l’endroit suffisait à insuffler un zeste de noblesse à ce déjeuner sur le pouce.

— Alors, ça y est, vous avez franchi le pas, tous les deux ? C’était couru d’avance. Le bon samaritain était raide dingue de toi, mais il n’osait se l’avouer à lui-même. Et je l’avais perçu comme une évidence bien avant de te rencontrer. Depuis la disparition de Marc, Wilfried s’était transformé. Bien sûr, depuis toujours, c’était un gars adorable, avec tout un tas de qualités. Mais il s’est senti soudain investi d’une mission et j’ai trouvé ça touchant. Je t’avoue que ça ne m’a pas surprise. J’ai discerné, moi aussi, un changement profond.

— Ah oui ? Tu veux dire que la mort de Marc t’a transcendée ?

— Pas seulement. Mais je pense que tu vas me prendre pour une folle si je te dis ce que j’ai ressenti.

— Ben, vas-y. Au point où on en est…

— Eh bien, j’étais à l’hôpital, et, alors que Marc allait être débranché, que la transplantation d’organes était sur le point de te ramener à la vie, eh bien… j’ai entendu sa voix. Il me parlait comme je te parle. Il me rassurait. Et depuis, je te jure, j’avais l’impression qu’à chaque instant, il était là, à mes côtés. Je sentais sa présence.

— Si je te dis que je ressentais exactement la même chose il y a encore quelques jours, tu me crois à ton tour ? Et dès lors que Wil m’a embrassé, ça s’est dissipé. Comme si mes sensations et mes sentiments pour eux s’étaient mis à fusionner… Et ce n’est pas tout. Des trucs assez bizarres se manifestent. Et ce, depuis ma sortie du coma. Des visions furtives. Des sons. Des voix. J’ai lu un bouquin à ce sujet pendant ma convalescence. Il paraît que c’est très fréquent lorsque tu as frôlé la mort. Tu ramènes de « là-haut » une sorte de conscience exacerbée. Certaines personnes développent carrément de la médiumnité.

— C’est exactement ce qui s’était produit avec mon ex, dont je te parlais l’autre jour. Pour ma part, j’ai appris à ne pas chercher à comprendre l’inexplicable, à ne considérer que mes sentiments et mes intuitions. Ce qui n’est déjà pas mal ! Et pour en revenir à ce qui vous arrive, à toi et à Wil, ma conviction est que votre amour est béton. Je suis super contente pour vous. Et je tenais à t’avouer que, même si on ne se connaît que depuis peu de temps, je te trouve cool, copine.

— Moi aussi, j’ai beaucoup d’affection pour toi, Judith. Cela va sans le dire, mais c’est mieux en le disant…

— Ouais, c’est le message que je voulais te faire passer… Tu causes bien, je t’embauche pour relire et réécrire mon prochain bouquin !

Judith était, comme à l’accoutumée, bavarde, et pas très pressée de reprendre le boulot. Joséphine en avait presque oublié son rendez-vous à l’Évêché. Elle sauta dans le bus, pas le temps de jouer les touristes sur le Ferry-Boat.

Elle fut conduite par un Policier de l’accueil vers le bureau du lieutenant. Elle trouva un environnement de travail similaire à celui de Combal, le désordre en moins.

— Combal ne nous rejoindra pas. Il est affairé sur un règlement de compte du côté de la cité de la Castellane. Encore un gamin qui est tombé dans la nuit. Et je tenais à vous faire un brief sur l’enquête de la Police scientifique.

— Le Commissaire m’a déjà appelé hier pour me résumer ce qu’ils ont découvert. Les cambrioleurs ne seraient pas d’ici. Et plutôt des arnaqueurs que des tueurs à gages…

— Exact, lui dit-il en lui tendant deux photos. Et voici la gueule des énergumènes. Gardez-les, et mémorisez les bien. Si d’aventure vous les croisiez… Ils sont encore dans les parages.

— Sans blague ? Vous avez l’air catégorique…

— On a diffusé leur portrait aux principaux hôtels de la ville, et ça a mordu. Ils ont loué une chambre au Novotel de la Joliette. Une patrouille y a débarqué hier pour les coincer, mais ils venaient tout juste de rendre les clés. Ils n’y ont passé qu’une nuit. Ça peut vouloir dire qu’ils changent d’hébergement chaque jour depuis leur visite chez vous, pour ne pas attirer l’attention. S’ils avaient déniché ce qu’ils cherchaient, ils seraient déjà partis de Marseille. Ils n’ont visiblement pas de contact ici, sinon ils ne crécheraient pas à l’hôtel. Trop risqué.

— Mais que pourraient-ils bien revenir dégoter chez moi ? Ils n’ont rien trouvé la première fois. Et je ne vois pas ce qui pourrait les intéresser. Je vous ai dit et répété tout ce que je savais sur les affaires d’Hugo, c’est-à-dire quasiment rien.

— Ils ont quand même embarqué votre ordinateur. Et vous m’avez précisé que c’était un Mac. Pas simple de pénétrer dans le système, c’est hyper sécurisé, ces machines. Tout est scellé, il est très difficile d’accéder au disque dur. S’ils n’y arrivent pas, ils auront peut-être besoin, à un moment ou un autre, de vos mots de passe.

— Mais pourquoi voudraient-ils hacker sa mémoire ? Il n’y avait que mes cours dispensés à l’école de commerce et quelques sauvegardes personnelles…

Dès qu’elle prononça ces mots, Joséphine eut un déclic. La clé USB. Celle sur laquelle elle avait copié l’ensemble des documents contenus dans l’ordinateur, juste avant de le réinitialiser. Cette clé qu’elle n’avait jamais eu le temps de restituer à son frère. C’était ça qu’ils cherchaient. Le Mac d’Hugo, pas le sien ! Mais comment savaient-ils qu’il était chez elle ? Ces gens n’étaient même pas du coin, pas connus de la Police locale. Et donc sans doute étrangers à tout ce qui s’était déroulé précédemment. Était-ce un contrat isolé, ou avaient-ils un lien avec les agresseurs de Sam ?

— Joséphine, vous êtes toujours avec moi ? À quoi pensez-vous ?

— Eh bien… À rien. Je me demandais juste s’il ne valait pas mieux que je passe quelques jours chez Wilfried en attendant que tout cela se tasse…

Cette réponse lui vint instantanément. Pas question d’évoquer l’existence de cette clé USB. Pas pour l’instant. Pas avant de savoir ce qu’il y avait dessus. Et il ne fallait en parler à personne d’ailleurs. Même pas à Wil. Elle tenait surtout à ne pas l’impliquer plus qu’il ne l’était déjà dans ce sac de nœuds. Elle chercha à dissiper le sujet de l’ordinateur.

— Sauveur, dites-moi de ce que vous avez découvert après le décès de mon frère. Je suppose que vous avez perquisitionné son domicile, n’est-ce pas ?

— Nous avons mis sa villa de Saint Barnabé sous scellés. Très belle demeure, d’ailleurs. Mais vous la connaissez mieux que moi, j’imagine. Et effectivement, on a cherché de fond en comble tout ce qui aurait pu nous servir pour tracer les fonds et les individus dans la nature. Mais il n’en est pas ressorti grand-chose. À croire que, soit il était le roi de la dissimulation, soit c’était, comme nous l’a relaté Sam, un simple exécutant contraint à faire un sale boulot. Et je ne dis pas cela pour vous faire plaisir, mais je penche vraiment pour la seconde version.

— J’apprécie vos bons mots. Mon frère était tout sauf un voyou, j’en ai l’intime conviction.

— Mais il nous manque encore la preuve de cela. Le témoignage de Sam n’est pas suffisant. Il est possible de penser, pour le juge d’instruction, qu’il tente de le couvrir pour que la bonne foi rejaillisse sur lui-même. Tant qu’on n’a pas plus de billes, il est compliqué de dissocier les gentils des méchants. Ça ne changera certes rien pour votre frère, malheureusement, mais pour sa mémoire, si. Et pour Sam, bien évidemment, cela sera décisif pour son éventuel passage par la case prison.

À ces mots, Joséphine fut saisie d’une impression de malaise. Une nausée commençait à monter. Elle se sentait partir. Elle étouffait. Elle se leva comme pour chercher de l’air, mais vacilla. Le lieutenant se précipita pour la retenir et la poser lentement sur le sol.

— Joséphine, tout va bien ?

— C’est Sam, Sauveur. Il est en train de mourir.

Le portable du policier se mit à vibrer. C’était l’un des agents en faction devant sa chambre d’hôpital. Les réanimateurs avaient été appelés en urgence par l’infirmière venue lui administrer son antidouleur. Il était en arrêt cardiaque.

**Partie 2**

**Kairos, ou l’opportunité divine**

**« Le Temps découvre les secrets ; le Temps fait naitre les occasions ; le Temps confirme les bons conseils »**

**Jacques-Bénigne Bossuet**

**13**

**Promenade dans l’espace et le temps**

Il était bientôt midi. Le ventre de Niels gargouillait. Il n’avait rien avalé depuis la veille au soir. Parti très tôt de la maison, il avait songé à s’acheter une viennoiserie en chemin, puis avait oublié, perdu dans ses pensées. Il avait en permanence la tête dans les nuages, tant il demeurait possédé par ses recherches. L’institut de physique théorique était quasiment désert en ce 12 juillet. Tous ses collègues semblaient s’être volatilisés. Les dernières découvertes avaient transformé le laboratoire en cocotte-minute, et tous s’étaient donné le mot pour poser des congés au début de l’été. Histoire d’évacuer le stress et la fatigue. Mais pas Niels.

En marge des travaux de groupes, il avait toujours en chantier « son caprice », comme ils le disaient tous. Ses recherches divergeaient de la ligne directrice de l’institut. Elles interpellaient, étonnaient, fascinaient et parfois suscitaient la dérision, voire la consternation. Elles ne laissaient en tout cas personne indifférent. Car le modèle théorique fonctionnait, mais uniquement par les mathématiques. Les équations tenaient debout, et personne n’arrivait à poser le doigt sur une seule incohérence. De fait, la gouvernance de l’université lui fichait une paix royale. Mais, pour autant, il ne pouvait compter sur aucun appui humain ou financier. La théorie était une chose. Restait la projection en pratique. Et là, ça coinçait depuis plus de six mois. En décembre dernier il avait lancé les expérimentations après un an de mise au point du logiciel. Il était persuadé d’obtenir un semblant de résultat immédiat. Il savait que ça marcherait, il en avait plus que l’intuition. La certitude.

Son seul réel soutien, c’était Kirsten. Elle était captivée par la détermination de son mari. Ils s’étaient rencontrés vingt ans auparavant, elle finissait ses études de sage-femme, alors qu’il entamait tout juste son doctorat. C’était déjà un têtu. Et ce sur quoi il avait décidé de plancher pendant trois ans, même le professeur qui dirigeait sa thèse n’y croyait pas. Et pourtant. Il avait époustouflé toute la communauté scientifique en démontrant l’exactitude d’une théorie vieille de 25 ans, dont personne n’avait jamais réussi à percer le secret. La recherche sur les plasmas avait à l’époque fait un saut quantique, et les applications étaient aujourd’hui innombrables. L’une d’elles plus que toutes les autres. Sa carrière avait décollé telle une fusée, parfaitement réglée et gavée de carburant. Et les travaux qu’il mena par la suite établirent que le docteur en physique nucléaire fraîchement diplômé avait de la ressource. Cette première démonstration de force n’était en rien un coup de chance. Il avait un temps été pressenti comme la révélation de la décennie, voire plus. Et même si tous les sachants s’accordaient à admettre son talent exceptionnel, le Comité Nobel n’avait pas jugé opportun d’offrir le Graal à un si jeune scientifique. Fut-il un compatriote. Mais peu lui importait. Kirsten trouvait cela dommage. Et il lui répétait avec malice qu’une seule admiratrice, cela lui suffisait.

Il aurait pu à maintes reprises mordre à l’appât du gain en quittant l’Université pour le secteur privé. Mais ce n’était pas sa voie. La vie idéale à laquelle il aspirait, il l’avait déjà. Une épouse qui était sa flamme jumelle, qui lui avait offert deux enfants adorables et adorés. Et puis, tout cela reposait sur une richesse qui ne s’achetait pas, tant elle avait de valeur. La liberté.

Le bracelet connecté de Niels s’illumina. C’était Kirsten. Il avait zappé le déjeuner promis ce midi. Sa garde à la clinique débutait à 15 h et elle ne rentrerait qu’au milieu de la nuit. C’était ça, leur vie depuis tant d’années. Se croiser, se recroiser, se manquer, se retrouver. Alors, chaque moment à partager était sacré.

— Ne me dis pas que tu es toujours au bureau ! Je viens d’arriver au restaurant, ne tarde pas, tu sais bien que le temps m’est compté !

— Le temps. Encore lui. Je finirai bien par lui tordre le cou, à celui-là ! J’ai juste un truc à initier, ce sera rapide, et dans dix minutes, max, je serai plongé dans ton regard, ma belle.

Niels réveilla son ordinateur, démarra le logiciel qu’il avait re-paramétré la veille, et entra une nouvelle variable dans l’équation de la boucle quantique. La procédure fut lancée avec une phrase simple cette fois. « *Please send a brief reply to confirm receipt* ».

Devant la grille de l’institut l’attendait un scooter électrique en libre-service. Le parc Frogner était à quelques encablures. Pas de promesse non tenue, il n’y avait qu’une poignée de minutes qui le séparait de sa chérie.

Le restaurant, c’était le Frenchie. Leur cantine. C’était là qu’ils avaient dîné la première fois, avec leurs maigres économies d’étudiants. Il était aujourd’hui le barycentre de leurs vies professionnelles, équidistant de la clinique et du laboratoire. Une sorte de bulle où ils aimaient se réfugier, dans lequel les forces de la gravité du monde moderne ne pénétraient pas, où le temps s’arrêtait. Oui, encore lui. Mais pas celui de l’univers newtonien. Pas le petit *t* des équations de la physique conventionnelle. Celui avec un grand « T ». Celui que le chercheur traquait, tel un archéologue à la recherche du Saint Graal.

Malgré la fournaise du milieu de journée, la terrasse était bondée. Kirsten avait préféré s’installer à l’intérieur, enveloppée par la fraîcheur de la climatisation. Pénétrant dans la salle presque déserte, Niels leva le bras pour saluer Samuel, le chef, qui orchestrait le ballet des cuisiniers et des serveurs. Ce Parisien pur jus était parti à l’aventure dès la fin de son apprentissage. Et il avait atterri ici, 25 ans auparavant, dans cette gargote, et convaincu le propriétaire de l’époque d’en faire une brasserie de chez lui. Il en était aujourd’hui le patron, et le modeste établissement s’était transformé en un restaurant branché, aux spécialités toujours françaises, mais avec une certaine dose de folie.

— Tu es en retard de deux minutes. Pour la peine, tu as un gage.

— Je m’incline. Dis-moi lequel, et je m’exécuterai.

— Eh bien, je t’interdis de parler de ton boulot pendant toute la durée du déjeuner.

— Ça me va. Tu me contrains à m’aérer le cerveau, et c’est très bien ainsi. D’autant que j’ai relancé une procédure avant de partir, et que, cette fois, j’ai un espoir de résultat. Car figure-toi qu’hier, j’ai constaté une incohérence dans le codage de…

— Qu’est-ce que je viens de te dire ? Tu es vraiment indécrottable !

— Je te taquine… Et si tu veux tout savoir, je ne suis pas constamment plongé dans le boulot. Ce matin, j’ai bullé pendant près d’une demi-heure.

— Tu plaisantes ? Mais ça s’arrose. Garçon ! Deux verres de champagne !

— C’est très sérieux. Les bureaux étaient vides. Tous mes collègues se sont barrés en vacances, et j’étais là, comme un idiot à courir après quelque chose que je n’attraperai peut-être jamais. J’ai réalisé à quel point cette obsession faisait de moi un égoïste.

— Tu exagères. Et tu sais très bien ce que j’en pense, on en a suffisamment parlé.

— Peut-être. Mais tu travailles dur toi aussi, et tu ne vends pas des chaussettes. Tu permets chaque jour à des femmes de donner la vie ! Et j’ai donc décidé que, cet été, on allait prendre du temps pour nous, avec de vraies vacances. Hors de question d’envoyer les enfants chez tes parents comme les années passées. Nous allons partir deux semaines en famille. Tes congés sont après demain, j’ai posé également les miens. Et je nous ai loué une splendide maison dans le sud de la France. En Provence. Qu’en dis-tu ?

L’étonnement ne dura qu’un quart de seconde, et Kirsten dégaina son plus beau sourire, et en guise de réponse s’avança pour embrasser son imprévisible mari. Il convenait de fêter dignement cette initiative. Ils commandèrent le plat signature du chef, un chateaubriand de filet mignon au chimichurri, arrosé d’une bouteille de Château de Fontcreuse. Un vin de Cassis, la destination de leur escapade estivale.

Niels était excité comme un gosse, et exposa dans les moindres détails la villégiature qui leur tendait les bras. Quelques mots clés sur le moteur de recherche, et il était tombé sur cette annonce qui l’avait emballé. Une maison typique du sud, en pierre de taille, lovée dans un parc planté d’oliviers, d’amandiers et de cyprès. Rien ne manquait à la carte postale. Pas même la piscine et la vue sur la baie de Cassis.

Et bien sûr, cette destination n’était pas le fruit du hasard. Kirsten s’en était douté. Son mari avait ses racines dans ce coin de France. Sa mère, disparue lorsqu’il était encore adolescent, y était née. Elle avait passé une bonne partie de sa vie là-bas. Elle y serait restée si, un été sur la plage, elle n’avait pas rencontré ce Viking si séduisant. Il l’avait emporté sous son aile, pour lui faire connaître les charmes du Grand Nord. Elle n’en était jamais repartie. Niels n’avait jamais été en contact avec ses grands-parents. Le départ de leur fille s’était précipité du jour au lendemain. Et pour des raisons inexpliquées, ils avaient coupé les ponts. Sa mère était très peu loquace sur ce sujet. Elle n’avait jamais quitté la Norvège, jamais pris l’avion. C’était son secret, et son père s’y était enfermé lui aussi.

Le fondant au chocolat, agrémenté d’une sauce passion et d’une quenelle glacée à la vanille, vint clore en beauté le déjeuner. Les portions étaient généreuses, à la manière scandinave. Et un peu de marche pour digérer n’était pas de trop. Kirsten ne prenait sa garde que dans une heure. Le couple déambula dans le magnifique Parc Frogner, dont l’entrée jouxtait le restaurant. Ils le connaissaient par cœur. Mais ils ne se lassaient pas de ce vaste poumon de verdure de trois cents hectares, habité par les quelque deux cents statues de bronze, de marbre et de pierre réalisées par Gustav Vigeland. Dès les beaux jours, c’était l’un des lieux favoris des résidents d’Oslo.

Kirsten embrassa son mari et sauta dans un tram. Une longue garde l’attendait, mais elle était déjà à deux mille kilomètres de là, les yeux inondés par le bleu de la méditerranée.

Niels enfourcha le scooter électrique qui n’avait pas bougé de place. Il faut dire que même ce moyen de locomotion était délaissé. Le centre-ville, débarrassé de ses voitures, était un modèle écologique. Le maillage de transport en commun était optimisé comme nulle part ailleurs. Et les urbains possédant leur propre véhicule devenaient rares.

Arrivé sur le parvis de l’institut, son bracelet connecté lui annonça un nouveau message. Et il ne put le consulter sur son mobile. Son cœur se mit à bondir. Était-ce enfin ce qu’il attendait ? Il gravit quatre à quatre les marches de l’escalier de service, l’ascenseur ne descendait pas suffisamment vite. Sautant sur son fauteuil, il réveilla son ordinateur boosté aux stéroïdes.

Le portail de Sycamore finit par se dévoiler, et l’invita à rentrer ses codes de connexion. Sur son espace personnel ressortait en rouge l’icône du programme de messagerie bidouillé depuis des mois. En dessous, cette réponse qu’il n’attendait plus : *You have got a message*.

Il cliqua sur le lien fébrilement, une fenêtre s’ouvrit, avec une seule et unique ligne.

La missive, simple et claire, se résumait en deux mots : « *Message reçu »*.

**14**

**Quand la foudre n’en finit plus de frapper au même endroit**

Joséphine embarqua au côté de Sauveur dans la première voiture de police disponible sur le parking. C’était reparti pour un tour. L’ascenseur émotionnel dans cette affaire ne connaissait pas de maintenance. Sirène hurlante, ils traversèrent la ville à la vitesse de la foudre. La berline s’immobilisa le long du dépose-minute des urgences de la Timone.

L’équipe médicale était intervenue à temps, et la défibrillation avait permis au cœur de battre à nouveau. Quand ils pénétrèrent dans la chambre, Sam avait déjà été transféré en service de réanimation. Il n’était pas encore hors de danger, mais n’avait pas basculé non plus vers l’inconnu. Et c’était toujours ça de gagné.

Sauveur ne perdit pas de temps et coinça entre deux portes l’infirmière qui avait donné l’alerte.

— Il m’a appelé en urgence, et réclamé un antidouleur. Sa tête allait exploser. C’était ses mots. Et je veux bien le croire. C’est un sacré gaillard, mais il était tout même bien esquinté. Bref. J’ai demandé à la pharmacie de l’étage inférieur de préparer un dosage de tranquillisant. Et ils m’ont fourni une fiole pour injection en intraveineuse. Dès que l’aiguille a pénétré l’artère, je l’ai senti partir, et j’ai stoppé l’administration du sédatif bien avant que la seringue soit vide.

— Et elle est où, cette seringue ?

—  Le médecin l’a emportée, pour en faire analyser le contenu.

Il était évident que la substance injectée était la cause de l’arrêt cardiaque. Et soit le médicament n’était pas le bon, soit il avait été surdosé dans des proportions létales.

— Racontez-moi la procédure pour obtenir ce genre de préparation. Ce sont des produits dangereux si mal utilisés, voire des drogues convoitées. Vous devez donc en sécuriser la circulation, n’est-ce pas ?

—  Effectivement, et c’est pour cette raison, comme je vous l’ai expliqué, que c’est la pharmacie qui me l’a fournie. Nous n’en avons pas en stock dans les étages. À chacune des gardes, nous leur diffusons une liste de tous les médicaments que nous devons administrer à l’ensemble des patients, sur ordonnance des médecins. Ils nous sont montés par plateau scellé, matin et soir, et nous les distribuons selon les posologies. Tout ceci est consigné dans un registre informatique consultable à tout moment, et par eux et par tous les services de l’hôpital. Cela nous permet de modifier les instructions en temps réel, mais elles ne sont prises en compte par eux que deux fois par jour, suivant des horaires définis.

— Et concernant les requêtes urgentes, comme celle-ci ?

— Ponctuellement, nous passons la commande directement à un pharmacien de poste, qui prépare la solution au dosage précis et nous la fait livrer. Charge à nous, dans la foulée, de renseigner le registre informatique, avec tous les détails, et la raison de l’administration. Et mentionner, bien sûr, le médecin de garde qui nous a délégué la procédure de demande. En tant qu’infirmière, je n’ai pas le droit de prescrire, je ne fais que relayer l’information. Et c’est ce que je me suis contentée de faire, en l’occurrence…

— Et pour être précis, quelle molécule a été commandée ?

— Il s’agissait de Tramadol. C’est un antidouleur classique. Il convient de prendre garde à ne pas le surdoser, bien entendu. Mais même si c’est le cas, les effets indésirables extrêmes portent sur le foie, comme le paracétamol. Le médecin a réclamé une dose de 100 milligrammes, soit quatre fois inférieure à la posologie maximale journalière.

— On peut donc en déduire que ce n’était pas le produit que vous lui avez injecté ?

— J’aurais tendance à le penser, oui…

L’infirmière devenait blême au fur et à mesure des questions. Elle percevait la gravité de la situation, et devinait très bien où Sauveur voulait la conduire. Ce patient un peu particulier, qui avait une première fois échappé à un homicide programmé, était sous la protection de deux agents de police 24 h/24. Il venait d’être potentiellement victime d’une tentative d’empoisonnement. Et c’est elle qui avait tenu la seringue.

— Vous pouvez vérifier le registre, lieutenant, et vous verrez que, moi, j’ai passé la commande adéquate ! Je n’ai commis aucune faute !

— Je n’en doute pas, mademoiselle. Calmez-vous. Je ne suis pas en train de remettre en cause votre bonne foi. Je cherche juste à comprendre s’il existe une faille dans la procédure. Et si quelqu’un de mal intentionné avait pu s’y faufiler. Auriez-vous remarqué quelque chose d’intriguant dans vos échanges avec la pharmacie ces derniers jours ?

—  Je ne vois pas, non. Et je peux ajouter que l’aide-soignant qui m’a monté la commande tout à l’heure est le même qui nous livre quotidiennement les plateaux.

— Pouvez-vous me conduire à la pharmacie ? Je souhaiterais interroger le préparateur.

Joséphine, restée en retrait de cet interrogatoire improvisé, demanda à s’éclipser. Des nouvelles de Sam, voilà ce qui primait. Elle attrapa un ascenseur en direction des soins intensifs. Le service jouxtait celui qu’elle avait quitté en début de semaine. Au détour d’un couloir, un visage plus que familier surgit. Iris fut partagée entre surprise et inquiétude.

— Joséphine ! Mais qu’est-ce que tu fais ici ? Ne me dis pas que tu as un souci avec ton traitement antirejet ?

— Non, pas de panique, je vais bien. J’aurais préféré te recroiser autour d’un ti-punch, comme on se l’est promis. Là, c’est pour un motif nettement moins festif. Un ami d’enfance est en soins intensifs.

En deux minutes, elle lui résuma la situation, et surtout cette histoire d’injection qui aurait pu s’avérer fatale.

— Et tu me dis qu’il y aurait eu un bug avec la pharmacie de l’hôpital ? Bizarre, ça n’arrive jamais. En tout cas pas à ma connaissance. Le système est bien rodé. Et tout est tracé. Viens avec moi dans le bureau de l’infirmière coordinatrice, on a un terminal connecté, je vais te montrer.

Effectivement, tout était consigné dans l’interface propre au service de dispensation des produits. Chaque ligne correspondait à un patient et chacune des commandes était renseignée. Iris saisit le nom de Sam, et s’affichèrent en liste toutes les prescriptions médicamenteuses depuis son arrivée aux urgences la semaine passée. La dernière faisait référence, en date du jour, à du *Tramadol 100 mg/2 ml*.

— Rien de nouveau, au regard de ce que nous a raconté ta collègue…

— Oui, sauf qu’il y a la mention « mdf » à côté… l’ordonnance a été modifiée. Ce qui apparaît, c’est la commande finale, et elle a changé en cours de route.

Iris effectua un clic droit sur l’annotation, et sélectionna « Historique ». À l’origine était effectivement stipulée une dose de Tramadol, sur prescription du médecin. Mais trois minutes après, une correction fut opérée. Une solution d’une tout autre molécule, l’Épinéphrine, l’avait remplacée. Avant qu’une seconde modification intervienne un quart d’heure plus tard, faisant de nouveau ressortir le Tramadol.

— C’est vraiment étrange, dit Iris. Ces molécules n’ont rien à voir. La première est un antidouleur. La seconde est une forme d’adrénaline… Il y a forcément eu une erreur dans la saisie.

— Et c’est quoi cette *Epi-chose* ? Quelle est la fonction de l’adrénaline ? C’est censé plutôt te remettre sur pied, non ? Une sorte de booster…

— Effectivement. L’Épinéphrine est administrée aux patients qui font des accidents cardiaques. Ça accélère l’activité du cœur. On évite ainsi l’infarctus. Sauf que si tu l’injectes dans un organisme en bonne santé, il se produit l’effet inverse. L’adrénaline à haute dose déclenche une surchauffe de la mécanique cardio-vasculaire, et provoque un arrêt assez violent. D’autant qu’en l’occurrence, la posologie indiquée s’avère bestiale ! Ça semble coller avec l’accident brutal de ton ami…

— Mais l’infirmière n’aurait jamais pu commettre une erreur aussi grossière, n’est-ce pas ?

— De toute évidence ! Même un aide-soignant sait cela. L’adrénaline est un produit à manier avec extrême précaution. C’est l’une des premières mises en garde exposée en cours de pharmacologie.

L’évidence, dans cette étrange dramaturgie, s’invita comme un éclair. Quelqu’un avait manipulé, durant quelques minutes, la communication entre les soins intensifs et le service de pharmacie. Joséphine fut percutée par ce flash. La pauvre infirmière était de bonne foi, c’était certain. Elle n’était en rien responsable de ces manipulations malveillantes. Mais qui aurait bien pu pénétrer le système pour modifier temporairement la prescription ?

— Iris, si tous les services peuvent accéder à l’interface, cela signifie que n’importe qui disposant des codes aurait pu bidouiller cette prescription… autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Pas exactement. Lorsqu’une commande est enregistrée, elle demeure propre au service qui a la charge du patient. Mais, attends… Pourquoi n’y ai-je pas pensé tout de suite ? Dans le menu déroulant, on retrouve le nom de la personne qui a opéré chacune des actions. La demande initiale a bien été passée par l’infirmière dont tu m’as parlé, Marie Belfort. Je la connais, Marie, c’est une fille bien. En revanche, ce n’est pas elle qui a effectué la première modification. Ni la seconde. C’est un certain Tony Sauvage. Inconnu au bataillon, celui-là…

Iris se déconnecta et consulta une seconde plateforme qui n’était autre que l’annuaire de l’immense centre hospitalier. Et là, aucun Tony Sauvage. Il s’agissait très probablement d’un pseudonyme. De par ses récentes fréquentations policières, Joséphine se découvrait l’âme d’une enquêtrice. Elle se sentait gonflée à bloc pour démêler ce sac de nœuds, portée par des intuitions qui se faisaient de plus en plus présentes.

— C’est étrange, comment quelqu’un d’inconnu dans la base de données du personnel pourrait-il exister dans une interface aussi sensible que celle de commandes de médicaments ?

— Alors, ça, je n’en sais rien, ma belle. Il y a très peu de cours d’informatique à l’école d’infirmière…

— J’ai travaillé un temps pour une entreprise de sécurité digitale. Ses clients étaient des grosses boîtes sans cesse attaquées par des hackers. Et j’ai mis le nez là-dedans en traitant les probabilités d’intrusions selon la nature des systèmes en place. Certains étaient plus vulnérables que d’autres. Je me demande si celui de l’hôpital est centralisé ou distribué.

— Je te dis que je n’y connais rien en informatique, et tu me sors un charabia qui me perd encore plus !

— Excuse-moi. Je réfléchissais tout haut. Pour faire simple, un système centralisé va coordonner toutes les plateformes autour d’un serveur unique, une sorte de nœud central. C’est là qu’est hébergée notamment la base de données du personnel. J’avais compris que c’était le plus facile à pirater, puisqu’il n’y a qu’une seule porte à ouvrir.

— Et si ce n’est pas le cas ? Si c’est l’autre… truc ?

—  Un système distribué est plus décousu. Il est composé de plusieurs serveurs autonomes qui communiquent entre eux, et la cohérence de l’ensemble est sa force. Les résultats des statistiques montraient que c’était nettement plus complexe à hacker. Et beaucoup de grosses boîtes basculaient vers cette solution, car la vitesse d’exécution était aussi sensiblement plus rapide. C’est ce que j’ai retenu de cette mission, mais mes connaissances en informatique s’arrêtent là…

— Je comprends à peu près ce que tu m’expliques. Et ça me fait penser que l’an prochain, il a été décidé que tout le système de la Timone allait être bazardé, pour quelque chose de plus performant. On n’en peut plus des lenteurs et des bugs. Et pas plus tard que le mois dernier, on a subi une attaque de pirates qui ont tout planté pendant 24 heures. Personne n’a été capable de nous dire si les informations sensibles avaient fuité. Mais tout le monde est persuadé que oui.

Iris relata les faits singuliers qui en avaient découlé. Un nombre important de patients s’étaient vus attribuer le dossier médical d’un autre. Parfois même, celui-ci avait tout bonnement disparu. Et le personnel n’avait pas été épargné. Les données sur les heures supplémentaires se trouvèrent effacées, un vrai casse-tête pour établir les fiches de salaire. Et plus grave encore, quand le système fut remis en marche, plus aucun code d’accès n’était valide. La direction informatique avait été contrainte de réinitialiser pour chacun des employés les mots de passe.

— Je me souviens de ces problèmes début juin, dit Joséphine. Tu m’avais dit que ce n’était qu’une simple coupure, rien de grave.

— Oui c’était les consignes qui nous avaient été données. Ne surtout pas affoler les patients…

— Avec ce que tu me racontes, tout fait sens. On a les ingrédients pour émettre cette hypothèse : celui ou ceux qui ont piraté le système ont un œil en temps réel sur tout ce qui se trame dans l’hôpital. Ils ont réagi en trois minutes pour modifier la prescription initiale. Et pour effectuer ce tour de passe-passe, il a créé un intervenant fantôme, le fameux Tony Sauvage, sur la plateforme de commande des médicaments.

— Je vais faire remonter tout cela à ma responsable. C’est à elle de prévenir le service informatique. Et je mettrai Marie dans la boucle. Qu’elle se sente libérée de ce fardeau.

— OK, et de mon côté, je vais briefer le lieutenant. Mais avant, j’aimerais prendre des nouvelles de Sam.

Son état semblait stabilisé. Impossible de le voir pour l’instant, bien évidemment. Mais il avait été pris en charge in extremis, et le cerveau n’avait été privé d’oxygénation qu’une petite minute. Ce qui était négligeable. Aucune séquelle n’était à craindre, a priori.

Le portable de Joséphine vibra. C’était Sauveur. Il n’avait rien dégotté de concluant auprès du préparateur de la pharmacie, un peu perdu dans la myriade de commandes passées depuis le début de la journée. Et le bonhomme était en vacances le soir même. Autant dire qu’il était peu coopératif pour creuser le sujet. Le lieutenant semblait dépité.

— J’ai avancé de mon côté, annonça Joséphine avec satisfaction. On en parle dans la voiture ?

**15**

**Donner du temps au temps**

Les bras de Wil étaient un refuge. Une bulle d’espace-temps dans laquelle il n’existait plus rien. Joséphine ne pensait plus. Elle ressentait. Et se manifestaient uniquement le bonheur et le plaisir du moment présent. Celui d’être blottie contre l’Être qu’elle aimait. C’était sa manière à elle d’arrêter les horloges, de s’envoler à la vitesse de la lumière, catapultée dans le cosmos. Car, oui, dans cet instant de grâce, Joséphine fit l’expérience d’un voyage astral. Elle pourfendit les limites de la Voie lactée pour explorer des mondes inconnus, dans lesquels les couleurs et les musiques étaient divines. Puis il lui fallut redescendre vers un autre paradis. Dans cette garçonnière lovée dans un jardin luxuriant. Le jour s’était levé depuis plusieurs heures. Les deux amants savouraient cette première grasse matinée.

Depuis ses 18 ans, Wilfried s’était approprié cette annexe de la demeure familiale du Roucas Blanc, sur les hauteurs de la corniche. Un élégant stratagème proposé par sa mère pour lui offrir son indépendance tout en le conservant à ses côtés. Le jeune homme s’était laissé faire, préférant ce cadre si plaisant à un studio du centre-ville. Pensée par son père, cette construction de bois, en contrebas du terrain, était un simple deux-pièces, mais aménagé avec goût et modernité. Comble du luxe : la large baie vitrée, orientée au sud, était une véritable fresque. Elle mettait en scène un palmier et un figuier centenaire encadrant une vue plongeante sur la Méditerranée, bordée par le majestueux massif de Marseilleveyre.

Abritée du soleil déjà mordant par un bougainvillier pourpre, la terrasse pavée de caillebotis accueillit ses hôtes pour un petit déjeuner improvisé, sans croissant cette fois.

— Tu m’as promis de m’emmener en week-end, Wil. Et au bout du monde…

— Je t’ai promis cela ? Je ne m’en souviens pas…

— Je te taquine, c’est moi qui t’ai glissé l’idée samedi dernier. Une manière de marquer le coup pour fêter ma libération. Et j’étais loin d’envisager ce qui m’attendait dehors. Ces quatre journées ont été éprouvantes, j’ai envie de m’évader de cette ville.

— Eh bien, soit. Où aimerais-tu te téléporter ?

— Je manque d’imagination. Je te laisse carte blanche.

— J’ai peut-être une idée. Et ça pourrait effectivement avoir un gout de bout du monde…

— C’est un brin ambitieux, n’est-ce pas ?

— Pas du tout. J’ai deux ou trois notions de physique quantique. Il paraît que le temps et l’espace n’existent pas et qu’on peut potentiellement se trouver n’importe où et n’importe quand.

— Ah oui ? Donc, si je te dis que cette nuit, j’ai voyagé dans les étoiles, tu me crois ?

— Je ne pensais pas te faire autant d’effet, ma belle !

— Mais je suis sérieuse. Et je ne l’ai pas rêvé. C’était comme lors de mon coma. Toutes ces choses que j’ai vécues aux portes de l’au-delà. Sauf que la nuit dernière, il s’agissait d’une balade prodigieuse en pleine conscience.

— Je n’ai aucun mal à l’entendre, figure-toi. J’ai lu quelques bouquins là-dessus. Avec tout ce que tu m’as raconté pendant ta convalescence, il fallait bien que je me mette à la page, histoire de ne pas être largué ! Il paraît que l’expérience du voyage astral est fréquente chez ceux qui ont tutoyé la mort. Sans parler de recette ou de mode d’emploi, il semblerait même qu’on puisse s’y adonner sur commande ou presque. Il suffirait d’être dans des dispositions de plénitude totale.

— Alors effectivement, c’est grâce à toi, Wil, dit Joséphine avec malice.

Pour cette virée improvisée, Wilfried emprunta la voiture de sa mère, un petit 4x4 Suzuki découvrable, qu’elle n’utilisait quasiment pas, tant le confort était rustique. Le bout du monde qu’il avait en tête n’était qu’à quelques encablures de la cité phocéenne. Et la motricité de l’engin serait bien utile, tellement les chemins étaient torturés.

Le dépaysement, ici, il était partout. Accessible à seulement quelques dizaines de minutes, voire jusqu’à une ou deux heures. À deux pas, le bus vous déposait pour deux euros à l’entrée du parc des calanques, l’un des sites urbains les plus incroyables de la planète, parole de marseillais. Plus loin, mais à peine, s’offraient aux plus sportifs des balades sur le corset de collines encerclant la cité phocéenne, de la chaîne de l’Étoile au Garlaban de Pagnol, du Mont Puget à la Sainte Beaume. Ce massif abritait la fameuse grotte, dernière demeure de Marie-Madeleine. Tous ces sites enchanteurs, la majorité des habitants, friands de farniente sur les plages, n’en avait cure. Un trésor que les touristes et les néo-Marseillais, en revanche, appréciaient à leur juste valeur.

Wilfried avait songé à une destination encore plus exotique, à l’ouest de la ville, au-delà des vastes plaines de la Camargue. La sortie de l’agglomération se fit sans trop d’encombres, même si ce week-end de trois jours avait rameuté en nombre les premiers juilletistes venus du Grand Nord. Les autochtones, eux, s’étaient exilés vers le Var et ses plages, tout à l’est. En ce jour de fête nationale, l’annulation du feu d’artifice avait été confirmée, et la traversée du Vieux-Port ne prit que quelques minutes. Sur le ruban d’autoroute qui les extrayait de la ville, les pourtours de l’Étang de Berre et ses raffineries n’offraient guère de perspectives appelant à rêver. Néanmoins, une fois passée Martigues, et à l’approche des rives du Rhône, commencèrent à se dévoiler des paysages propres au delta du fleuve. Des salins teintés de rose répondaient au bleu profond du ciel.

Port Saint Louis était un cul-de-sac sans pont. Pour enjamber la vaste étendue du cours d’eau, il fallait emprunter le Bac de Barcarin. La citadine baroudeuse fut transportée d’un bord à l’autre par cette embarcation rongée par la rouille, dont la feuille de route était tout aussi réduite que celle du Ferry-Boat sillonnant le Vieux-Port.

Sur l’autre rive, la bourgade des Salins de Giraud fut la dernière trace de civilisation de ce périple. La chaussée goudronnée se dissipa pour laisser place à des kilomètres de chemins étroits, pris en étaux entre les rizières de Camargue. Les cheveux aux vents, Joséphine savourait telle une gamine ce tableau sauvage peuplé de hérons et de flamants roses. Parfois, lorsque l’eau libérait les terres, les taureaux noirs et les chevaux blancs, en maîtres des lieux, manifestaient leurs présences par-dessus les hautes herbes, scrutant avec intérêt le passage de ce véhicule étranger. Les seuls habitants de ces marais qui se firent discrets étaient les redoutés moustiques et autres bestioles volantes, éminemment agressives en cette saison. Le Mistral, ce jour-là, accomplissait son office, consignant les escadrons au sol. Et les rafales, loin de se montrer désagréables, tempéraient les ardeurs du soleil de midi.

Après une bonne demi-heure de piste, de modestes dunes apparurent à l’horizon, derniers remparts de l’immense plage de Beauduc. Le ruban de sable brun, large de plusieurs centaines de mètres, courait à perte de vue, encerclant la vaste baie, dominée par Les Sainte-Marie-de-la-Mère, que l’on devinait à peine au loin par temps clair. L’espace était généreux, rien à voir avec les mouchoirs de poche de la métropole marseillaise, sur lesquelles s’empilaient les citadins en quête de bronzage et de baignade.

Le site était loin d’être désert. Des dizaines de camping-cars s’étaient agglomérés plus au nord, formant un hameau de fortune, duquel s’échappaient un flot de musique, de paroles enjouées et de rires. Les odeurs de grillades étaient transportées par le vent, et rappelaient qu’il était l’heure de sortir les victuailles du coffre. En quittant la corniche, Wilfried, lors d’un arrêt éclair, avait composé un délicieux pique-nique chez le traiteur de Malmousque. Blottis dans les dunes pour réchapper au Mistral, à l’ombre du petit véhicule tout-terrain, la promesse du bout du monde était tenue. Et rien ne vint perturber cet instant. Pas même la modernité. Puisqu’il n’y avait pas de réseau.

Bercés par le bruit de l’eau et du vent, ils s’offrirent une sieste divine. Une nouvelle pause dans le temps. Rien n’était plus simple, et avec peu de moyens, en définitive. Ce qui l’accélérait était à l’opposé des valeurs les plus élémentaires et les plus nobles. Tout ce qui remplissait le quotidien de la société dite « civilisée » relevait d’une distraction perpétuelle. Une façon de combler le vide qui n’en était pas. Ce vide que l’on devait qualifier plus justement de temps pour soi et pour les autres, et qui, au final, se résumait à n’être qu’un réceptacle à l’inutile. Les médias, les réseaux sociaux, les séries télévisées, les jeux vidéo. Tant de « distractions », au sens étymologique du terme, qui venaient nous détourner de l’essentiel, nous voler ces moments de grâce et de plénitude potentiels.

Le premier acte sauvage de ce périple se clôtura en fin d’après-midi. Il était l’heure de reprendre la piste pour rejoindre la civilisation, avant que les routes ne soient submergées par les flots de touristes. Malgré la quiétude du matin dans la cité phocéenne, la saison estivale battait son plein à partir de ce week-end, c’était certain. Wilfried avait eu toutes les peines du monde à trouver un hôtel dans le coin qui ne soit pas complet. C’est à Aigues-Mortes qu’ils posèrent finalement leurs valises en début de soirée. Le Mazarin, un cinq-étoiles niché dans la ville fortifiée, proposait sa plus belle chambre, suite à une annulation. Et c’était une aubaine. Pas d’un point de vue tarifaire, évidemment. Mais quelle expérience pour cette première escapade en amoureux ! Le charme de la pierre intemporelle se mariait à merveille avec des prestations luxueuses de ce boutique-hôtel, qui distillait au cœur de la vieille citadelle un confort digne d’un palace parisien.

Alors qu’il s’apprêtait à régler la chambre pour les deux nuits à venir, la carte bancaire de Wilfried demeurait introuvable. Quand l’avait-il utilisée pour la dernière fois ? Mais, oui, c’était chez le traiteur de la corniche. Dans la précipitation, sans doute l’avait-il oublié dans le terminal de paiement. Et il se mordait les doigts de ne pas avoir activé sur son smartphone le portefeuille numérique qui lui aurait, dans cette situation, sauvé la mise.

— Laisse tomber les conventions, Wil, dit Joséphine, tendant sa Visa au réceptionniste. L’hôtel c’est pour moi. Tu m’offriras les prochaines vacances aux Maldives !

La soirée se poursuivit à quelques rues de là, dans un restaurant conseillé par le bagagiste. Contrastant avec le faste du cinq étoiles, La Table de Paco proposait des spécialités simples et délicieuses, dans un cadre typiquement camarguais. La commande passée, Wilfried s’affairait sur son téléphone portable pour déclarer la perte de sa carte. Joséphine en profita pour consulter ses courriels. De nouveau, sa boîte relevait un message provenant de cette adresse intrigante : *usersnielskristiansen@12sic.com*

— Bizarre, encore ce mail… Mais cette fois, il est vide.

— Fais voir. Bah, c’est peut-être juste un spam, j’en récolte un paquet chaque jour… Ah tiens, regarde : tu en as un second.

Effectivement, un nouveau venait de se charger à l’instant, et celui-ci n’était composé que de quelques mots, rédigés en français cette fois : *« Merci pour réponse. Échange hautement important. Confirmez réception avec date et heure SVP »*.

— Tu devrais être prudente. Ça pourrait être plus qu’un spam, peut-être du phishing. Le gars te demande d’abord l’heure, et il finit par te piquer ta montre… Et je te parie que, si je tape cette adresse dans le moteur de recherche, elle sera inconnue au bataillon.

Effectivement, l’adresse n’était pas reconnue. Et le nom de domaine non plus. En revanche, des Niels Kristiansen, il y en avait à la pelle.

— Le dernier message, j’ai failli l’effacer, il me demandait uniquement de confirmer la réception. Et puis, mon intuition m’a conduit à y répondre. Je vais faire de même, et je verrai bien.

— Je ne comprends pas pourquoi il veut connaître la date et l’heure. Ça figure systématiquement en dessous de l’adresse de l’expéditeur.

— Et bien, non, justement. Regarde. Ce n’est pas renseigné sur son courriel.

— Bizarre, effectivement. Fais comme tu le sens. Mais si le type te demande ton numéro de compte en banque, promets-moi de l’envoyer balader !

Au fil des jours Joséphine prenait de plus en plus d’assurance quant à l’écoute de ses intuitions. Elle rédigea un message tout aussi laconique : *« 14/07/23. 20 h 50. Pourquoi cette question ? Qui êtes-vous ? ».*

Les smartphones rangés et les problèmes, qui n’en étaient plus, réglés, la soirée pouvait débuter dans une atmosphère plus légère. Celle des vacances. Cet esprit estival, c’était l’essence de la Camargue. Un coin de Provence authentique et festif, où la vie s’écoulait au rythme de la nature et au son des guitares.

Joséphine eut droit à son feu d’artifice, que le chirurgien lui avait prescrit pour célébrer son retour dans le monde des bien-portants. La commune du Grau-du-Roi, jouxtant Aigues-Mortes, avait maintenu le sien. Et la farandole de couleurs dans le ciel vit sa splendeur se dédoubler par effet miroir sur les étangs bordant les remparts. La nuit fut d’abord flamboyante et joyeuse, pour finir douce et belle.

La suite du programme avait été abandonnée au hasard, mais l’accueil de l’hôtel regorgeait d’idées, de balades et de visites culturelles ou gastronomiques dans un rayon de quelques kilomètres. Joséphine proposa pour cette première journée l’option nature. Une équipée avec les gardians, à chevaucher entre les rizières et les plaines de cet écrin sauvage, combla les attentes d’évasion du jeune couple. Le dimanche matin, ils laissèrent du temps au temps, profitant de ce merveilleux hôtel jusqu’au bout. Leur escapade se termina par un crochet aux Sainte-Marie-de-la-Mer. La feria y battait son plein, et la cité était assaillie de touristes. Ils eurent toutes les peines à se poser pour manger un morceau, tant les terrasses étaient bondées. Deux pans-bagnats achetés à la sauvette firent l’affaire.

— Allez, le déjeuner c’est pour moi, dit Joséphine taquine, réglant les sandwichs par sa carte sans contact. Celui-là n’est pas bien cher, ne culpabilise pas !

— Ce n’est pas si désagréable de vivre aux crochets d’une jolie fille…

En milieu d’après-midi, décision fut prise de rentrer sans se presser sur Marseille. Cette foule était bien trop anxiogène pour Joséphine.

Alors qu’ils quittaient le parking extérieur à la vieille ville, une berline noire déboula en trombe face à eux, manquant de les percuter. Wilfried, qui avait pilé à temps, manifesta sa colère au travers de quelques gestes et expressions marseillaises bien senties. Le conducteur les dévisagea avec insistance, comme pour les intimider. Joséphine eut un moment d’égarement. Ce visage, il lui semblait le connaître. Mais d’où ? Une image vint se figer sur sa rétine.

— Wil, le type au volant, c’était l’un des cambrioleurs !

— Tu es sûre ? Mais comment le sais-tu ?

— C’est Sauveur, il m’a remis les photos des deux gars, et m’a affirmé qu’ils étaient encore dans le coin !

— Si tu dis vrai, on ne va pas s’amuser à taper la causette avec lui. Accroche-toi !

Wilfried enclencha le mode 4x4. Il fit monter le moteur dans les tours pour s’extirper au plus vite de l’immense parking de poussière et de pierre. C’était un dédale de milliers de voitures et en quelques minutes, il put s’assurer que personne ne les suivait. Une fois sur la départementale, il prit la première piste sur la droite pour s’enfoncer dans les rizières. Ils cheminèrent sur ces chemins de terre durant une bonne demi-heure avant de rejoindre Arles.

— Curieuse coïncidence que de croiser ce type si loin de Marseille. Et à la manière dont il a surgi face à nous, on peut penser qu’il ne venait pas voir les vachettes.

— Mais comment aurait-il su que nous étions ici ? Nous avons décidé de faire un crochet par la féria il y a seulement quelques heures… Je n’étais pas particulièrement inquiète jusque-là, mais s’ils se mettent à nous suivre…

Une fois sur l’autoroute, Joséphine relata dans un texto adressé à Sauveur cette rencontre éclair avec le malfaiteur. Le lieutenant lui répondit dans la minute. Une alerte et une photo seraient envoyées à la gendarmerie des Saintes-Maries, mais avec peu de chance de serrer l’énergumène au milieu de la foule.

Vers 17 h, et passé le dernier tunnel de l’A55, la baie de la Cité Phocéenne se dévoila. Son smartphone vibra de nouveau. La boîte mail lui signifiait un nouveau message de son correspondant mystère. Ou plutôt deux. Le premier, une fois de plus, était vide, et semblait avoir été reçu la veille sans qu’elle l’ait remarqué, comme s’il était apparu rétroactivement. Le second, lui, levait une partie du voile sur l’identité du bonhomme : *« Nom=adresse. Physicien norvégien. Expérience en cours. Détails à suivre. Votre position ? »*

Joséphine resta songeuse à la lecture de ce nouveau message, toujours persuadée que cet échange revêtait un caractère important. Sans consulter Wil, qui l’aurait sans doute, une fois de plus, mise en garde, elle lança instinctivement sa réponse : *« Je m’appelle Joséphine et habite Marseille. Quel type d’expérience ? Et pourquoi moi ? »*

**16**

**Le temps peut bien attendre**

Niels n’en croyait toujours pas ses yeux. Il avait enfin un feed-back. Après tous ces mois, quelqu’un lui avait répondu. Et en français, sa langue maternelle. Mais qui était cette personne qui se cachait derrière l’adresse *j.belgrani13007@gmail.com* ? Et quand, et d’où lui avait-elle expédié ce message ? En bon scientifique, il garda la tête froide. Il venait de franchir une étape cruciale, mais mille questions fusaient, et il n’avait encore aucune réponse. La première à traiter était primordiale : pourquoi tous les messages jusqu’à présent lui revenaient *Undelivered* et pas celui-là ? Il reprit l’historique du protocole et tenta d’observer ce qui pouvait bien différencier sa dernière missive des précédentes.

Le logiciel qu’il avait développé n’était pas une banale boîte de courriers électroniques, dans laquelle s’empilaient les conversations les unes sur les autres. Chaque envoi ne relevait pas d’un simple clic, le process était relativement complexe. Une fois expédiés, les messages disparaissaient dans le flux numérique après encodage. Il avait malgré tout pris soin de compiler l’ensemble des procédures successives sous forme d’une sauvegarde. Et il extirpa deux paramètres afin de découvrir ce qui avait été déterminant dans la réussite du dernier essai.

Le premier était l’adresse de destination. Pour chaque test, Sycamore lançait, en miroir avec le serveur quantique de l’institut, une recherche aléatoire d’adresses que le logiciel était le seul à connaître. Il était impératif que Niels ne visualise pas le destinataire pour ne pas influencer le phénomène extraordinaire qui devait se produire. Cela allait au-delà d’un simple choix randomisé, puisque la clé de voûte de cette démarche relevait de l’anti-déterminisme. Une sorte de rétro-causalité inversée… Et c’était uniquement après l’envoi du message que le système dévoilait le nom à l’observateur, en l’occurrence Niels. Et les processeurs quantiques se chargeaient du reste, faisant transiter l’information par-dehors les réseaux physiques. Une forme d’intrication numérique, faisant fi de l’espace et du temps. Mais encadrée malgré tout dans la base de données monumentale du géant de la Silicon Valley, qui distribuait des adresses au monde entier depuis plus de 70 ans.

Le second paramètre était le message en lui-même. Niels en avait rédigé plus de 200. Un par jour seulement, depuis sept mois. Le système californien en avait bridé la fréquence, compte tenu de l’énergie nécessaire au fonctionnement des serveurs. Les premiers résultats avaient été déceptifs, bien évidemment, et Niels avait testé très tôt une grande variété dans les envois. Analysant les multiples codes erreurs accompagnant le fameux *Undelivered.* Il en avait réduit leur nombre en tâtonnant, rongeant son frein à chaque échec, car contraint d’attendre le lendemain pour retenter le coup. Mais il avait appris à renverser cette frustration en bénéfice. Ce temps de latence lui permettait de se poser sur la combinaison des paramètres, et de faire évoluer le calibrage de la procédure.

Il lança l’analyse des données confiée à un logiciel d’intelligence artificielle tiers. Il ne s’agissait là que de multiplier la vélocité des calculs. Niels n’avait jamais été friand de cette pseudo-béquille. L’IA avait fort heureusement été bridée au fil du temps, pour la cantonner à son rôle d’outil, et ne plus lui prêter des vertus qu’elle n’avait pas et qu’elle n’aurait jamais : remplacer l’humain. Comment des algorithmes pourraient-ils un jour tutoyer tout ce qui faisait notre essence, à savoir la sensibilité, la spiritualité, la créativité, mais aussi les fondements de rapports interpersonnels harmonieux, tels que l’empathie, l’altruisme, l’interconnexion ? En bref, l’amour… La science avait revu en profondeur ses valeurs depuis bien longtemps, et ce n’était pas un luxe. Sous couvert d’un besoin de « consensus », ce qui relevait d’une tartuferie des plus grotesques, elle fixait des limites intellectuelles aux plus créatifs, et de manière sous-jacente s’autorisait des dérives piétinant l’éthique la plus élémentaire. Niels n’avait pas connu cette période que ses pairs lui avaient relatée, et dont il ne comprenait toujours pas quelle en avait pu être la finalité.

Cette fois pourtant, l’outil d’IA, il commença à l’apprécier. L’interface, grâce à l’analyse du dernier mail *confronté aux* autres, lui apporta une réponse évidente. Et le nœud ne résidait pas dans le programme qu’il avait élaboré. Mais simplement dans le bridage des serveurs de Sycamore. Et toujours dans un souci de réguler l’énorme dépense en énergie requise par chaque envoi. Au-delà de 720 bits, le message était vidé du corps du texte. À raison de 8 bits pour former un caractère, chaque missive devait n’en comporter que 90 tout au plus. Niels avait été trop généreux en rondeurs et autres formules de politesse. Il lui fallait être plus direct pour accrocher le destinataire. Il jubilait à l’idée de répondre à cette personne inconnue, mais ce ne serait que le lendemain.

Il était seulement 17 h. Inutile de s’éterniser au bureau, à tourner comme un fauve en cage, cela n’accélérerait pas le temps. Kirsten était de garde ce soir. Pourquoi ne pas faire la surprise aux enfants, rentrer tôt, faire un tour au parc, avant de leur offrir le *super-repas-interdit-par-maman* dans leur fast-food préféré ?

— Excellente idée ! Soit un vrai papa, pour une fois, Niels !

Il clôtura la session sur son terminal, attrapa son sac à dos, et fila vers la station de tram. Direction Torshov, le faubourg résidentiel au nord d’Oslo, dans lequel était nichée leur charmante maison avec jardin.

Passée la porte, les enfants lui sautèrent au cou, étonnés et heureux du retour de leur père avant le crépuscule.

— Johanna, je vous libère pour la soirée, je vais m’occuper de ces garnements.

La jeune fille au pair ne se fit pas prier. Elle rassembla ses affaires pour rejoindre ses amis en bordure du fjord, dans le quartier branché de Bjørvika.

— Ah, j’oubliais, Niels. Votre épouse m’a envoyé un message cet après-midi. Vous partez en voyage ce week-end pour une durée de 15 jours, m’a-t-elle dit. Il n’est sans doute pas nécessaire que je reste chez vous en votre absence si vous n’y voyez pas d’inconvénient, j’aimerais rentrer à Bergen, passer du temps auprès de ma famille.

— Eh bien… oui, bien sûr. Inutile effectivement de faire le pied de grue pour garder la maison vide.

Le mot « voyage » ne tomba pas dans des oreilles de sourds… Les deux bambins écarquillèrent les yeux, et commença alors un interrogatoire en bonne et due forme.

— Papa, c’est quoi ce voyage ? Tu nous emmènes où ? On va prendre l’avion ? C’est dans un pays lointain ? Il y aura des animaux bizarres ? Et des parcs d’attractions ? On mangera des glaces et on ira se baigner ? Allez, dis-nous, Papa !

Niels n’eut pas d’autre choix que de dévoiler le plan. Et oui, il y aurait des glaces et des plages de sable fin, sous le soleil de la Méditerranée.

Nouvelle journée, nouveau message. Et cela ne se lançait que depuis l’Institut de Physique Théorique. Pour reproduire l’expérience, la connexion ne pouvait se faire que depuis l’ordinateur quantique installé au sous-sol du bâtiment. Car, même si l’ultraportable de Niels était d’une puissance impressionnante, sa conception restait « standard », sur la base antédiluvienne du numérique classique, faite de bits dont la valeur était 0 *ou* 1. Le processeur de quantique, quant à lui, présentait l’avantage de fonctionner avec le principe de superposition, les deux états existaient en même temps. C’était le monde du « *et* », et non celui du « *ou* ». Chaque bit devenu un bit quantique, appelé aussi qubit, revêtait à la fois le 0 *et* le 1. Cela rendait les calculs incroyablement véloces, car toutes les probabilités de solutions étaient anticipées. Et ce n’était pas la seule vertu de cette révolution. Placer en miroir un autre processeur quantique multipliait de manière exponentielle la rapidité du système. Dans ses recherches, Niels avait fait un pas supplémentaire dans cette audace technologique. Il avait « hacké » le processus en mettant à profit les propriétés d’intrication et de non-localité des qubits durant les calculs. Pour simplifier, les fondements théoriques de la physique quantique avaient été vérifiés par l’expérimentation. Une particule ou une onde, présente ici et maintenant, communiquait avec sa jumelle sans aucune latence, dans un temps et un espace différent.

En fin de nuit, Kirsten, épuisée par cette dernière garde durant laquelle elle avait donné vie à quelques bouts de choux, se faufila dans le lit aux côtés de Niels. Il ne l’avait pas informée de la nouvelle extraordinaire. L’aboutissement de ses expériences, de son travail majeur, en d’autres circonstances, il aurait pris un immense plaisir à en sabrer le champagne. Mais pas là. D’une part parce qu’une somme d’incertitudes demeurait quant à la réussite de cet essai qu’il convenait de reproduire. Et par ailleurs, il craignait de se confronter à un dilemme. La promesse faite quelques heures auparavant d’offrir ces vacances à sa famille plombait toute possibilité de prolonger ce protocole si fragile qui venait enfin de s’amorcer. Et cela, c’était une problématique à résoudre pour laquelle il ne disposait que de 72 heures, avant d’embarquer à l’aéroport dans le sud de la France.

Niels avait peu dormi. Tout du moins avait-il somnolé quelques heures, excité comme une puce à l’idée de retenter un nouvel envoi fructueux. S’agissant des vacances, il se fit pragmatique. OK, il n’emporterait pas le serveur quantique de l’institut dans ses valises, mais il ne partait pas dans un désert technologique. Peut-être aurait-il là-bas une solution de repli. Beaucoup d’universités en Europe s’étaient dotées d’installations similaires ces dernières années. Il aurait avec lui son terminal portable, et il verrait sur place.

Kirsten était encore endormie quand il s’éclipsa de la maison, parfumée par une douce odeur de pancakes. Johanna était rentrée tard, mais l’étudiante consciencieuse se tenait déjà aux fourneaux, prête à affronter les enfants pour cette nouvelle journée.

Face aux écrans de son bureau, il remit sous tension le système, et démarra la procédure. Dans un élan d’exaltation, il répondit en ces termes, prenant soin de sélectionner chaque mot, et de ne pas franchir la limite imposée : « *Merci pour ce retour. Je suis scientifique. Une expérience importante. Pourriez-vous vous présenter ? ».*

Niels n’eut pas à renseigner le destinataire, c’était dans le protocole. Il ne faisait écho à aucun message, c’était à l’algorithme de lancer le choix randomisé. Néanmoins, dans la continuité des précédentes tentatives, réussies ou infructueuses, il semblait que s’était figée l’adresse *j.belgrani13007@gmail.com*. L’histoire devait se poursuivre avec la même personne, connectée au bout de cette ficelle spatio-temporelle.

Voyager dans le temps était un fantasme de toutes les époques. Mais à quel dessin ? Sonder le passé ou le futur nous ramenait finalement toujours au même endroit : le moment présent. Mais quel présent ? Car le présent du passé ou celui du futur restaient le présent. C’était là une question de relativité, de point de vue. Et en supposant, qu’au-delà de connaître les choses rétroactivement ou à l’avance, nous soyons en capacité de les changer, le ferions-nous ? Serions-nous assez fous ou stupides pour risquer des réactions en chaîne susceptibles de rendre pire le présent et donc le futur ? Sombres interrogations auxquelles nombre de romanciers, de scientifiques ou de philosophes avaient, depuis des lustres, tenté de nous sensibiliser. Niels avait lui aussi tourné le sujet dans tous les sens. Il en était arrivé à la conclusion que, s’il parvenait un jour à ses fins, cela ne pourrait qu’être la manifestation d’un futur déjà écrit. En d’autres termes, sa découverte existait avant même le début de ses travaux. Il n’avait donc pas eu à se poser de question éthique. Il savait malgré tout qu’il aurait le choix, s’il entrevoyait à un moment ou un autre un danger dans l’utilisation de cet « outil », de l’enterrer purement et simplement. Et c’est pour cette raison que, durant tous ces mois de recherche, aucun rapport n’avait été remis à ses pairs, s’agissant de l’avancée des expériences. Ses découvertes sur les nouvelles productions d’énergie, ces dernières années, lui avaient offert un luxe inestimable à l’institut : la liberté et la paix.

Contre toute attente, l’écran principal lui balança à la figure un cinglant *Undelivered.*

Il accusa le coup, mais garda la tête froide. Niels était un homme du nord par son père, et ne laissait que rarement déborder ses émotions. Surtout les négatives. Cela ne servait à rien en définitive. S’énerver n’avait jamais résolu aucun problème. Il se concentra immédiatement sur l’unique code erreur qui accompagnait le message d’échec. Et dans la nomenclature de Sycamore, cela correspondait une nouvelle fois à la longueur du corps du texte. Et sa bêtise déclencha un sourire.

— Quel idiot tu fais, mon pauvre Niels ! Tu es capable de détricoter la physique quantique et de faire « mumuse » avec la température du soleil, mais tu ne sais même pas compter jusqu’à 100 !

Dans sa précipitation, s’il s’était assuré que son message ne dépassait pas les 90 caractères, il avait omis de répertorier les espaces… qui étaient eux aussi des caractères encodés sous 8 bits. 24 h de perdues, pensa-t-il. Et puis non. Après tout, il était à peine 10 h, c’était une sacrée aubaine pour refermer son bureau, et filer partager cette merveilleuse journée avec sa femme et ses enfants !

Et le temps allait, dans ces moments de bonheurs simples, ralentir, voire presque s’arrêter pour Niels et sa famille.

Le temps, il ne s’écoulait pas de la même manière pour tous, et selon les circonstances. Au fond, encore une fois, cette notion était relative. Niels, dans ses circonvolutions pour en comprendre l’essence, s’était approprié l’idée qu’il s’agissait d’une pure création de l’esprit. Il n’existait que parce que nous lui permettions d’émerger. Tout comme l’espace d’ailleurs. Certaines théories allaient jusqu’à proposer que la combinaison espace-temps fût une construction holographique de la conscience collective. En d’autres termes, la matière et ses mouvements, dans un chaos dit entropique, n’existaient que parce que, collégialement, nos consciences convergeaient pour la percevoir, et donc la faire jaillir de l’énergie dont le « Grand Tout » était constitué. Rappelant ainsi le principe de superposition, découvert par Schrödinger en 1935, qui expliquait au travers de la métaphore du chat dans sa boîte qu’en physique quantique, tout était à la fois onde et particule. Énergie et matière. Conscience et vie matérielle. Et cette simplicité n’était certainement pas un résumé, mais un fondement de l’univers.

Nouveau levé de soleil. Plus qu’aujourd’hui et demain pour profiter des installations de l’institut avant le départ pour la France. Niels s’avachit sur le fauteuil de son bureau, déterminé à ne pas commettre d’erreur grossière, cette fois. Il avait mûrement composé la missive, et appuya sur la touche *return* de son clavier tactile avec assurance : « *Merci pour réponse. Échange hautement important. Confirmez réception avec date et heure SVP*. »

Et quelques minutes à peine après la validation d’envoi, son cœur s’emballa à l’affichage de ces quelques mots : *« 14/07/23. 20 h 50. Pourquoi cette question ? Qui êtes-vous ?* »

Avec un décalage de seulement quelques heures, il venait de recevoir un message rédigé, jour pour jour, 50 ans auparavant.

**17**

**Le caractère, vertu des temps difficiles**

La météo virait à l’orage en cette fin d’après-midi. Le Mistral avait laissé place la veille au vent d’est, porteur à coup sûr de généreuses précipitations. Au loin, le Mont Puget et le Massif de Marseilleveyre s’étaient parés de volumineux chapeaux sombres gorgés d’eaux. À l’approche du centre-ville, la circulation s’était densifiée, comme à chaque retour de week-end. Lorsque le petit 4x4 arriva enfin sur le Vieux-Port, les premières gouttes commencèrent à tomber sur les vitres.

— Wil, j’aimerais passer la nuit chez toi, je ne me sens pas de rentrer à l’appartement. Plus je m’y replonge, et plus je suis certaine à 100 % que c’est bien l’un des cambrioleurs que l’on a croisé aux Saintes-Maries. Mais je t’avoue que je ne sais plus quoi penser de cette affaire, et je ne parviens pas à déterminer leurs motivations.

— Il était hors de question de toutes les manières que je te laisse seule ce soir. Et oui, bien sûr, il est préférable de se réfugier au Roucas. Ce que ces gars cherchent, je n’en ai aucune idée, mais c’est très certainement en lien avec toute cette histoire de blanchiment autour de ton frère et de Sam. Et si c’est bien le cas, il y a un tas de pognon derrière tout ça, de gros moyens. Et par quel stratagème ils ont su où tu étais cet après-midi ? Mais tout est possible avec la technologie actuelle. Nous sommes prisonniers du numérique, et laissons des traces à chaque instant. Que ce soit au travers de la position des téléphones ou des achats réalisés avec une carte de crédit. Et d’ailleurs, tu as fait chauffer la tienne tout le week-end, je ne serais pas surpris que ce soit une éventualité. Nous avons eu une sensibilisation à la banque dernièrement. Les serveurs sont sans cesse attaqués et infiltrés. Le grand public n’est pas au courant du centième de ce qu’il se passe, sinon ils fermeraient tous leurs comptes et détruiraient leurs moyens de paiement pour revenir aux pièces et aux billets…

— Mais, encore une fois, qu’attendent-ils de moi ? Je n’ai rien à voir avec ce réseau mafieux, cette histoire rocambolesque m’était encore inconnue voici une semaine.

— Il est vrai que vouloir soutirer des informations à quelqu’un qui n’en a pas est ridicule. Et il y aurait un paradoxe entre ce flou et les efforts qu’ils déploieraient pour en venir à leurs fins. Sans parler de ce que tu m’as raconté, si ce sont les mêmes personnes, sur l’infiltration du système informatique de l’hôpital pour faire taire ton ami Sam…

Joséphine songea tout à coup à sa conversation avec le lieutenant avant leur départ précipité pour la Timone.

— Il faut que je passe à l’appartement prendre un truc, si ça ne t’ennuie pas. C’est important.

Wilfried se gara en double file devant le Cercle des Nageurs, ils traversèrent sous le déluge l’avenue pour pénétrer dans le hall de l’immeuble. Eulalie avait laissé la porte de sa loge ouverte. Ils en profitèrent pour quémander des nouvelles. Tout était calme, aucun désordre n’était à signaler dans la résidence, pas de visite suspecte en tout cas.

Joséphine déboula dans l’appartement en direction de son bureau. Elle plongea sa main au fond du tiroir pour attraper la clé USB et la mit instantanément dans la poche de son sac sans la montrer à Wilfried.

— Prends-toi un truc à boire. Je vais récupérer quelques vêtements, j’en ai pour deux minutes. Tout ce méli-mélo ne va pas me détourner de mon retour à la vie active. Je commence ce nouveau boulot demain, et je ne vais pas me laisser intimider par ces voleurs de poules !

Wilfried était partagé. À la fois impressionné par la force de caractère de son amoureuse, et inquiet d’une telle désinvolture.

— Tu sais quoi ? Le lundi, c’est mon jour de repos. Je te conduirai à Luminy et viendrai te rechercher. Pas question que tu prennes les transports en commun. Et j’ai une autre carte bancaire chez moi, j’irai retirer du liquide pour nos paiements. Interdiction d’utiliser la tienne d’ici là.

— À vos ordres, Monsieur le banquier, lui lança-t-elle, surjouant un côté glamour désuet.

De violents orages animèrent la nuit jusque tard. Au petit matin, le soleil perça l’horizon sans aucun nuage pour le narguer. Le tableau aux couleurs bleue, orange et ocre se dévoilait une fois de plus entre le palmier et le figuier géant. La mère de Wilfried, attentionnée comme toute maman avec son cadet encore au nid, avait, aux aurores, déposé sous l’appentis du cabanon des croissants et des fruits frais. Elle s’évertuait, depuis toutes ces années, à rester prévenante tout en se tenant distante et discrète. Et l’équilibre convenait parfaitement à son fils.

Le dîner avait été frugal, et Joséphine se régalait de ces douceurs, prenant des forces pour affronter sa première journée au laboratoire de recherche de la Faculté des Sciences.

— Même si nous ne sommes en couple que depuis une semaine, dit-elle taquine, j’ai déjà le syndrome de la rivalité avec ta mère. Elle a l’air si attentionnée. La barre a été placée très haute !

— Ne sois pas ridicule. Elle est simplement heureuse de me voir heureux. Je lui parle de toi depuis des mois. Et J’ai cerné dans quelques mots ou remarques qu’elle savait que nous finirions ensemble. Elle est satisfaite d’avoir eu raison, voilà tout.

— T’inquiète, je te fais marcher. Du peu que j’ai échangé avec elle l’autre jour, je l’adore déjà. Et puis, je suis dans un désert affectif depuis pas mal de temps, côté parents… Donc, si elle me cajole, ça me va très bien !

— Je suis également persuadé que vous êtes faites pour vous entendre. Et tu n’as pas encore vu mon père, il était de garde à la Timone vendredi. C’est une crème, il va te plaire.

Joséphine eut un flash à ces mots. Son père, il lui semblait le connaître, l’avoir rencontré tout du moins. Dans ses rêves. Lors de ses envolées hors de son corps inanimé à l’hôpital. C’était certain, elle l’avait croisé dans les couloirs…

— Ton papa, il est neurochirurgien, et c’est lui qui a opéré Marc après son accident, n’est-ce pas ?

— Eh bien… oui, effectivement. Et il n’a pas réussi à le sauver. Comment sais-tu que… ?

Wilfried avait compris, nul besoin de terminer sa phrase. Il était amoureux d’une jolie femme décidément très singulière.

La circulation sur la corniche était fluide. Le cap fatidique de la mi-juillet était passé, et la première vague de transhumance avait débuté, bon nombre de familles marseillaises gagnant les sommets des Alpes en quête de fraîcheur. L’artère menant au Campus de Luminy était, quant à elle, un peu plus fréquentée. En ce début de matinée, elle était prise d’assaut par les touristes investissant les calanques, ou empruntant la fameuse route de la Gineste, unique liaison avec la station balnéaire de Cassis.

La voiture s’immobilisa sur le parking de Luminy, quasiment désert.

— Bon, on est d’accord, tu ne t’aventures pas à aller déjeuner seule à midi. Si tu n’as personne pour t’accompagner, appelle-moi et je te rejoins. OK ?

— Promis, mon Ange Gardien.

L’accueil du Centre de Physique Théorique restait tout aussi moche que la semaine passée. « Ils avaient dû se marrer, les Américains de la prestigieuse Université du M.I.T., en découvrant la déco de la fac des sciences de Marseille », pensa Joséphine. Elle déambula dans les couloirs, jusqu’au bureau de direction. Charles Barret était en grande conversation avec un de ses collègues, et il s’interrompit au milieu de sa phrase en apercevant Joséphine dans l’entrebâillement de la porte.

— Justement, voici notre toute fraîche recrue ! Venez, Joséphine, que je vous présente Vincent, une des stars de notre laboratoire, spécialiste de la physique nucléaire.

Vincent Parant ne faisait pas son âge. S’approchant pour le saluer, elle fit face à un quadra à l’allure d’étudiant, avec son t-shirt de surfeur et un bermuda à poches cargo. Sa barbe blonde masquait des traits trahissant une grande maturité, et son regard perçant révélait une détermination sans faille.

— Vincent est un de nos plus brillants chercheurs. Il dirige la branche d’un programme global dont l’épicentre est à quelques encablures de Marseille. Avez-vous entendu parler d’ITER ?

— Vaguement. C’est le réacteur nucléaire de nouvelle génération qui est en construction à Cadarache, et qui n’en finit plus de coûter des milliards sans jamais voir le bout du tunnel. Je me trompe ?

— C’est vraiment un raccourci foireux, répondit Vincent. Mais on ne peut pas vous en vouloir. Vous ne faites que répéter les propos de ces ignares de journalistes !

— Bon, je vous laisse entre vous débattre de tout cela, conclut Charles. J’ai encore pas mal de boulot sur le débrief du colloque.

Vincent conduisit Joséphine dans son laboratoire de recherche. Et il s’excusa en chemin du ton quelque peu discourtois pour cette première rencontre. Mais il était comme ça, précisa-t-il, brut de décoffrage. Il ne perdait jamais de temps en circonvolutions pour dire ce qu’il pensait. La jeune femme le mit à l’aise. Il en fallait bien plus pour la choquer ou la déstabiliser. Et elle affectionnait les personnes « cash ». Très vite, le tutoiement s’imposa.

— Bon, je te préviens, ici, je ne suis apprécié que par une infime minorité de gens. J’ai foutu un peu le bordel, en me montrant à contre-courant, ces dernières années, de la mascarade de la pandémie. Du coup, j’ai pris cher et je suis resté au banc de tous mes collègues qui avaient le petit doigt sur la couture. Mais je m’en cogne. J’ai d’excellents résultats dans mes recherches, alors qu’eux sont des ronds de cuir qui étirent pépère le temps jusqu’à la retraite.

— Merci pour ces précisions. C’est gentil de me faire comprendre que je vais travailler avec quelqu’un en marge du système. Moi, ça me va. Je déteste le conformisme et tous ces débiles qui se laissent manipuler par des idées toutes faites. Tu as d’autres révélations à me faire avant de parler boulot ?

Vincent resta interdit face à la réaction de Joséphine. Autant de caractère distillé dans cette première rencontre lui plut énormément. Et il ne macha pas ses mots, une fois encore.

— Ne crois pas que c’était un test pour savoir si l’on pouvait s’entendre. Mais au final, je pense que oui. Allez, viens, je t’offre un café, je te raconte tout sur moi, et après ce sera ton tour.

Vincent était un dissident. Il avait été viré un temps pour ne pas avoir joué le jeu des « autorités » et de sa hiérarchie aux ordres. Durant les restrictions de liberté et les mesures délirantes de manipulations vis-à-vis d’une menace sanitaire fantôme, il avait fait l’objet d’une suspension de six mois sans solde, pour ne pas avoir respecté la consigne des masques dans les amphithéâtres. Il jugeait cette mesure stupide et inutile. Et ce qui s’en suivit, les enseignements supprimés, ou dispensés de manière grotesque en distanciel, la jeunesse malmenée, voire maltraitée, tout cela l’avait écœuré. L’ensemble des inepties qu’il avait pointées du doigt étaient admises et ridiculisées trois ans après. Mais, comme une évidence, aucune réparation face au préjudice causé n’avait vu le jour. Et plus largement, le système universitaire tout entier, qu’il avait longtemps idéalisé tel un espace de liberté ultime, l’avait déçu par sa mollesse. Alors, Vincent avait la rage. Non pas vis-à-vis de ce camouflet, mais plus généralement de la décadence avérée, et, selon lui voulue, de la recherche scientifique dans le pays. Une sorte de muselage, voire de sabotage par la classe politique. Au profit de qui ? Lui-même n’aurait su le dire. Mais son implication corps et âme dans ses travaux restait viscérale.

— Tu connais la différence entre la fission et la fusion nucléaire ?

— Absolument pas, répondit Joséphine. Je n’ai pas été formée pour fabriquer des bombes ou construire des centrales électriques, je ne suis qu’une matheuse… Alors pourquoi cette question ?

— Parce que je tiens à ce que chacun des maillons de la chaîne comprenne ce que nous faisons, et vers quelle direction nous allons. C’est un principe de management qui devrait être universel. Mais que les chefaillons occultent, en général volontairement. De peur que leurs subalternes ne leur passent au-dessus.

Vincent résuma en quelques mots simples la globalité du programme. La mission de Joséphine était de traiter statistiquement les données brutes des essais de fusion nucléaire, testée sur un petit réacteur « tokamak » déjà opérationnel. L’objectif était de percevoir quelles étaient les modélisations qui sortaient du lot en termes d’efficience énergétique. Tout cela en vue de préparer au mieux la mise en service d’ITER en 2030, et de concevoir d’ores et déjà une centrale à fusion enfin productrice d’électricité. Et ça, ce n’était pas avant deux à trois décennies. Autant dire pas pour demain. Mais les milliards semblaient pleuvoir de toutes parts sur ce sujet, comme ils arrosaient par ailleurs « les moulins à vent et les miroirs magiques ». C’était en ces termes que Vincent désignait les éoliennes et les panneaux solaires.

— C’est quoi un « tokamak » ?

— Bonne question. J’ai une réunion en début d’après-midi à Cadarache. Je te montre ton bureau, et on saute dans la voiture. Rien ne vaut une explication sur place. D’ici la fin de la journée, tu seras incollable sur la fusion nucléaire par confinement magnétique.

**18**

**Quand le soleil est l’ombre de Dieu**

Il était tout juste 10 h, et déjà le vieux Kangoo de Vincent empruntait le tunnel du Prado, direction Aix-en-Provence. La rusticité du petit monospace cubique était raccord avec le caractère rebelle et sans fioriture de son propriétaire. Joséphine était quand même médusée du peu d’entretien de l’intérieur. La poussière colonisait le tableau de bord, et les sièges, tachés et tapis de poils, peinaient à masquer un sol couvert d’une épaisse couche de terre.

— Ouais, je lis dans tes pensées, je ne suis pas un maniaque du ménage… Je passe mes week-ends à trimbaler mes chiens dans la colline. Pour ce qui est du choix de la bagnole, je m’en cogne complet, du design. Et plus c’est simple, moins ça tombe en panne ! Bon, j’imagine que tu en connais pas mal sur moi, et tu sais où tu mets les pieds. Et toi ? Raconte. Qui es-tu, jeune recrue ?

Joséphine se demandait par quoi commencer. Elle ne passait pas un entretien d’embauche, donc inutile de dérouler son histoire comme un curriculum vitæ. Et ce n’était sans doute pas ce qu’attendait Vincent.

— Allez, je me lance. Je suis une survivante. J’ai reçu deux balles de kalach le jour de mes 29 ans, mais Dieu n’a pas voulu de moi. Je suis restée deux mois dans le coma. Et quand je me suis réveillée, j’avais perdu mon frère jumeau et mon boulot, mais trouvé l’homme de ma vie. Voilà, tu sais tout. Ah, non, pardon. Je suis poursuivie par des gangsters qui ont tenté de tuer mon ami d’enfance à deux reprises ces jours derniers. Mais t’inquiètes, les flics sont sur le coup. Et sinon, je suis forte en maths, mais ça, c’est un talent que tu connaissais déjà…

D’abord bouche bée, Vincent éclata de rire.

— Tu as lu ça sur la quatrième de couverture d’un roman policier ce week-end, ma parole !

— Pas du tout ! Tu aimes que les gens soient « cash », donc je suis allée à l’essentiel. Mais je peux rentrer dans les détails, si tu veux.

Et elle rentra dans les détails, mais pas trop. Sa manière à elle de briser la glace. Et sans verser dans la dramaturgie, elle insista juste sur le fait qu’elle était heureuse de débuter ce nouveau job. Une façon de se lancer dans cette nouvelle vie, sans forcément effacer l’ancienne. Car, comme le disait le titre du best-seller de Raphaëlle Giordano « Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n’en as qu’une ».

La glace s’était plus que brisée, elle avait fondu. Comme l’arrogance de Vincent. Le physicien s’était adouci, et la conversation prit une tournure plus débonnaire. Joséphine avait réussi à équilibrer un rapport de force qui, en réalité, n’existait plus entre ces deux personnes qui ne se connaissaient que depuis deux heures.

Passée Aix-En-Provence, la voiture emprunta l’A51 en direction de Digne-Les-Bains. Le site de Cadarache était tout proche, au-dessus de la commune de Saint-Paul-Les-Durance, en bordure du Parc Naturel du Verdon. Une arrivée peu avant midi était prédite par le GPS, seul accessoire de technologie avancé présent dans l’habitacle.

Le téléphone de Vincent sonna. C’était son contact au Commissariat à l’Énergie Atomique sur le complexe, justement. La réunion se déroulerait plus tôt, devant un plateau-repas. Et c’était très bien ainsi, puisque l’équipage du Kangoo était en avance. La conversation s’éternisa entre les deux chercheurs. Joséphine en profita pour envoyer un message à Wilfried. Le prévenir de son escapade en bordure des Alpes de Hautes Provence. S’ensuivirent quelques échanges aussi taquins que puérils. « *Et avec qui ?* ». « *Un collègue sympa, intelligent et mignon* ». « *Ah oui, plus mignon que moi ?* ». « *Pas tout à fait, mais il a un truc que je ne saurais définir* ». « *Le petit truc en plus qui fait de lui un scientifique autiste, sans doute ?*». « *T’es trop con Wil. Je t’aime* ».

La boîte mail afficha un nouveau message du mystérieux Niels. Et Joséphine fut surprise par ce qu’elle lut : « *Je travaille sur la fusion nucléaire. Un procédé révolutionnaire. On m’a orienté vers vous* ».

Comment était-ce possible que ce gars qui lui envoyait des missives énigmatiques depuis plusieurs jours sache ce qu’elle-même ne savait pas deux heures auparavant, à savoir qu’elle allait se greffer à ce laboratoire à la pointe du nucléaire civil ? Et qui l’aurait « orienté » vers elle alors qu’elle n’y connaissait encore strictement rien ? Et surtout pourquoi ? Il fallait dérouler le fil.

Rien de ce qu’on lui avait exposé jusqu’à présent ne relevait du secret professionnel. Les chercheurs qui collaboraient sur le programme de Cadarache étaient originaires des quatre coins du globe, et, de ce qu’elle en avait compris, le réacteur en construction paradait périodiquement dans la presse. Elle s’autorisa donc un retour, une fois de plus, sous forme de questions, avec un amorçage, histoire de donner à ce monsieur du grain à moudre : « *Je suis justement sur le site d’ITER. C’est ce sujet dont vous parlez ? Dites-m’en plus ».*

Comme à l’accoutumée, aucune réponse ne déboula spontanément. À croire que ce Niels avait un forfait courriel bridé par son opérateur. Pas plus d’un par jour… Étrange, tout ça. Vincent vint la sortir de ses pensées.

— Prépare ta pièce d’identité. On arrive au poste de garde, il faut montrer patte blanche pour rentrer sur le site. J’ai prévenu le CEA de ta présence, la sécurité a déjà dû avoir l’info. Bienvenue dans le plus grand laboratoire de recherche de fusion nucléaire au monde !

Cadarache était une ville industrielle plantée au beau milieu de la garrigue. Sur près de 200 hectares s’aggloméraient des modules distincts les uns des autres, laissant à penser que chacun avait une utilité propre au projet dans sa globalité. Ils arrivèrent sur une sorte de plateforme surélevée, la base d’une pyramide, trônant au milieu de tout l’ensemble. Les édifices cubiques, posés sans plus de détail architectural, telles des briques de Lego géantes, étaient pour certains encore en construction. Et l’échelle des hauteurs donnait le vertige. C’était ITER dans toute sa démesure.

Vincent immobilisa son Kangoo sur un parking proche du seul bâtiment qui disposait de fenêtres. Un immeuble de bureaux sans fioriture ni âme, l’antre des cerveaux affairés à concevoir l’énergie du futur. Car c’était bien de cela qu’il s’agissait, visiblement. Selon les dires enjoués du physicien marseillais, répondant à la question de Joséphine : « C’est quoi un tokamak ». Il répliqua : « C’est Dieu qui nous donne la main pour reproduire le soleil ».

La réunion avec les équipes d’ITER était une simple formalité d’étape, pour décrire avec des mots complexes où en était le chantier d’assemblage des sections du fameux « tokamak ». Et l’heure de sabrer le champagne semblait encore loin. C’était une incroyable aventure dans laquelle le moindre écart remettait en cause le film. Et là, rien n’allait plus. Une tranche de la chambre à fusion présentait une imperfection d’à peine un micron, ce qui compromettait l’étanchéité parfaite. L’absence de vide total dans la structure était susceptible de provoquer une réaction en chaîne. Le vide. C’était l’un des premiers enjeux de cette chambre en forme de donut géant, dans laquelle les apprentis sorciers recréaient la magie du soleil, des étoiles en général. Une utopie pas si perchée. Puisque cela marchait déjà. Enfin, pas bien longtemps. Quelques minutes tout au plus.

Vincent glissa à l’oreille de Joséphine :

— Je suis persuadé que tu ne pipes pas le quart de ce qui est raconté. Mais t’inquiète. Dès que les palabres seront terminées, je te présenterai le monstre et son mode d’emploi.

L’ordre du jour, bien que dévoilé en début de réunion, partit vite dans tous les sens. Les ingénieurs de toutes disciplines semblaient se connaître suffisamment pour ne pas prendre de gants quand ils se disaient les choses et la passion transpirait dans les joutes verbales. Toujours néanmoins dans un esprit constructif. Celui d’expliquer, de comprendre, de débattre. Jamais ils ne se justifiaient ou cherchaient à avoir raison. L’opposé de ce qu’elle avait observé dans son précédent job, le monde du commerce et de la finance dans lequel l’ego était la valeur première. La société se divisait en deux. D’un côté, les frustrés qui ne vivaient que pour dominer et ne s’épanouissaient qu’en présence d’un entourage médiocre. De l’autre, les individus curieux et admiratifs, soucieux de progresser et d’apprendre au contact de personnalités inspirantes et brillantes.

Bien que passablement perdue dans le tourbillon d’informations opaques, Joséphine mesurait l’opportunité qui lui était offerte d’œuvrer à ce projet incroyable. Même si elle ne se sentait pas encore à sa place au milieu de tous ces esprits admirables. Et pourtant, Vincent, en fin de réunion, la propulsa sur le devant de la scène, avec une emphase un brin démesurée :

— Avant que nous nous quittions, je tenais à vous présenter cette jeune femme, qui nous écoute avec une vive attention depuis le début de notre meeting. Et j’aurais dû commencer par cela, je suis décidément un véritable mufle… Joséphine nous a rejoints pour remplacer Karen qui, comme vous le savez, va pouponner durant l’année qui vient. C’est elle qui aura la lourde charge de traiter les données brutes qui ressortiront de multiples tests sur West. Mais, pas seulement. En complément de cela, nous allons l’alimenter avec l’ensemble des datas consultables sur les tokamaks similaires à travers le monde. Notre nouvelle recrue va effectuer un travail de compilation essentiel, et nous permettre d’y voir plus clair sur notre problème principal, à savoir le « divertor ».

L’assemblée réagit à cette nouvelle avec entrain, et souhaita une bienvenue collégiale à Joséphine, à la fois honorée et gênée de cette présentation ronflante, à laquelle elle ne comprenait toujours rien.

Il était à peine 13 h 30 quand la séance fut levée. Les ingénieurs étaient tous « charrette », comme on disait dans le monde des drogués au boulot. Les réunions se voulaient donc concises. Les financements semblaient inépuisables, mais ça ne les dispensait pas de produire des résultats. Et le pire pour eux aurait été, une fois à la retraite, d’apprendre l’aboutissement du projet en lisant les journaux.

Vincent et Joséphine embarquèrent dans la voiture pour rejoindre le bâtiment principal au centre du site dédié à ITER, un pavé monumental de 80 mètres de haut.

— C’est là-dedans qu’est actuellement assemblé le tokamak le plus gros du monde. Tu vas voir, c’est l’univers du gigantisme.

— Tu ne m’as toujours pas précisé ce qu’était un tokamak…

— C’est vrai. Le planning a malheureusement été bousculé, je pensais te l’expliquer en image avant la réunion. Désolé, pour le coup, tu devais être larguée.

—  J’ai compris dans les grandes lignes que devait être construit une sorte de réacteur, sous forme d’une chambre à vide, dans lequel régnerait une température infernale. Et comme je n’ai pas aperçu Lucifer autour de la table, il semblerait que ce ne soit pas simple à maîtriser. J’ai bon jusque-là ?

— C’est pas mal résumé, je l’avoue. Et je vais essayer de compléter sans te perdre, en faisant appel à ta mémoire, et tes cours de physique de terminale. Mais tout d’abord, ce qu’on ne t’a pas appris à l’école, je vais répondre à ta première question : c’est quoi un tokamak ? C’est l’acronyme d’un terme russe dont je t’épargnerais la prononciation, et qui se traduit par un espace *toroïdal ceinturé par des bobines magnétiques*. C’est effectivement, comme tu l’as dit, une chambre à vide en forme de *donuts,* et dans laquelle circule du plasma, contraint par des électro-aimants surpuissants dont le rôle est de maintenir le flux éloigné des parois. Cette technique est appelée la fusion nucléaire par confinement magnétique. Et ça ne date pas d’hier, puisque les Russes l’on mise en place au début des années 50. Et ils sont aujourd’hui encore à l’avant-garde, semblerait-il. Mais avec les tensions internationales, difficile de le savoir précisément.

— Et le plasma, c’est quoi exactement ?

— C’est justement ce que tu as dû voir passer furtivement au lycée. Il s’agit du quatrième état de la matière. Sous des températures extrêmes, je parle de millions de degrés, cette matière est ionisée, les électrons sont dissociés des noyaux des atomes. Et là se produit la fusion, qui est la résultante de la collision des particules entre elles. Comme dans le soleil, cette réaction magique génère de l’hydrogène et une quantité folle d’énergie.

— Et c’est cette énergie que l’on récupère pour créer de l’électricité, n’est-ce pas ?

— In fine, oui. Par échange thermique, comme dans un réacteur à fission nucléaire. Mais on n’en est pas là. L’enjeu est de stabiliser la fusion dans le tokamak. Et ça, ce n’est pas gagné. Mais on a un modèle réduit pour cela, qui lui fonctionne déjà, même si c’est loin d’être un marathonien. Il s’agit de West, un réacteur que je te montrerai tout à l’heure. Il est à un kilomètre d’ici. C’est lui qui va te donner du grain à moudre. Chaque jour, des dizaines de tests sont effectués, avec des paramètres différents pour s’approcher au mieux de la recette parfaite que nous pourrons lancer quand le gros joujou sera enfin construit.

— Je comprends mieux… Et tu as parlé tout à l’heure de « *divertor* »…

— Ah, oui. Le grain de sable… Le système fonctionne avec, à la base, deux éléments pour déclencher la fusion. Deux types d’atomes légers qu’on va exciter par une température de tous les diables, de l’ordre de quinze millions de degrés. Ce sont des lasers dignes de la guerre des étoiles qui s’en chargent… Et ça marche extrêmement bien. Le hic, c’est que le plasma qui en résulte comporte des déchets qui doivent être évacués. Sans quoi ils viennent se fracasser sur les parois de la chambre, ça crée une instabilité, une disruption qui fait que la fusion s’arrête et que le matériel qui coûte une blinde part en copeaux. Les divertors sont en quelque sorte des poubelles à impuretés. Mais c’est loin d’être au point… West nous aide à y voir plus clair, même si on avance au doigt mouillé.

— Et tu crois vraiment que ça va marcher ?

— Si je n’en étais pas persuadé, serais-je ici aujourd’hui avec toi pour en discuter ? Mais pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas. Juste une intuition…

**19**

**Le passé est souvent la clé qui ouvre la porte du futur**

Assis sur la bordure du quai, le regard perdu dans l’horizon, Niels n’en revenait toujours pas. Il communiquait avec une personne hors du temps. De son temps. Ou peut-être était-ce lui qui était hors de son temps à elle. Étranger à ses considérations, le fjord était, lui, intemporel. Il aimait venir y plonger ses pensées, les rafraîchir et les calmer dans les moments de fébrilité, comme il en rencontrait parfois durant ses recherches. Il était gagné par la sérénité des lieux, une large parenthèse préservée par les affres de la bétonisation. Le bras de mer de cent kilomètres s’invitait à l’intérieur des terres, portant un chapelet d’une quarantaine d’îles, sur lesquelles les maisons de bois multicolores colonisaient une nature presque sauvage. Deux ou trois cents ans auparavant, le panorama aurait sans doute été le même. Seuls les transbordeurs électriques trahissaient la modernité de l’époque.

OK, cette personne venait de lui envoyer un message écrit, sur ses dires, cinquante ans en arrière. Mais était-ce suffisant pour avoir la certitude que le système, dans sa complexité, avait rompu le continuum temporel ? Niels avait pour habitude de douter de tout, de ne jamais se contenter d’un premier résultat, surtout quand il répondait à son attente. Il se posait toujours les questions les plus tordues, envisageait des explications fallacieuses, tel qu’auraient pu les avancer des détracteurs. Après tout, la base de la science était la contradiction, et c’était une gymnastique intellectuelle naturelle qu’il s’appliquait à lui-même, avant même que d’autres le fassent.

Un premier doute portait sur l’existence de sa correspondante. Après tout, il aurait pu s’agir d’un « bot », un programme d’intelligence artificielle, suffisamment maligne pour détecter que l’algorithme crée avait pour finalité de lancer une procédure d’intrication temporelle. Et de ce fait, y répondre en jouant le jeu… Là, ça commençait à devenir tordu. Non, cette éventualité ne l’inspirait pas, mais il lui fallait quand même effectuer des recherches pour s’assurer que ce ou cette Belgrani, si son nom de famille était bien celui de son adresse, existait bel et bien quelque part, en 2023. Mais pour cela, il lui était indispensable de recueillir plus d’informations, c’était évident. La seule dont il disposait à cet instant était la langue utilisée par cette personne, le français. Sans doute maternelle, puisqu’elle s’était imposée spontanément lors de sa première réponse.

Jusqu’à présent, et en l’absence de résultat probant, voire de résultat tout court, il s’était accommodé des restrictions de Sycamore. Mais dans ce nouveau contexte, cela devenait problématique, et il ne l’avait pas anticipé. Comment maintenir un contact au travers d’un seul message de 90 signets chaque jour ? Il lui fallait déjouer cette satanée bride du serveur californien, et intensifier les échanges. Sa correspondante finirait par trouver étranges ces missives énigmatiques, se méfier de ce qui pourrait être une farce, un pourriel, ou même une escroquerie lancée par une intelligence artificielle. Niels devait façonner un équilibre subtil, être à la fois rassurant et accrocheur. En dire suffisamment, sans pour autant lui servir sur un plateau un narratif improbable, celui de l’homme du futur qui cherche à communiquer, tel un extra-terrestre en quête d’un premier contact.

Déjà 11 h 30, l’horloge s’était emballée. L’heure de mettre fin à cette méditation au grand air, et de rejoindre Kirsten et les enfants. Le départ pour la France était pour le surlendemain. Il fallait se mettre en ordre de bataille. Sans oublier tout de même d’aller prendre du bon temps à la plage. L’eau vivifiante de la Mer du Nord dépassait à peine les 17 degrés, mais cela n’effrayait en rien les Vikings en herbe. La journée s’étira avec entrain, entre baignade, emplettes et préparation des valises.

Kirsten avait trouvé refuge dans les bras de Niels. Les enfants étaient couchés. Et partageant un verre de vin blanc, ils savouraient dans le canapé de la terrasse le doux crépuscule qui s’installait sur la ville. Le scientifique se décida à aborder du bout des lèvres les novations à la fois futiles et considérables dans ses recherches.

— Ce ne sont que des messages sortis de nulle part pour lesquels beaucoup de vérifications sont encore nécessaires, mais c’est prometteur, à mon sens.

— Tu me fais marcher ? Tu es en train de m’annoncer que tu as reçu des réponses à tes envois, après plus de six mois d’expériences sans relâche, et tu joues les blasés… Niels, c’est fantastique ! Et en plus, tu as la confirmation d’un saut d’un demi-siècle !

— Sincèrement, j’étais dans le même état d’emballement que toi lorsque ces mails sont apparus à l’écran. Fort heureusement, l’Institut était vide. Personne ne m’a entendu hurler ma joie ! Mais avec le recul, c’est bien mince pour affirmer que le protocole fonctionne. Juste le début d’un bout de commencement de preuve… Je vais devoir mettre à profit les deux jours qui restent pour tirer le fil. Car ce ne sera pas aussi simple une fois en France.

— Fais ce que tu as à faire, mon Chéri, je te fais confiance. Tu trouves toujours des solutions. C’est pour ça que tu es unique et que je t’aime. Mais pas seulement, dit-elle en l’embrassant.

Dès le petit matin, Niels fonça au bureau pour relancer le protocole et profiter de son crédit du jour. Il devait impérativement recueillir des informations supplémentaires sur son visiteur du passé. Le chargement du programme prit un temps anormalement long, quelque chose ne tournait pas rond. Sycamore était parfois capricieux. Cette douzième itération des serveurs n’était pas la simple mise à jour d’un système d’exploitation. Depuis la consécration de ce calculateur quantique en 2019, le nombre de qubits n’avait cessé d’évoluer, balayant d’un revers de main et de manière exponentielle les performances des meilleurs ordinateurs traditionnels.

Dès 2030, dans sa version 4, le monstre s’était mué en une plateforme capable de rendre l’intelligence artificielle dangereuse, car quasi autonome. C’est alors qu’avait été encadrée cette folie incontrôlable. D’abord via la nationalisation de la société mère par le gouvernement américain. Le président de l’époque, un milliardaire qui avait révolutionné des dizaines de secteurs sensibles, comme la communication, les médias et l’aérospatiale, avait pris la décision en connaissance de cause. Une pause dans la recherche avait ensuite été observée, le temps de lier éthique et technologie, et d’en décorréler les intérêts financiers de fonds vautours, eux-mêmes bientôt démantelés. Ce n’était là que le début du Nouveau Monde. Celui qui aujourd’hui était purifié de tout ce qui avait gangréné l’ancien. À savoir la corruption par les puissants qui ne datait pas d’hier. Depuis des siècles, ils manipulaient et asservissaient les peuples pour creuser des fossés toujours plus profonds entre les plus riches et les plus pauvres. La vraie rupture du système, le débrayage ultime et nécessaire était intervenu en 2035, après des années de transition durant laquelle la « Bête » s’était débattue pour ne pas mourir. Partout dans le Monde, l’ampleur de la contestation populaire et la violence de la répression avaient été telles que rien ne présageait de la victoire des uns ou des autres. L’autorité oligarchique tentaculaire avait néanmoins fini par capituler face à des peuples enfin éveillés, déterminés, et surtout épaulés par les militaires de la plupart des pays occidentaux. Eux aussi avaient refusé le dictat des gouvernants, marionnettes corrompues par l’argent et le pouvoir.

L’armée avait vocation à protéger la population, et c’est ce dont elle s’était chargée le temps de la transition vers une réorganisation complète des États. Les valeurs et les fondements communs s’imposèrent d’eux-mêmes, et l’économie de marché perdura à travers la planète. C’était l’équilibre financier qui permettait aux nations de tenir debout, et il appartenait à chacune de le maintenir en son sein, avec une règle adoptée à l’unanimité : la souveraineté retrouvée. La mondialisation avait été un échec. Une organisation multipolaire, accouchée aux forceps et empreinte de tensions durant une décennie, n’avait pas convaincu. Une prise de conscience collective émergea alors. Du bon sens. Il fallait redonner à chaque peuple sa singularité, son droit à décider librement avec pragmatisme et panache, dans l’intérêt de ses citoyens, et pas celui de la finance mondiale. Ce n’était ni le choix d’un repli sur soi-même, ni celui d’un protectionnisme frénétique et total. Mais au contraire, une reconnaissance collégiale de l’existence des spécificités et des atouts de chacune des régions du globe. L’uniformisation avait été un nivellement par le bas. L’indépendance et l’autonomie seraient les clés d’un renforcement généralisé. Cela demanda des années, plus ou moins selon les ravages engendrés par la mondialisation sur les cinq continents. En Europe, cela s’éternisa, du fait en l’espèce de l’indispensable chantier de la réindustrialisation, certains pays, comme la France, ayant été sacrifié sur l’autel de la délocalisation. Mais le temps nécessaire fut pris, de manière à reconstruire sur des bases solides et économiquement viables sur le long terme, dans le respect évidemment des besoins, mais surtout de l’harmonie sociale et écologique.

La Norvège avait été l’une des nations motrices. Un véritable exemple. D’une culture saine et bienveillante, elle avait été préservée des affres de la décadence mondiale par sa monarchie constitutionnelle. Bien que n’ayant aucun pouvoir, le Roi était le symbole de l’unité nationale. Et la classe politique cultivait, comme une tradition scandinave, l’humilité et le dévouement désintéressé. C’était pour ces valeurs que Niels était tant attaché à son pays. Et il avait toujours refusé d’aller poursuivre ses recherches aux États-Unis, dans de prestigieux laboratoires lui promettant des ponts d’or.

Les serveurs américains se déverrouillèrent enfin, et le programme se chargea. Mais l’interface était lente et certains boutons peinaient à répondre à la première sollicitation. Il réussit malgré tout à créer une nouvelle fenêtre, et y rentra le message rédigé selon les critères limitatifs : « *Nom=adresse. Physicien norvégien. Expérience en cours. Détails à suivre. Votre position ? »*.

Il avait profondément mûri les informations à transmettre. Ne pas effrayer, mais rendre la prise de contact avec suffisamment de sérieux. L’envoi avait été lancé, mais le texte restait figé à l’écran. Il s’effaça après une longue minute. Mais il fut remplacé quasi dans l’immédiateté par une autre fenêtre qui annonça sèchement le tant redouté « *Undelivered ».*

— Serveur de merde, tu viens de me faire perdre une journée !

Ce furent les quatre secondes de colère qu’il s’octroya. La tension redescendit instantanément, et il verrouilla sa session.

— Bon et bien, il n’y a plus qu’à aller à la plage, et recommencer demain avant de filer à l’aéroport.

Niels s’était de nouveau levé très tôt. Direction l’Institut. Une ultime procédure avant le départ pour la France. Ce coup-ci, Sycamore semblait ronronner comme à son habitude, débarrassé des bugs de la veille. Il ressaisit le message à l’identique et le lança. La réponse ne se fit pas attendre, et c’était bien un courriel surgissant du passé cette fois : *« Je m’appelle Joséphine et habite Marseille. Quel type d’expérience ? Et pourquoi moi ? ».*

— Incroyable… Cette femme m’écrit de la ville dans laquelle je vais atterrir dans quelques heures…

Il avait également été frappé par son prénom, une coïncidence qui le laissa groggy… Le physicien avait besoin de digérer l’information, il lui fallait prendre l’air, rentrer à pied lui ferait du bien, il avait le temps…

Il remonta le centre-ville en direction du quartier historique d’Oslo, véritable patchwork composé de maisons de bois multicolores plus que centenaires. Les pigments plus ou moins onéreux employés dans la peinture trahissaient la classe sociale des propriétaires de l’époque. Malgré l’heure matinale, les touristes avaient déjà investi les ruelles, et, dans le tumulte des conversations perçaient parfois des accents français. Cette langue, il la parlait avec aisance. Elle l’avait bercé des années durant pour trouver le sommeil, au travers des comptines susurrées par sa mère. Niels adorait son pays. Il était profondément attaché aux valeurs scandinaves, à la sagesse distillée par ses habitants, l’harmonie communautaire si empreinte de respect. Et évidemment au rapport à la nature, à sa préservation. Son esprit se délectait des grands espaces et du contraste des saisons, parfois si rudes et sombres. Mais son cœur était un soleil. Celui du sud de la France. C’était aussi cela, son essence. Et paradoxalement, tout au long de sa vie, il avait rejeté l’idée d’entrouvrir la porte, de faire un saut là-bas. Histoire de connaître ce petit bout de pays portant ses origines maternelles. Était-ce parce que sa mère, pour d’obscures raisons, s’était elle-même toujours refusé d’y revenir ? Il n’en avait pas ressenti ni le besoin ni l’envie. Point. Jusqu’à ces dernières semaines. Comme si son destin en dépendait. C’était le moment de réaliser ce qui pouvait s’apparenter à un pèlerinage. Ou plutôt parachever une boucle temporelle, se réconcilier avec l’histoire de sa mère décédée. Et il y avait, a posteriori de la décision prise d’effectuer ce voyage, cette Joséphine qui surgissait hors du temps, mais dans le même espace. Étrange. Certains physiciens avaient démontré par les calculs mathématiques et les expériences des plus sérieuses que le hasard n’existait pas. « *Dieu ne joue pas aux dés* », comme l’avait scandé le maître, Albert Einstein…

**20**

**Le temps est comme l’univers, un chaos permanent**

— Alors, raconte, c’est quoi son truc en plus, à ce Vincent ? À part son gros melon de chercheur en physique nucléaire ?

Joséphine était blottie dans les bras de Wil, et s’amusait de son jeu maladroit d’amant jaloux. Le soleil était couchant. Et sa nouvelle vie avait ce côté routinier si plaisant. Chacune de ses journées était une aventure, riche d’apprentissages et d’émotions, parfois intenses et pesantes. Mais elles trouvaient systématiquement leurs épilogues dans la tendresse et la volupté. Elle n’avait besoin de rien d’autre que de la présence de son chéri au crépuscule. Une routine qu’elle voulait perpétuelle. Ces soirées en tête-à-tête avec celui qui serait toujours à ses côtés. C’était une certitude, ils ne se quitteraient plus jusqu’à la fin des temps. Une conception de la vie sérieusement romancée qui n’entravait en rien le fait d’en rire.

— J’avoue que ce gars m’a autant agacée qu’impressionnée. Il avait dès les premières minutes le ton arrogant d’un scientifique mal luné pour lequel les relations interpersonnelles sont une corvée. Il a voulu tester ma tolérance à son côté bourru, mais il a vite compris qu’il dépensait une énergie folle pour pas grand-chose. Une fois qu’il a cessé de jouer les coqs, j’ai pu entrevoir son vrai talent. Dans son job en tout cas. Tu savais tous ces trucs sur la fusion nucléaire, toi ? J’avoue que ça m’a fascinée. Et je n’en reviens toujours pas d’avoir été choisie pour intégrer ce laboratoire. À croire que les bons postes se dégottent en plein mois de juillet, quand tout le monde est à la plage ou à la montagne…

— Ne te sous-estime pas. Tu mérites ce qui t’arrive. Ce type est sans doute une tronche dans son domaine, mais s’il compte sur toi pour la partie analyse de données dont tu m’as parlé, c’est qu’il est persuadé que tu es suffisamment qualifiée pour lui préparer le terrain. Ton rôle va être primordial. Pas de données, pas de recherche. Et pour répondre à ta question, je ne m’y suis jamais intéressé plus que de savoir si le nucléaire était dangereux ou pas. Et à cet instant, je ne suis pas encore bien sûr de ce qu’il faut en penser… Mais il paraît qu’il y a tout un tas de procédés révolutionnaires dans les cartons pour ne pas dézinguer la planète.

— En parlant de procédés révolutionnaires, regarde le message incroyable que j’ai reçu ce matin de mon interlocuteur mystère… Un truc de fou. Il me raconte qu’il travaille justement sur la fusion et qu’« on » l’aurait orienté vers moi.

— Ça alors ! Mais comment savait-il que… Et s’il était en lien avec les malfrats qui t’ont pistée ce week-end avec ta carte bancaire ? Tu lui as répondu quoi ?

— Que j’étais précisément sur le site d’ITER ! J’ai hâte de lire ce qu’il va rétorquer, s’il est bien celui qu’il dit être ! Et je t’avoue que, même si c’est encore une histoire de pègre ou de mafia, cela m’est égal. J’en ai soupé de leurs âneries, et je ne vais pas laisser la peur guider mon quotidien !

Wilfried était impressionné par le discours de ce petit bout de femme qu’il voyait se métamorphoser en une personnalité combative, résiliente à tout ce qui lui arrivait, et déterminée à prendre sa vie en main comme jamais. Il était partagé entre une admiration profonde quant à sa force de caractère, et une inquiétude relative à la gravité des évènements. On parlait de gens prêts à tout. Et qui l’avaient démontré par leurs actes.

La nuit d’été fut, une fois de plus, douce et réparatrice. Et rien n’était venu, en apparence tout du moins, rappeler que le danger rôdait encore dans la cité phocéenne.

Joséphine fut réveillée très tôt par un message sur son téléphone. C’était Iris, qui terminait tout juste sa garde. Elle était porteuse d’une bonne nouvelle. Sam était sorti des soins intensifs. La molécule toxique avait été évacuée de son organisme et le gaillard avait retrouvé sa pleine lucidité. « *Passe le voir dès que tu peux, ça lui fera plaisir. Il t’aime beaucoup, tu sais, ma belle !* ».

Les horaires de son nouveau boulot étaient flexibles. Et Vincent, informé de sa convalescence, avait proposé de lui fournir un PC portable, et lui donnait carte blanche pour bosser de chez elle. Un saut à la Timone était donc envisageable en fin de journée.

Pianotant machinalement sur l’écran de son mobile, Wilfried n’était pas rassuré à l’idée de la savoir seule dans les transports en commun.

— Tu es sûre ? Je peux te laisser prendre le bus pour Luminy sans avoir à m’inquiéter ?

— Mais oui, « P’pa », je suis grande, répondit-elle, lui écrasant une bise sur la joue. Je file, je vais finir par être en retard. Et promis, je t’enverrai un message en arrivant. La ligne 21, même en période de vacances, elle grouille de monde. Allez, avale ton café et cours à l’agence, je me débrouille.

Surprise : en bas de l’immeuble l’attendaient Judith et son scooter.

— Monte, copine. Ton mec m’a demandé de te déposer à Castellane pour attraper ton bus. Ça t’évitera de déambuler dans le métro de bon matin.

Joséphine était partagée entre une gratitude sincère pour ces attentions, et une légère frustration de ne pas être pleinement autonome. Sentiment qu’elle balaya dans la seconde. Elle devait apprendre à ne considérer que la sollicitude de ceux, qui, simplement, s’inquiétaient pour elle. Le reste n’était que de l’ego inutile. D’autant que le trajet ne dura que quelques minutes…

— Merci infiniment, Judith. Tu m’as fait gagner une bonne demi-heure. Mais par pitié, ne vous en faites pas pour moi. Il est temps que je retrouve une vie normale et toute cette affaire va bien finir par se tasser.

— Je n’en doute pas. La police marseillaise est la meilleure ! C’est ce que n’arrête pas de rabâcher mon cousin de flic. Lui, c’est un vrai cowboy, il est à la BAC. J’ai d’ailleurs pris un verre avec lui ce week-end, et je lui ai raconté ton histoire. Il m’a affirmé que le commissaire Combal, c’était un cador ! Il était un peu plus réservé sur le fameux lieutenant qui est sur le coup. Un mou du genou qu’il ne sent pas trop. Mais bon, ils se tapent toujours dessus entre services…

— Tiens, tu m’y fais penser, il faut que je rappelle Sauveur. Il m’a envoyé un texto hier soir, l’enquête avance doucement…

Le bus la déposa à l’entrée du campus, plongé dès le matin dans la symphonie du chant des cigales. Son bureau jouxtait celui de Vincent. Ce dernier l’avait prévenu qu’il ne serait pas là avant 11 h, pris par une réunion « *à la con* » en vue de la rentrée universitaire. Il avait pris soin de lui préparer une fiche, avec toutes les procédures à suivre pour se connecter au serveur, et accéder aux données à traiter. Un post-it collé sur l’écran mentionnait : « *l’identifiant et le code sont dans ta boîte de réception. Amuse-toi bien*».

Elle ouvrit l’application Mail sur son smartphone, le message en question y était bien présent. Et il en précédait un autre. Celui de Niels, le physicien norvégien cultivant le mystère. Et ce qu’elle avait sous les yeux la renversa : « *ITER ne fonctionnera jamais. Les disruptions sont insolubles. Turbulences MHD = naturelles ».*

Les disruptions… Ce mot, elle venait de le voir à l’instant. Sur la note préparée par Vincent. Dans l’arborescence pour accéder au dernier fichier, celui contenant les données à traiter. Il s’intitulait : *Tokamak West — Statistiques des Disruptions.* La coïncidence était… Non, ça ne pouvait pas être une coïncidence ! Joséphine peinait à réfléchir tant ce message l’avait bousculé. Comment ce gars en Norvège pouvait-il prétendre que le programme pharaonique découvert hier sur le site de Cadarache était voué à l’échec ? Et qui était-il d’ailleurs ? Elle réveilla le PC, et renseigna les codes de connexion au serveur. Connaissant maintenant la fonction et le lieu de résidence du bonhomme, elle rentra de nouveau le nom de *Niels Kristiansen*, accompagné des mots clés *Physician* et *Norway*. Les résultats de la recherche ne donnèrent rien de plus que la première fois. Soit ce type n’était pas celui qu’il prétendait être, soit il naviguait sous les radars de la toile. Ou alors n’existait-il tout simplement pas... Le seul moyen d’y voir plus clair était de le bousculer un peu :

« *Je vous trouve bien catégorique ! Si ce modèle de fusion échoue, dites-moi ce qui marche.* »

À peine le message envoyé, elle regretta d’avoir adopté un ton si condescendant. Elle n’était spécialiste de la fusion nucléaire que depuis 24 heures…

Malgré tout, cela lui mettait le pied à l’étrier pour comprendre ce sur quoi elle allait plancher. Elle n’eut aucun mal à se connecter au portail du groupe de recherche, hébergé sur le site du CEA. L’accès aux informations sensibles était ultra sécurisé, et nécessitait moult vérifications sur son identité. Une fois les procédures entérinées, elle put télécharger les données statistiques du tokamak de test dénommé West. Chaque essai comportait des dizaines de paramètres, et les résultats de la fusion présentaient une extrême disparité en termes d’énergie fournie, et surtout de durée. Joséphine saisit immédiatement ce qu’on attendait d’elle. Rien de bien compliqué, il lui manquait juste un logiciel de traitement, qu’elle ne mit pas longtemps à trouver sur le disque dur de l’ordinateur. Une version un peu datée, mais qui ferait l’affaire. La faculté ne disposait pas des moyens de l’école de commerce, c’était une évidence. Alors que, clairement, l’importance des enjeux était inversée…

Vincent passa le seuil du bureau vers 10 h 30.

— Ils m’ont gonflé, avec leurs fadaises. Nous sommes des dinosaures, Joséphine, et ce, malgré notre jeune âge. L’Université va devenir une usine à crétins avec le nivellement par le bas que nos bouffons de technocrates cherchent à mettre en place. Ils tiennent à augmenter le nombre de diplômés en assouplissant encore les normes des rattrapages en septembre. Tu te rends compte ? Même les tocards vont valider leur année. Du grand n’importe quoi !

— Ce que je réalise, c’est que tu m’inclus dans la caste des « dinosaures », et j’en suis flattée ! Et ça m’offrirait la légitimité d’émettre des doutes sur le succès d’ITER, d’après toi ?

— Ne me dis pas que tu as déjà analysé l’ensemble des données en à peine deux heures… Et que tu en conclues que la fusion est à mettre à la poubelle !

— Je n’affirme pas cela, mais je m’interroge, voilà tout.

— Au fond, peut-être as-tu raison. Tout ça est potentiellement une chimère.

— Alors là, tu me surprends… Tu avais l’air si enthousiaste hier sur le site…

— Je t’avoue que je me pose pas mal de questions depuis quelque temps. Et je ne suis pas le seul. La moitié des gens que je t’ai présenté croient mordicus au projet. Ils baignent dans une sorte de foi indéfectible. Ce sont ceux qui sont proches des financeurs, pour faire court. L’autre moitié, les scientifiques, les vrais, sont dubitatifs. Il n’y a rien dans les résultats de West qui laisse supposer que l’expérience à grande échelle engendrera des rendements meilleurs.

— Et toi, tu appartiens au second groupe, si je comprends bien…

— Je suis de ceux qui pensent que ça vaut le coup d’essayer. Un pragmatique, en somme. Je ne fais ni partie des financés, ni des religieux. Je suis juste un chercheur de la fonction publique, payé trois mille balles par mois avec une retraite assurée, mais qui garde cette curiosité viscérale.

— OK, mais si je te dis que tout cela ne marchera pas, parce qu’il est impossible d’empêcher les disruptions, et que la MHD est un phénomène naturel contre lequel on ne peut lutter…

Vincent resta bouche bée plusieurs secondes. Cette recrue, certes douée en mathématiques, mais qui ne connaissait rien à la fusion nucléaire encore hier, venait de mettre en exergue ce qu’il tentait de faire valoir auprès des ingénieurs d’ITER depuis des lustres.

— Mais que sais-tu de la MHD ?

— Absolument rien, on m’a soufflé l’idée. Et aussi celle que cette voie des tokamaks était sans issue. Mais je ne fais que répéter ce qu’on m’a dit… Je suis tout ouïe de tes arguments contraires.

— Mais qui t’a parlé de ça, bon sang ?! La MHD, c’est la Magnéto Hydro Dynamique. Une découverte révolutionnaire de la mécanique des fluides. Et c’est d’ailleurs un chercheur de ce laboratoire, Jean-Pierre Petit, qui en a percé tous les mystères. La MHD est un concept fantastique, qui a des applications plus que concrètes aujourd’hui. Malheureusement et comme souvent d’abord militaires, puisqu’elle permet aux Russes de faire voler des avions et des missiles à dix fois la vitesse du son sans le fameux « bang ». Ce qui les rend invulnérables. Petit a bel et bien tenté de présenter la chose à nos généraux il y a quarante ans. Mais ces abrutis sont restés sourds. Et ses travaux, rendus publics, ont servi à d’autres.

— Et quel rapport avec le tokamak et ITER ?

— Eh bien, c’est une approche généraliste de la MHD en lien avec la nature. On veut, avec la fusion, recréer le soleil dans une éprouvette géante. Mais on oublie une chose fondamentale dans cette similitude : les disruptions du plasma dans la chambre sont la reproduction en miniature des éruptions solaires. Des réactions normales, conséquences de phénomènes énergétiques dantesques. La nature est parfaite dans sa globalité, mais imparfaite dans ses détails. Les scientifiques pensent pouvoir obtenir des résultats corrélés avec leurs équations. Ce qui est complètement illusoire et con. Car l’essence de l’univers n’est pas la causalité, mais le chaos.

**21**

**Le temps est un parasite**

Vincent sortit de l’armoire de son bureau un PC portable au design désuet. Mais il assura qu’il était suffisamment puissant pour permettre à Joséphine de se connecter de chez elle aux serveurs du CEA, et d’utiliser confortablement le logiciel de traitement statistique. Son emploi du temps était à sa main. Seul importait le respect du planning, quant à la restitution de ses comptes rendus d’observation.

— Si tu peux t’y tenir, communique-moi un rapport au plus tard le jeudi soir. Je le mets en forme le vendredi, et je le balance aux ingénieurs d’ITER. Ça leur donnera de la lecture pour le week-end.

Il avait suffi que Joséphine soulève du bout des lèvres une hypothétique déconvenue du programme pour que Vincent parte en roue libre sur la question. Il jouait le jeu et se montrait très professionnel dans son approche, mais il avait de plus en plus de mal à cacher ses réticences.

— Qu’est-ce qui t’a fait te détacher de la conviction consensuelle sur le sujet ?

— Mes échanges avec Jean-Pierre Petit. Figure-toi que mes parents habitent à quelques maisons de la sienne, à Pertuis. Et ce diable de Jean-Pierre, je le connais depuis que je suis minot. Il a un côté un peu bourru, mais il est génialissime. Et il a une soif de partager son savoir que je n’ai rencontré chez aucun autre scientifique. C’est lui qui m’a filé le virus de la recherche. Il était proche de la retraite quand je suis rentré à la Fac, et il était encore « toléré » au laboratoire de Sciences. J’emploie ce terme, car ça faisait belle lurette que les trois quarts de ses collègues lui avaient tourné le dos. La grande majorité d’entre eux ne supportait pas l’insolence du bonhomme.

— C’est-à-dire ? Il était arrogant ?

— Pas du tout, l’avancée de ses travaux était juste à des années-lumière devant eux les leurs. Et celles-ci remettaient en cause pas mal de théories actées comme des vérités depuis les années 70. Petit, c’était le chien au milieu du jeu de quilles. Et la preuve qu’il a raison sur tout : depuis vingt-cinq ans, personne n’ose débattre avec lui, de peur de se faire laminer. Alors, forcément, toute la communauté scientifique a cherché à l’enterrer. Mais il a de la ressource, Papy ! À quatre-vingt-six ans, il est aussi vif d’esprit qu’une armée de physiciens en herbe.

— Et c’est quoi, sa théorie sur le devenir d’ITER ?

— Et bien ce que je t’ai expliqué tout à l’heure : il est impossible de contrôler à la perfection un système s’inspirant d’une nature imparfaite, car complexe et chaotique. Tu t’apercevras dans tes études de résultats que les disruptions sont insolubles. Les avancées devraient être exponentielles, alors qu’elles sont logarithmiques : plus on déploie de moyens, moins on progresse.

— Pourtant, j’ai cru comprendre qu’ITER était la solution, car du fait du gigantisme du réacteur, il serait plus facile de maîtriser le plasma. Les électro-aimants surdimensionnés sont censés résoudre ces problèmes, non ?

— Eh bien, Petit pense que ce sera encore pire, et que les incidents risquent de devenir majeurs et même dangereux.

— Et, selon toi, ceux du programme qui émettent également cette hypothèse n’ont d’autre choix que de tenter le coup, n’est-ce pas ?

— Oui. Une sorte de fuite en avant. Et puis, comment expliquer que les milliards déjà investis soient à mettre à la poubelle ? Autant boire le calice jusqu’à la lie… Mais tout le monde ne garde pas les pieds dans le même sabot : en parallèle, des voies alternatives sont explorées, et je t’avoue m’y pencher très sérieusement… Je t’en parlerai une autre fois, tout cela est suffisamment complexe, concentre-toi sur le joujou West. C’est pour ça que tu es payée !

Cette première vraie matinée de travail avait mis Joséphine en appétit. Le rideau du restaurant universitaire s’était baissé début juillet. Restait le food truck à l’entrée du Campus. Et il était quotidiennement pris d’assaut par la horde de randonneurs remontés de la calanque de Sugiton. L’attente sous le soleil de plomb était interminable. Joséphine se réfugia dans la fraîcheur de son bureau pour avaler son sandwich frites-kebab, spécialité gastronomique marseillaise, classée numéro deux juste derrière la pizza. Entre deux bouchées, son regard se figea sur le PC portable déposé par Vincent sur le coin de table, à côté de son sac à main. Elle eut un flash et se mit à fouiller frénétiquement dans celui-ci, pour en extraire la clé USB. La fameuse sauvegarde qu’elle n’avait pu encore consulter, faute d’avoir un ordinateur sous la main. Elle glissa la clé dans le port et lança le démarrage. Une fois entrés les codes de déverrouillage, le programme s’anima, et une fenêtre s’ouvrit. Elle l’informait que l’extension de ce disque externe n’était pas reconnue, et lui demandait de le formater. Joséphine referma le portable. Elle n’était pas une crack en informatique, mais elle avait compris que la sauvegarde effectuée sur Mac n’était pas compatible avec le système du PC. Il lui fallait donc se procurer un appareil de la marque à la pomme pour percer les mystères de cette clé USB. Son téléphone la sortit de ses pensées, le numéro du commissariat s’afficha sur l’écran. Elle avait oublié de rappeler Sauveur, preuve que ce nouveau boulot avait ses vertus… lui aérer l’esprit.

— Visiblement, vous ne semblez pas pressée d’en savoir plus sur l’avancée de l’enquête, chère demoiselle ! dit le lieutenant sur un ton réprobateur.

— Désolée, mais j’ai recommencé à travailler hier, et j’avoue avoir la tête ailleurs… Dites-moi tout. Vous les avez attrapés, ces voleurs de poules ?

Une fois de plus ils étaient arrivés trop tard. L’hôtel Best Western du Cours Belsunce avait signalé la présence de clients correspondant aux photos diffusées. Le temps qu’une patrouille se rende sur les lieux, les lascars avaient déjà mis les voiles. Mais ils avaient laissé dans leur fuite un sac de sport avec quelques vêtements sales. Et le Mac de Joséphine. Comme si le précieux sésame qu’ils étaient venus dérober dans son appartement ne les intéressait subitement plus.

— On doit déverrouiller ce portable dans les plus brefs délais pour inspecter ce qu’il contient. Eux n’ont pas réussi. Je le sais, des indics nous ont remonté le fait qu’ils avaient sillonné toutes les boutiques d’informatique pour craquer les codes, sans succès. Vous seule les connaissez. Alors, bougez-vous, je veux vous voir à mon bureau avant la fin de l’après-midi.

C’était la première fois que le policier se montrait aussi peu circonspect. Joséphine mit cela sur le compte de l’excitation d’avancer dans l’enquête. Elle s’empressa de terminer son sandwich, et rassembla ses affaires, embarqua le vieux PC portable dans son sac et prévint Vincent qu’elle rentrait chez elle poursuivre son travail.

— OK. Et ne te prends pas la tête sur la rédaction de tes conclusions, je me chargerai du bla-bla. Il faut être factuel, tout en plaçant ça et là des mots compliqués. L’idée étant de rendre crédible la synthèse. Ça fait partie des codes de la recherche. Si on vulgarise, et que ça devient compréhensible pour n’importe quel quidam, c’est douteux. C’est fou l’énergie qu’on perd dans toutes les organisations, qu’elles soient publiques ou privées, à mettre de beaux rubans partout. À croire que le temps lui-même est un parasite.

Elle attrapa le bus en direction de Castellane. Mais avant de se rendre à l’Évêché, elle décida de faire un crochet plus tôt que prévu par l’hôpital. Il lui tardait de prendre des nouvelles de Sam.

Les militaires en armes étaient plus que jamais présents dans les allées du métro. La tension était montée d’un cran à l’international, et la question d’une troisième guerre mondiale était sur les lèvres de tous les journalistes. Mais la grande majorité de la population ne gobait pas ces fadaises. Et d’ailleurs, qui regardait, écoutait ou lisait encore les médias traditionnels ? Alors, comme pour rendre crédible le propos, il fallait montrer des treillis un peu partout, sous couvert de menace terroriste. « À croire que ce sont les politiques qui cherchent à nous terroriser », pensa Joséphine…

Les couloirs de la Timone étaient déserts. Les Marseillais en vacances ne tombaient que rarement malades, il y avait mieux à faire… Sam avait regagné sa chambre, et elle était toujours gardée par deux policiers en armes. L’un d’eux était celui qui avait prévenu de la tentative d’empoisonnement. Il reconnut la jeune femme qui avait débarqué ce jour-là au côté du lieutenant et la laissa entrer sans plus de formalités.

— Tu es décidément un dur à cuire, Sam !

— Rien de bien méchant, ma belle, lui répondit-il en haussant les épaules. Juste une petite bourde dans l’ordonnance des médocs…

— Plus sérieusement, j’ai mené mon enquête avec l’aide d’une infirmière. Il semblerait que les prescriptions aient été manipulées à plusieurs reprises pour faire croire à un arrêt cardiaque on ne peut plus banal. Visiblement, on ne te veut pas que du bien. L’organisation qui a cherché à t’éliminer une première fois a encore une dent contre toi, tu ne penses pas ?

— Évidemment ! Et je n’ai pas tout balancé aux flics lors de l’interrogatoire. Je suppose en savoir beaucoup plus sur ceux qui sont aux manettes de toute cette mafia. Et je pèse mes mots en parlant de mafia, car c’est une véritable pieuvre qui a infiltré et corrompu toutes les strates de la société. Il y a d’énormes enjeux financiers. Tu n’imagines même pas quelle en est l’ampleur. Et pour que la supercherie tienne, il faut arroser à coup d’enveloppes tous ceux qui ont un semblant de pouvoir. Qu’ils collaborent ou se taisent.

— À quelle supercherie fais-tu allusion ?

— Celle de la transition énergétique. Tu as compris qu’une bonne partie du blanchiment de la « TVA Carbone » s’était engouffrée dans le renouvelable ? D’après toi, pourquoi nous rabâche-t-on depuis des lustres que, pour les énergies fossiles, c’est le chant du cygne ? Pour mieux nous enfoncer dans le crâne que les solutions « vertes » allaient sauver l’humanité. Et puis « ils » nous disent que le nucléaire est dépassé et dangereux. Regarde l’Allemagne, c’est un véritable laboratoire pour eux. Les écolos-bobos ont pris le pouvoir il y a des décennies, réussi à faire démanteler tous les réacteurs, et dépensé des centaines de milliards pour implanter des champs d’éoliennes à perte de vue. Bilan des courses : ça fonctionne le quart du temps, et il faut compenser avec des centrales au gaz ou à charbon. « Énergie verte », tu parles ! Et pour couronner le tout, le gaz russe n’arrivant plus du fait des tensions internationales, leur économie, jusqu’à présent si solide, est en train de s’effondrer.

— Et à qui profite le crime, selon toi ?

— Eh bien, regarde qui vient à la rescousse de l’Europe en pénurie de combustible, et tu sauras. Les sociétés américaines d’hydrocarbure se frottent les mains en livrant leur gaz liquéfié cinq fois plus cher que celui des Russes.

— OK, mais tout ça, c’est de la géopolitique. Quel rapport avec le fait qu’on cherche à t’éliminer ? Sans vouloir te vexer, tu es le gaillard le plus costaud que je connaisse, mais tu ne t’appelles pas Bruce Wayne, et je ne te vois pas te trimbaler avec une cape et une armure noire…

La situation était à la fois plus simple et plus compliquée qu’un film de superhéros. Sam exposa avec une grande prudence que tout ce qu’il avait rassemblé comme preuves n’allait pas faire tomber l’oligarchie à la tête de cette pieuvre. Il était mesuré et se contentait de parler de ce qu’il avait compris, mais aussi des personnes clés qu’il avait rencontrées à son échelle. Et ce n’était pas, pour quelques-uns, des seconds couteaux. Certains étaient des hommes d’affaires, d’autres des politiciens. Des gens de pouvoirs, dont les intérêts étaient graduels, et pas forcément directs. Tout ce beau monde s’amalgamait telle une galaxie d’étoiles, de planètes et d’astéroïdes, dont le centre gravitationnel était un véritable trou noir, tant l’identité des donneurs d’ordres était obscure.

— Mais, avec le temps, les têtes finiront bien par tomber. Et je n’ai pas dit mon dernier mot…

— Tu comptes encore jouer les héros jusqu’à ce qu’ils réussissent enfin à te liquider ?

— T’inquiète, ils s’intéressent juste à moi parce qu’ils pensent que je peux balancer des infos. Mais je ne peux rien démontrer, je n’ai en ma possession aucun document tangible. Hugo, en revanche, avait récupéré des trucs qui pourraient les ennuyer sérieusement. Il aurait laissé dans un endroit sûr les preuves irréfutables de tout ce que j’avance. Il m’en a parlé le soir de la fusillade, une heure avant de tomber sur le trottoir. C’est quelque part, et de ce que je comprends, ni la pègre ni la police n’a mis la main dessus.

Joséphine fixa son sac. C’était une évidence, tout était sur la clé USB contenant la sauvegarde du Mac d’Hugo. Ne rien dire à Sam. Ne rien dire à personne. Pas avant d’en avoir le cœur net, et connaître avec précision l’importance des informations. Mais il fallait faire vite. L’attention de ces gens était focalisée sur Sam et Joséphine, car ils craignaient qu’ils puissent diffuser tout ça aux flics. — Si je résume, Sam, ils savent donc pertinemment que des données sensibles les concernant ont fuité, et qu’elles sont potentiellement en notre possession.

— En la mienne, il est clair que non. À toi de me dire si tu sais des choses…

Joséphine botta en touche.

— J’en apprendrai sans doute plus tout à l’heure. Il faut que je me sauve, je suis convoquée par le lieutenant à l’Évêché. Il a fini par récupérer l’ordinateur d’Hugo dérobé chez moi…

**22**

**Retour aux racines de l’arbre de vie**

L’Airbus BWB7 venait de stationner face à la large baie de la salle d’embarquement. L’aéroport de Gardermoen était relativement peu fréquenté pour un week-end de mi-juillet. Les habitants d’Oslo avaient bouclé leurs valises en début de mois, à l’image des collègues de l’Institut des Sciences. Les enfants, excités comme des puces depuis deux jours à l’idée de prendre l’avion, étaient scotchés à la vitre, hypnotisés par la beauté parfaite de l’aile volante. La passerelle d’embarquement se déploya jusqu’à la carlingue du biréacteur en quelques secondes, et les portes s’ouvrirent vers les vacances.

Niels connaissait cet appareil. Il l’avait catapulté à Londres l’an passé, pour un séminaire durant lequel il avait exposé l’avancée de ses travaux sur la fusion. Dix ans qu’il s’échinait à trouver l’issue. Elle était là, à portée de main, il ne manquait qu’un élément, à la fois essentiel et sans doute mineur. Mais il tournait en rond, et, de fait, avait délégué la poursuite de la réflexion aux membres de son équipe. Ce qui lui avait permis d’accélérer son projet parallèle, celui qui lui tenait tant à cœur. Ce n’était pas uniquement un hobby, un moyen d’évasion pour se changer les idées. Ou de « passer le temps ». L’expression était on ne peut plus appropriée…

L’intérieur de l’aéronef était plutôt classique, en rupture avec les ingénieries de pointe déployées pour en faire une véritable fusée. Rien de bien révolutionnaire, juste l’aboutissement de recherches peaufinées dans une perfection horlogère. Les moteurs à hydrogène étaient autonomes depuis peu, alors qu’une hybridation avec une combustion conventionnelle s’était révélée indispensable au cours des dernières décennies. Mais le saut technologique était intervenu grâce à la MHD. La maîtrise de la magnéto hydrodynamique qui permettait, via un champ électrique générant un bouclier de plasma, d’annihiler les frottements de la carlingue avec l’air. Cette technologie, l’armée russe l’avait peaufinée à la perfection dans les années 2000 pour leurs missiles balistiques. Mais la rendre efficiente pour de gros porteurs avait réclamé près de trente ans de mise au point. Après une décennie de tests sur des prototypes militaires, cela fonctionnait enfin dans l’aéronautique civile. Et il fut même nécessaire de tempérer le système tant il était efficace. La technique permettait théoriquement de pousser un avion de ligne jusqu’à vingt fois la vitesse du son. Les constructeurs s’étaient contentés de moins, pour des raisons de sécurité. Ils avaient bridé cette vitesse à « Mach 5 », soit six mille kilomètres par heure environ. Ce qui était déjà un énorme gain de temps, les trajets devenant, sur les courts et moyens courriers, quasiment plus rapides que les enregistrements à la douane.

Le voyage vers Marseille prendrait une trentaine de minutes. Soit juste assez pour sonder la mémoire d’internet quant à l’identité de Joséphine Belgrani. Les enfants, émerveillés par cette nouvelle expérience, se disputaient le hublot pour contempler la valse des nuages. Kirsten, la tête sur l’épaule de Niels, observait avec curiosité les résultats des recherches sur son terminal portable.

— Tu trouves des infos sur cette jeune femme ? Et d’abord, a-t-elle vraiment existé ?

— La réponse, tu l’as sous les yeux. Elle a effectivement laissé des traces sur la toile. Notamment sur ce réseau social professionnel. Regarde, les archives sont encore référencées, et elle apparaît comme ayant été enseignante dans une école de commerce de Marseille. Une mathématicienne spécialisée dans les statistiques. Et puis elle aurait intégré la Faculté des Sciences de Luminy à Marseille. Et rien après. Elle n’a pas actualisé son profil. Comme s’il s’était passé quelque chose, et que le temps s’était arrêté.

— Et tu n’as aucun lien vers une autre page dans les résultats de la recherche ?

— Si, regarde. On m’aiguille vers ce site d’un journal local. Il parle d’une certaine Belgrani à Marseille, mais le prénom est différent. Cette dame aurait trempé dans une affaire de détournement de fonds. Tu penses qu’il y aurait une corrélation entre elles ?

— Eh bien, tu n’as qu’à rentrer le nom et les prénoms des deux dans une nouvelle requête, et tu en auras le cœur net.

Ce que Niels fit. Et il en ressortit un autre article de presse qui lui glaça le sang…

Il lui fallait trouver une solution pour communiquer de nouveau avec Joséphine. Il chercha à se familiariser avec la région exotique où il allait poser le pied dans quelques minutes. La Faculté dans laquelle Joséphine avait enseigné, c’était quoi le nom du campus, déjà ? Ah oui, Luminy. Et c’était où exactement ? Génial ! Sur la route de Cassis, son lieu de villégiature. Et comment infiltrer l’université de Marseille ? Il ne suffisait pas de se présenter à l’accueil et de réclamer un bureau pour travailler… Certes, Niels était un physicien à la renommée internationale. Mais durant l’été, tout fonctionnait au ralenti, et il imaginait un campus désert. Qui pourrait bien l’aider ? Il ne connaissait personne dans ces contrées étrangères, bien que familières.

L’avion atterrissait dans seulement une dizaine de minutes. Il les mit à profit pour se plonger dans le pedigree scientifique de la France. Le pays venait tout juste de rattraper le retard accumulé au début du siècle, bridé par un profond mouvement zététicien. La recherche avait été entravée par une horde de pseudo-sachants, qui, dans un désir compulsif de tout rationaliser, tuait dans l’œuf tout ce qui se révélait novateur et disruptif. Au-delà des frontières de l’hexagone, ce fut une décadence molle de la recherche occidentale qui fit tache d’huile. Les nations en marge de l’occident, et celles que jadis on qualifiait « en voie de développement » avaient, elles, mis le turbo, et pris une sérieuse avance sur le reste du monde dit « civilisé ». Et en 2030, le système sclérosé des retardataires s’était enfin confronté à ses démons, pour se réinitialiser, et se débarrasser des nuisibles. Face à cette *tabula rasa*, seuls les Scandinaves avaient gardé la tête froide. Et l’émergence de solutions nouvelles pour garantir la pérennité de la civilisation passait par la production d’énergie. Ce que Niels avait à impulser en 2050, avec l’optimisation des réacteurs à neutrons rapides. Un incroyable aboutissement, après les éternuements français de Superphénix à la fin du vingtième siècle. Le programme initial qui allait révolutionner le nucléaire, et que les politiques de l’époque avaient stupidement stoppé, pour des intérêts électoralistes, sous couvert d’alliance avec des écologistes intégristes et sans doute manipulés. Alors que la solution était là, à portée de main, sure, durable et inoffensive pour la planète. Pire, elle se révélait même considérablement peu coûteuse, puisqu’elle recyclait les déchets des réacteurs en activité, pour produire une énergie fiable dans les siècles à venir. Les Russes avaient, dès 2024, procédé à la mise en service de leur fleuron expérimental BN-800. Et malgré quelques écueils les années qui suivirent, le site procura de bons résultats, avec néanmoins des rendements en deçà des attentes. Seule la promesse de réutiliser l’uranium appauvri et le plutonium des centrales conventionnelles était tenue. Niels avait, lui, réussi bien plus tard à optimiser la fission dans le sodium, et le tout premier réacteur norvégien vit le jour en 2060 à Kristiansand. Il restait cependant du chemin à parcourir pour faire adopter à travers le monde ce concept vertueux.

Car en parallèle, la fusion avançait à coup de dizaines de milliards d’investissements. Mais année après année, personne ne trouvait de parade aux disruptions dans les tokamaks, le modèle devenu iconique et religieusement adoubé pour la communauté scientifique. Niels, comme beaucoup de dissidents, travaillait sur une solution alternative, là encore vieille du début du siècle. Elle reposait sur la Z-Machine, un générateur de rayons X pulsés. Cet engin extraordinaire engendrait des températures de plusieurs milliards de degrés, avec des pressions dépassant le térapascal. Des résultats impensables jusqu’alors. Mais si la stabilité de ladite machine était maîtrisée en 2073, il ne lui manquait encore que l’alchimie du plasma pour transformer cette prouesse en énergie injectable dans le réseau. Et Niels s’était arraché les cheveux, tout comme les aficionados des tokamaks, sur le carburant déclenchant la fusion, à savoir le même cocktail deutérium-tritium. Les déchets produits, en l’occurrence des neutrons hors de contrôle, désagrégeaient la chambre du réacteur.

Durant l’atterrissage, il consulta une ultime page avant de refermer son terminal. C’était celle de la faculté des sciences de Luminy. Elle mettait en avant un article datant de l’année passée, qui mentionnait fièrement que le laboratoire de recherche s’était équipé de la toute dernière version d’un ordinateur quantique. Le fameux X72, développé par le conglomérat californien X, leader mondial dans le domaine de l’Ultra Tech. La solution était là, il suffisait de trouver la clé pour entrer.

L’Airbus se rangea sur le tarmac de l’aéroport de Marignane, face à un imposant terminal de forme ovoïde. À l’intérieur, la froideur de l’architecture post-moderne contrastait avec la végétation subtilement disséminée dans le grand hall. Palmiers, pins et oliviers souhaitaient aux voyageurs la bienvenue en Provence. Les bagages avaient été directement transférés de la soute vers le coffre de la voiture. Niels avait écarté l’idée du taxi, et opté pour la location d’un minivan à hydrogène, histoire de vadrouiller à sa guise et découvrir la région. Il déverrouilla la conduite autonome, et prit le volant, « à l’ancienne ». L’électronique veillait malgré tout au grain, et accompagnait avec précision le placement du véhicule, l’exercice consistant à éviter tout accrochage avec les autres conducteurs au comportement latin.

Ils ne virent de Marseille que la rade durant quelques minutes, depuis l’entrée nord de la mégapole. Le GPS les guida peu après l’Estaque vers un tunnel long de 17 kilomètres, dont la sortie les téléporta au sud de l’agglomération. Quelques minutes plus loin, une intersection leur laissait le choix entre l’unique route menant à Cassis, et une voie sur la droite indiquant le Campus de Luminy. Passé le col de la Gineste au pied du Mont Puget, la départementale en lacets devint rectiligne sur le plateau longeant le parc des calanques. S’en suivit une descente sur le village de Cassis, qu’ils évitèrent pour replonger sur le rivage, au pied du Cap Canaille, et de ses coteaux de vignes et d’oliveraies.

La feuille de route du GPS les mena face à un imposant portail en fer forgé, laissant entrevoir une allée bordée de cyprès. Niels demanda à son bracelet connecté d’informer la propriétaire du domaine de leur arrivée. Les grilles s’ouvrirent une dizaine de secondes plus tard, et au fond du parc arboré se dévoila une bastide en pierre qui semblait dans son jus, parfaitement conservée depuis deux siècles. Sur le seuil de l’entrée principale les attendait la maîtresse des lieux, une septuagénaire à la chevelure argentée, drapée d’une longue robe blanche.

— Bienvenue au Clos Sainte Magdeleine. Je suis Anaïs Bourel. C’est un plaisir de recevoir un homme de sciences reconnu à l’international, cher Monsieur Kristiansen.

Niels fut le premier surpris par cet accueil. Cette femme avait eu la curiosité d’en savoir plus sur le profil de ses locataires, et elle avait accroché sur la notoriété, pourtant un brin élitiste, du chercheur.

— Je suis flatté, Madame. Et autorisez-moi, à mon tour, d’émettre un compliment. Quel plaisir d’être reçu dans un endroit aussi sublime ! Vous entretenez avec talent ce patrimoine provençal !

— Je n’ai pas tant de mérite que cela. Le domaine est dans la famille depuis six générations, et la production nous permet de restaurer au fil de l’eau les bâtiments et leurs abords pour les maintenir dans leur essence originelle voulue par nos aïeux.

— Mais comment diable vous êtes-vous intéressée à ma personne ? Ma discipline n’est pas à la portée du grand public, en règle générale. Surtout hors de Norvège.

— Sans doute pensez-vous que je suis la représentante d’une dynastie viticole cassidenne. Et c’est effectivement le cas. Mais c’est mon frère qui s’est occupé durant cinquante ans de l’exploitation des vignes. J’étais pour ma part affairée à d’autres tâches, plus spirituelles que spiritueuses.

— Ah oui ? Et lesquelles ?

— J’ai passé ma vie à faire de la recherche en physique théorique. À la faculté des sciences de Luminy. Déposez vos bagages dans la bastide. Et ensuite, nous irons boire un verre de blanc. Vous m’expliquerez comment vous comptez faire fonctionner votre étoile magique, la Z-Machine… Cela m’intrigue.

Anaïs était la fille aînée de la famille, et manifesta dès son jeune âge un intérêt amusé pour les subtilités de la vinification. Il s’agissait plus d’une curiosité pour la complexité de cette alchimie qu’une vocation à marcher dans les pas de sa mère, héritière du domaine. En 2020, baccalauréat en poche avec mention très bien, elle avait définitivement écarté l’œnologie et la viticulture de son futur professionnel. Elle laissa les honneurs du passage de flambeau à son frère cadet, et se plongea corps et âme dans les sciences. Cette idée n’était pas le fruit du hasard, mais une façon de se rapprocher de son père, lui-même physicien réputé. Il n’avait que vingt ans quand il succomba aux charmes de sa mère. Anaïs était née de leur union, celle de deux étudiants pas encore tombés du nid. Sa belle-famille, mise au pied du mur, l’avait sommé de s’impliquer dans la gestion des vignes. Ce qu’il avait refusé.

Les années de Maths » Sup et Math » Spé de la jeune fille d’alors furent une simple formalité. Direction la Faculté de Luminy, où elle intégra directement le Master. Et puis le doctorat. Des années d’études brillantes. Les meilleurs professeurs se l’arrachèrent pour la compter dans leurs équipes. Elle consacra sa vie entière à la recherche sur ce campus, qu’elle ne quitta jamais. Encensée pour son rôle moteur au sein du laboratoire, on lui confia la direction du département une quinzaine d’années avant que l’âge de la retraite ne la rattrape.

— Tant de belles rencontres ont forgé ma carrière. Mais je n’imaginais pas avoir le plaisir de vous croiser une fois la fin de la partie sifflée. La vie est un manège inarrêtable. À tout moment, on peut encore bénéficier d’un tour gratuit. Je serais ravie d’échanger sur vos travaux durant votre séjour à Cassis. Et n’hésitez pas à me solliciter si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— À bien y réfléchir, peut-être pourriez-vous me rendre un énorme service, chère Madame…

**23**

**Une ouverture à haut risque**

L’accueil de l’Évêché était plus désert que jamais. Quelques minutes s’écoulèrent avant qu’un agent ne daigne se manifester, et demande sans tact à Joséphine la raison de sa présence. La réponse remit un brin de respect dans le ton du policier. Un rendez-vous avec un officier de Tracfin faisait d’elle une visiteuse à traiter avec circonspection. La secrétaire du lieutenant confirma au téléphone cette entrevue, mais ce dernier avait quitté son bureau pour une réunion précipitée avec les douanes. On l’invita à patienter dans le couloir, sur une inconfortable chaise en bois.

Les allées et venues des fonctionnaires de police trahissaient une effervescence contrastant avec la sérénité de l’accueil. La délinquance ne prenait jamais de vacances à Marseille. Et l’une des économies phares de la ville, le trafic de drogues, abordait la période estivale avec euphorie. Les touristes n’étaient que des consommateurs de passage, peu regardant sur la qualité, donc nul besoin de les fidéliser. Et les substances en circulation étaient coupées avec tout et n’importe quoi pour en maximiser les profits. Ce marché temporaire avait deux impacts sur le travail des forces de l’ordre. D’une part, les approvisionnements, pour faire tourner le stock, explosaient. Les douanes étaient en état d’alerte permanent. D’un autre côté, les grossistes et les revendeurs fourguaient, une fois diluées, des mixtures nocives, voire mortelles à fortes doses. La Bac et la Police en civil planquaient H24 aux abords des cités, des plages et des lieux touristiques. Bref, partout.

Giocanti arriva au bout d’une demi-heure, s’excusant du bout des lèvres.

— Navré pour cette attente, mais vous ne m’avez pas indiqué d’heure, et j’avais d’autres chats à fouetter. Les livraisons de dope deviennent plus fréquentes que les approvisionnements des supermarchés…

Il s’installa derrière son bureau et tira de son tiroir un MacBook anodisé gris de belle taille.

— Voilà l’objet du délit. Ça doit coûter un bras, un engin pareil ! C’est bien le vôtre ?

— En apparence, oui.

Il lui ouvrit l’ordinateur, et le fit pivoter vers elle, l’invitant à saisir son identifiant et son mot de passe. Quelques secondes plus tard, la page d’accueil émergea, et Giocanti reprit dans la seconde l’appareil pour en inspecter le contenu. L’arborescence du disque dur montrait deux uniques répertoires, intitulés *Business School* et *Administratif*. Il cliqua frénétiquement sur chacun des fichiers qu’ils hébergeaient.

— Ne me faites pas croire que vous utilisez une bécane à 3000 balles pour stocker vos supports de cours, vos bulletins de paie et quelques notes d’électricité. Il y avait autre chose, c’est obligé !

— Pourquoi vous énervez-vous ? Et que pensiez-vous y trouver ?

— OK, on ne va pas tourner autour du pot. Ceci est l’ordinateur de votre frère, n’est-ce pas ? Et ne me racontez pas le contraire, on a mis la main sur une facture d’achat dans sa baraque lors des perquisitions. Et l’objet s’est révélé introuvable. Donc il a atterri chez vous. Dites-moi si je me trompe !

— Je n’ai pas l’intention de nier, Sauveur. Et je ne vois pas pourquoi je le ferais ! En toute transparence, quelques jours avant la fusillade, mon vieil ordinateur était tombé en panne et Hugo m’avait proposé de me donner le sien. Il me l’a remis en me demandant de le réinitialiser. Et je vous avoue ignorer ce qu’il contenait, si c’est cela votre prochaine question !

Giocanti fixa Joséphine d’un regard inquisiteur. Elle ne semblait pas mentir. Et effectivement, elle ne connaissait pas les secrets du disque dur avant la réinitialisation. Pas encore, tout du moins. Elle avait juste oublié de préciser qu’à ses pieds, son sac cachait la sauvegarde des données tant convoitées.

— Vous allez me noter les identifiants sur ce papier, et l’appareil va filer à la Police scientifique pour y être décortiqué. Ça prendra le temps qu’il faut, mais je suis persuadé qu’on va récupérer l’historique de la machine. Vous pouvez disposer, mais ne vous éloignez pas trop. Il se pourrait que j’aie de nouveau besoin de vous.

Joséphine sortit du commissariat, on ne peut plus perplexe. L’attitude du lieutenant s’était révélée surprenante. Lui qui s’était montré jusqu’alors si prévenant et attentionné, avait dévoilé un tout autre visage. Se doutait-il qu’elle lui cachait quelque chose ? Depuis le début, son instinct lui dictait de ne pas divulguer l’existence de cette clé à quiconque avant d’en connaître le contenu. Il lui fallait maintenant en avoir le cœur net. Elle longea le Vieux-Port en direction du Centre Bourse, décidée à investir dans un nouveau Mac. À l’entrée de la Fnac, une tête de gondole proposait un modèle « *Air* » à prix cassé. Cette entrée de gamme répondait à ses besoins. Elle se dirigea avec le précieux sésame vers les caisses désertes, et, en quelques minutes, allégea son compte en banque d’un millier d’euros.

Quelque peu chargée, elle regagna tant bien que mal la Canebière par l’escalator extérieur. Son portable sonna. C’était Judith.

— Alors, raconte ! Comment se passe ton taf ? La mission est à la hauteur de tes espérances ?

— C’est passionnant ! Jamais je n’aurais cru pouvoir en apprendre sur le nucléaire en quelques jours. Mon responsable hiérarchique est un brin perché, mais il est cool ! Et il m’a aménagé un agenda à la Marseillaise. Il est seulement 16 h, et j’ai trouvé le temps de traîner au commissariat et de faire les boutiques !

— Tu étais de nouveau chez les flics ? Passe donc prendre un verre à l’appart’ pour me raconter, c’est mon après-midi de repos.

Joséphine ne se fit pas prier, elle avait besoin de compagnie, histoire de s’aérer l’esprit. Et sa nouvelle copine était la complice rêvée pour ça. Elle attrapa le tram sur la Canebière, et en ressortit quelques minutes plus tard place Castellane. Judith habitait au troisième étage d’un « trois fenêtres », un immeuble marseillais typique au début de la rue Sainte-Victoire. La façade en pierre de Cassis méritait un sérieux ravalement, et pourtant, le rez-de-chaussée hébergeait un restaurant étoilé. C’était tout le paradoxe de la cité phocéenne. L’excellence négligée, le beau qui tutoie le médiocre. Néanmoins, cette bizarre alchimie cimentait l’équilibre de cette ville si singulière. Ici, point de « show off ». Une terre de contraste, où la richesse savait demeurer discrète, pour ne pas offenser la misère.

À peine avait-elle passé la porte du deux pièces qu’un personnage inattendu se faufila vers elle en remuant la queue.

— N’aie pas peur, Socrate est adorable. Comme tous les beagles, d’ailleurs. Il est même si sociable qu’il partirait avec le premier venu. D’habitude, il reste quand même quelques instants sur la réserve avant de s’approcher. Mais, toi, il semble singulièrement t’apprécier !

Accroupie pour accueillir le jeune chien, Joséphine eut un flash. Elle le connaissait, l’avait déjà vu. Avec son premier maître, celui qui l’avait fait renaître.

— Ce chien, c’était celui de Marc, n’est-ce pas ?

— Oui… Effectivement. Il m’a demandé d’en prendre soin juste avant de… enfin, tu sais. Et tu reconnais donc ce toutou sans jamais l’avoir croisé pour de vrai ? Je vais commencer à y croire à toutes vos histoires de fantôme !

Socrate fut généreux en léchouilles et ne lâcha plus d’une semelle cette invitée qui lui était si familière. Sa manière à lui de catalyser la présence de son ancien maître. Ce qui eut pour effet de distiller en Joséphine un cocktail de joie et d’émerveillement. Le temps ne lui sembla soudain plus linéaire, structuré par les évènements qui s’égrainaient dans le passé. Il se montrait plus complexe, capable de se tordre sur lui-même, faisant ressurgir dans le moment présent un être disparu.

Judith avait décoré son appartement à son image. Décalée, érudite et bordélique. Les photographies en noir et blanc relatant l’histoire tumultueuse de la cité phocéenne colonisaient les murs, et les livres s’amoncelaient tels des monolithes dans chacune des pièces. Des souvenirs de voyages disséminés de manière anarchique s’invitaient pour briser l’unité de ce décorum marseillais. Et encore, pas tant que cela : Massalia, son nom d’origine, était un immense chaudron dans lequel la quasi-totalité des cultures de la planète était venue s’amalgamer.

— Alors, raconte. Comment avance l’enquête ? Ils ont mis la main sur les pieds nickelés qui se sont introduits chez toi ?

— Plus ou moins. Ils ont récupéré l’ordinateur qu’ils m’ont piqué. Mais le lieutenant refuse de me le rendre. Il pense pouvoir le disséquer, et glaner des infos dessus.

— Et c’est tout ? Je croyais que tu allais m’annoncer des rebondissements dans l’affaire !

— Il y en a peut-être un. Sam m’en a un peu plus dit sur l’organisation tentaculaire derrière tout cela. Il sait des choses, mais n’en a pas les preuves tangibles, et c’est pour cela qu’il ne tient pas à les divulguer pour l’instant à la Police. Et il se pourrait bien que les preuves en question, ce soit moi qui les détienne. Je ne suis pas sûre que ce soit prudent de t’en parler…

— Me parler de quoi ? Tu as un cadavre dans le placard ?

Joséphine ne répondit pas. Elle resta quelques secondes dans un état de doute. Elle s’était juré de ne rien dire à quiconque de l’existence de cette clé. Et pourtant, quelque chose la poussait à mettre Judith dans la confidence. Il lui manquait juste un signe pour la conforter dans l’idée qu’elle prenait la bonne décision. Et là, Socrate se détacha d’elle pour aller renifler dans le grand sac au logo de la Fnac, le fit basculer, laissant glisser la boîte blanche du Mac sur la moquette.

— Tu as acheté un nouvel ordi’ ? Tu as peur que la Police te confisque définitivement l’autre ?

— Eh bien, pour tout te dire, j’avais besoin de consulter le contenu d’une clé USB… Et je n’y parviens pas sur le PC portable de la Fac.

Judith comprit que cela était en lien avec l’enquête. Elle ne put brider sa curiosité, déterminée à cuisiner sa copine.

— Et j’imagine que, sur cette clé, il se pourrait qu’on trouve des infos après lesquelles le lieutenant court, n’est-ce pas ?

— Tu en sais déjà trop. Je pense qu’il est préférable que je sois la seule pour l’instant à prendre connaissance de ces données. Ces gens sont capables de tout pour protéger leurs intérêts. Le cadavre dans le placard, comme tu dis, il est à conjuguer au pluriel !

— Je comprends, copine. Tu tiens à préserver ton entourage. Mais à mon sens, c’est un mauvais calcul que de tout vouloir garder pour toi. Au final, c’est à ta pomme qu’ils s’en prendront, et tu as suffisamment versé dans le dramatique, tu ne crois pas ? Pourquoi n’as-tu pas remis cette clé à la Police ?

— Je ne sais pas. Une force me pousse à ne pas le faire. En tout cas pour l’instant… Allez, OK, on découvre ça ensemble, et, selon le contenu, tu m’aideras à adopter la bonne décision. Ça te convient ?

Joséphine déballa l’appareil, et elles s’installèrent côte à côte sur le canapé, le regard rivé sur l’écran. Plutôt que de passer des heures à le paramétrer, le système d’exploitation lui proposa la restauration d’une sauvegarde. Elle cliqua sur cette option et inséra la clé dans l’un des ports USB-C. Le logiciel propriétaire d’Apple, *Time Machine*, littéralement *La Machine à Remonter le Temps,* avait enregistré l’ensemble de la configuration du Mac d’Hugo, tous les répertoires, les fichiers médias, mais aussi le l’intégralité de sa boîte mail. Des centaines de données ressortirent dans l’arborescence du disque dur. Mais par quoi commencer ?

Un dossier attira l’attention de Judith. Le seul dont le nom était en majuscules : *SYNDICATE*. Il ne contenait qu’un document texte, sur lequel figurait un lien internet, *www.private-syndicate-corporation.onion*, suivi d’un identifiant et d’un mot de passe. Joséphine copia l’adresse dans la barre de recherche, mais rien n’aboutit.

— Normal, copine, tu n’es pas connectée au réseau. Laisse-moi la main, je vais entrer mes codes wifi.

Une fois en ligne, la page du site resta néanmoins inaccessible, malgré plusieurs tentatives. Judith, qui maniait l’outil informatique avec dextérité, essaya un navigateur alternatif, sans plus de succès.

— Attends, j’ai compris ! L’extension « .onion » correspond au Dark Web !

— Tu peux me traduire ?

— Le site en question est hébergé dans les tréfonds de la toile. Une version parallèle d’internet, idéale pour dissimuler la plupart des trafics et autres bizarreries illégales. Tout y est opaque et non référencé, et les navigateurs classiques ne sont pas reconnus. Seule une interface appelée *Tor* permet d’y accéder. Je ne sais pas si c’est bien prudent de fourrer le nez là-dedans…

— A-t-on vraiment le choix ? Maintenant qu’on est au pied du mur, autant l’installer, non ?

Judith fit la moue, pas convaincue de l’argumentaire un brin léger de sa copine. Mais sa curiosité était à fleur de peau. Elle dégota le logiciel que le système ne reconnut pas dans un premier temps, mettant en garde sur sa dangerosité potentielle. Elle contourna les autorisations et, en un tournemain, réussit à l’installer.

Le site s’ouvrit enfin. Une page d’accueil sombre et dépourvue de toutes fioritures se dévoila, réclamant les codes d’accès. Une fois rentrés ceux mentionnés dans le fichier, le serveur moulina quelques instants, avant d’afficher un menu dépouillé. Peu de moyens avaient été déployés dans la présentation et le design, l’objectif n’était visiblement pas commercial. Judith cliqua sur le premier onglet appelé sobrement *Organigramme*. Une fenêtre rouge s’invita au milieu de l’écran. Elle stipulait : « *Accès refusé. Vous n’utilisez pas de VPN. Votre adresse IP est 86 212 113 159* ».

— C’est quoi un VPN, Judith ?

— Zut, quelle gourde ! J’aurais dû y penser, bon sang ! Un VPN, c’est un logiciel qui se branche sur des serveurs d’autres pays. Il permet de surfer anonymement, sans que l’on puisse te tracer. Je me déconnecte avant que quelqu’un de mal intentionné ne récupère mes coordonnées…

**24**

**Un diable tout droit sorti du passé**

L’anonymat était en place, Judith venait de sécuriser l’immersion dans le *Dark Web*. La connexion au site *Syndicate* se fit aussi simple que la consultation d’une recette de cuisine en ligne. Sauf que la mayonnaise n’était pas la même. Un clic sur l’onglet *Organigramme* ouvrit une arborescence circulaire, une constellation d’activités toutes liées les unes aux autres, et aux noms plus ou moins explicites.

— Ça ressemble à une société multinationale, diversifiée dans des dizaines de *business* différents, remarqua Judith.

— Un véritable inventaire à la Prévert. Immobilier, finance, assurance, solaire, éolien, industrie pharmaceutique, intelligence artificielle, pétrole, gaz, informatique, chimie, sidérurgie, automobile, agroalimentaire… Et tout ça sous couvert d’une boîte inconnue au bataillon !

Chacune de ces activités renvoyait à une présentation minimaliste. Seuls étaient recensés les référents par pays, avec pour uniques coordonnées des adresses mail liées au nom de domaine, et donc sécurisées comme l’était l’accès au portail. L’usage du logiciel de messagerie interne était imposé, et une multitude de codes verrouillaient la transmission des échanges.

D’autres onglets, plus énigmatiques encore, conduisaient à des transferts d’argent cryptés, des signalements d’*anomalies* ou des *comportements non appropriés*. La présentation n’avait rien de commercial et ne s’adressait pas au grand public, c’était une évidence. Il s’agissait grossièrement d’une *hotline* à destination d’une communauté tentaculaire. Et les informations laconiques qu’elle distillait n’étaient qu’une infime partie de l’iceberg.

En revanche, en marge du site, le disque dur d’Hugo regorgeait de fichiers plus saisissants les uns que les autres. Pléthore de tableaux Excel inventoriaient des opérations financières, des mouvements de fonds vers des hommes de paille, et cela se chiffrait en centaines de millions. Des répertoires classés par activités, essentiellement liées aux énergies renouvelables, rassemblaient avec exhaustivité les moindres pièces relatives à des transactions. Celles-ci, accompagnées de notes à destination des commanditaires, transpiraient le blanchiment d’argent sale à plein nez.

— Si tu as besoin de preuves, tu es servie, copine ! Et encore, on n’a pas épluché les mails de ton frère. Au regard de ce qu’on a sous les yeux, ce pourrait être explosif !

— Je suis noyée par tout ce que je vois, Judith, et ne sais qu’en penser. Mais je reste sur mon intuition. Je vais me plonger un peu plus dans cette bouillabaisse et me faire mon idée avant d’en référer à la Police. Quelque chose me dit que, si cette organisation est si étendue qu’elle y paraît, c’est qu’elle tient les autorités en respect. Il va falloir se méfier du moindre individu…

— Tu as raison. Ferme cette application, et prends le temps de réfléchir avant d’aller plus loin. Excuse-moi d’insister, mais sans doute serait-il plus sage…

— Laisse-moi regarder tout ça à tête reposée. Et, promis, je te tiens au jus. Désolée, je file, Wil m’attend sur la Canebière.

Wilfried sortit de la banque dès 17 h 30. Rien ne le retenait à l’agence, les clients s’étant évaporés dans la chaleur de l’été. Joséphine descendait tout juste du tram et lui sauta au cou.

— J’ai besoin d’un remontant. Tu m’invites à prendre un verre ?

Malgré le cagnard, les touristes s’étaient agglutinés sur les terrasses tapageuses du Vieux-Port. Le jeune couple se réfugia au calme et au frais, dans la salle déserte de la Brasserie de l’OM.

— Alors, ta visite à l’Évêché, elle a donné quoi ?

— Rien de fou. Ils ont remis la main sur mon ordinateur portable. Mais Sauveur l’a conservé, du coup j’en ai acheté un tout neuf.

— Mais tu m’as dit au téléphone que la Fac t’en avait déjà fourni un…

— J’ai un truc à consulter, et je ne peux le faire que sur Mac. Je t’expliquerai plus tard, ce n’est pas bien important…

Joséphine noya le poisson avant que Wilfried ne pose la moindre question sur le sujet.

— Ne m’en veux pas, mais il va falloir que je rattrape le temps perdu, ce soir. J’ai galopé tout l’après-midi et je n’ai pas consacré une seule minute à mon travail.

— Aucun problème. Allons chez toi, tu seras plus à l’aise pour bosser. Une fois rentrés, j’irai faire des courses pour préparer le dîner. Vu mes piètres talents de cuistot, je te laisserai une paix royale pendant un bon moment ! Et je trouverai bien un bouquin dans ta bibliothèque pour me tenir compagnie le reste de la soirée.

La discussion tourna à la dérision, et c’était tant mieux. Joséphine avait la ferme intention de fouiller les secrets du disque dur. Mais en gardant Wilfried à des années-lumière de tout cela.

Isolée dans son bureau, elle consacra deux bonnes heures à ses travaux statistiques. À peine eut-elle traité les analyses de West, le réacteur d’essai de Cadarache, qu’elle reçut une notification sur l’intranet du CEA. De nouvelles données étaient disponibles en provenance d’un laboratoire de Corée du Sud. Et elles venaient compléter des dizaines d’autres, déjà présentes dans la base par ordre chronologique. Tous les pays contributeurs financiers d’ITER s’étaient engagés à partager en parallèle les conclusions de leurs expériences en temps réel. Une synergie qui démultipliait les chances d’aboutir à des progrès tangibles, et le plus rapidement possible. Cependant, après traitements statistiques de trois fichiers, Joséphine observa des résultats similaires. Les mêmes causes provoquaient les mêmes effets. Les tokamaks à travers le monde étaient à peu de choses près identiques. Et les disruptions cantonnaient leurs performances à une poignée de minutes dans les meilleurs des cas, avec une énergie dégagée respectable, mais loin d’égaler celle consommée pour déclencher la fusion.

Elle pianota sur le moteur de recherche pour en connaître un peu plus sur ce type de réacteur nucléaire. Vincent lui en avait expliqué le fonctionnement, certes de manière assez détaillée, mais elle désirait en apprendre davantage. Elle découvrit avec surprise que le tokamak n’était en rien une machine du XXIe siècle, puisque son invention remontait aux années 50. Les évolutions et leurs expérimentations s’étaient depuis succédé, sans véritablement révolutionner le concept initial.

— Durant 70 ans, des centaines de chercheurs ont consacré leurs vies à faire progresser ce truc, des dizaines de milliards ont été dépensés, et tout ça pour arriver à des résultats aussi insignifiants… Soit j’ai loupé un épisode, soit ce Niels Kristiansen est dans le vrai, et ITER ne fonctionnera jamais.

— Tu m’as parlé ? lança Wilfried depuis la cuisine.

— Non, désolée, je réfléchissais à haute voix. Je commence à avoir faim. Mon chef à domicile s’en sort-il ?

— Si tu veux bien interrompre tes devoirs de classe, je te propose de passer à table. Madame est servie !

Encore immergée dans son tout récent domaine de prédilection, Joséphine fut intarissable sur la fusion nucléaire durant le dîner. Et Wil découvrait une nouvelle facette de son amoureuse. Sa capacité à assimiler de telles connaissances en si peu de temps l’impressionnait. Et au-delà de cela, Joséphine cultivait un regard critique d’une pertinence qui forçait le respect.

— Je suis coachée, je n’ai pas grand mérite. J’ai reçu un autre message du fameux Niels, ce matin. C’est lui qui m’a mis dans le crâne le doute quant à la réussite du programme. Mais même si je suis portée par des intuitions qui vont dans son sens, je me dois de garder les pieds sur terre. Et revenir avec humilité à ma condition de néophyte qui sait tout juste manier et ordonner les chiffres.

— Pas de fausse modestie. Tu es justement, de par ton regard nouveau, et pas encore pollué par des dogmes, d’une grande pertinence dans tes observations. Et tu n’es qu’au début de ta mission. Au fur et à mesure de tes avancées, sans doute pourras-tu conforter ta vision des choses.

— Ou pas… Ce dont je suis certaine en tout cas, c’est que tu as un talent caché. Ce ceviche de daurade au yuzu était un délice. Et je me régale avec ton tiramisu. Tu te débrouilles très bien pour un célibataire endurci !

— J’imagine que je dois prendre cela comme un compliment. Et cela signifierait-il que j’ai encore une marge de progression ?

— Absolument. Je pense avoir dégoté un diamant brut, dit-elle en lui offrant un baiser teinté de chocolat.

Wilfried renvoya Joséphine vers ses feuilles de calcul, refusant son aide pour la vaisselle. Elle prit soin de tirer la porte de son bureau, rangea le PC de la Fac et sortit son nouveau Mac. Elle ouvrit l’application de messagerie et commença à éplucher les mails de manière antéchronologique. Son cœur se serra en découvrant les mots égrainés par Hugo deux jours avant sa mort. Le dernier courriel envoyé lui était destiné :

« *T’inquiète pour ton ordinateur, sœurette. Ça ne sert à rien de chercher à le réparer, il est au bout de sa vie, ton vieux coucou. Je passerai demain à l’appart t’en déposer un tout neuf. Ou presque. Je l’utilise depuis quelques semaines, mais c’est un portable trop puissant pour mon usage, et je ne le trimbale jamais à l’extérieur. Je m’achèterai un fixe pour le bureau, ça me suffira. Je viens d’effectuer une sauvegarde, mais j’aimerais que tu en fasses une toi aussi avant de le réinitialiser. Je te remettrai une clé USB de bonne taille. Fais une copie du système via Time Machine, et garde là de côté précieusement, on ne sait jamais. Je t’embrasse. Hugo*»

Les mails précédents étaient pour la plupart des échanges potaches avec ses copains et aucun ne semblait faire allusion de près ou de loin à des activités suspectes. Et cela paraissait logique. Utiliser des adresses courriel grand public aurait été imprudent, compte tenu des montants en jeu. Joséphine se rappela qu’une messagerie était intégrée à l’intranet Syndicate. Sans doute Hugo communiquait-il avec ses commanditaires par ce biais. Il lui fallait se reconnecter à la plate-forme pour en avoir le cœur net. Mais elle prit encore quelques minutes pour balayer les boîtes d’envoi et de réception, elle ne voulait rien négliger. Et elle se concentra sur les échanges avec Sam. Il était le seul à connaître tous les détails des transactions, puisqu’il y prenait part lui-même. A priori, rien d’explicite ne lui sauta aux yeux dans un premier temps. Mais peut-être fallait-il lire entre les lignes. L’objet d’un mail la semaine précédant la fusillade lui parut énigmatique : « *J’ai croisé le diable à Paris*… ».

Sam l’avait écrit dans le TGV le ramenant vers Marseille. Il y expliquait avoir été « *invité* » à une réunion de dernière minute sur la capitale. « *Une remontée de bretelles* ». Les affaires n’avançaient pas assez vite selon son « *manager* ». Le ton était léger et débonnaire, mais maladroit. Il cherchait à faire passer une information sans en dévoiler les détails. Il était question de perte de temps, de méthodes « *à la parisienne* », de « *ronds de cuirs qui se prenaient pour ce qu’ils n’étaient pas* ». Et le clou du spectacle avait été un invité-surprise, un nouveau « *directeur*» qui avait débarqué à la fin de la séance. « *Un revenant. Le balafré en personne. Sa gueule d’ange, elle en a pris un sacré coup avec les années. Il m’a chargé de te passer le bonjour* ».

Joséphine revint sur la boîte d’envoi, en quête de la réponse d’Hugo. Mais rien. Sans doute avaient-ils échangé de vive voix par la suite. Elle renseigna plusieurs mots-clés dans la barre de recherche, mais aucun autre message n’y faisait référence. Le plus simple pour connaître l’identité du « diable » était de la demander à Sam.

Et si l’organigramme de *Syndicate* donnait déjà un élément de réponse ? Les dirigeants de chacune des branches du cartel y étaient nommés. Car, oui, la terminologie de « cartel » semblait pertinente pour désigner cette organisation criminelle qui n’avait rien d’une escroquerie de bas étage. Dans les activités de ce consortium international était répertoriée celle qui avait été au cœur des investissements réalisés par Hugo, l’implantation de fermes photovoltaïques. Un clic sur l’onglet *Solaire* déploya un menu déroulant avec une liste de pays. Nouveau clic sur *France.* Une fenêtre s’ouvrit, indiquant une simple adresse : *frederick.melnikov@syndicate.onion.*

Joséphine se paralysa. Elle vit devant elle un vortex se former et l’entraîner plus de dix ans en arrière. Le type à la tête de cette branche mafieuse, c’était Fred. Celui qui avait été son amour d’adolescente. Avant de la jeter comme un kleenex. Et de se faire démonter la tronche par Hugo et Sam.

**Partie 3**

**Aîon, ou les cycles éternels**

**« Mourir, c’est sortir du Temps. Le Temps est une parenthèse, une illusion, un songe, et peut-être un mensonge. »**

**Jean D’Ormesson**

**25**

**Deux temps, un lieu**

— Et c’est aussi simple que cela ? Vos travaux ont révolutionné la physique en dédoublant l’équation de champ d’Einstein ? Je suis bluffée, mon cher Niels !

Quelques verres de vin blanc avaient dissipé la solennité de l’accueil au domaine. Et Anaïs replongea avec délice dans ce qui l’avait transportée sa vie durant : la recherche scientifique. Elle ne parvenait plus à dissimuler sa joie de loger cet éminent personnage venu du Grand Nord. Elle le cuisina avec gourmandise sur ses découvertes, celles qui promettaient une énergie sans limite pour les générations futures.

Les enfants s’étaient déjà approprié les lieux. Ils avaient enfilé leurs maillots, direction la piscine à débordement, sous le regard bienveillant de leur mère. Kirsten s’était réfugiée sur un transat, laissant les débats scientifiques se prolonger au bar de la terrasse. Le soleil de fin juillet amorçait sa descente vers l’horizon. Il embrasait la roche ocre du Cap Canaille, la plus haute falaise d’Europe qui surplombait avec majesté la baie de Cassis.

— Si simple, non… répondit Niels. Et au bout du compte, je ne crois pas à la recette miracle. La vérité d’hier n’est plus celle d’aujourd’hui. Alors qu’en sera-t-il demain ? Et il convient de nuancer, et ne pas tout jeter à la poubelle. Sous prétexte que la recherche évolue, il serait stupide et arrogant de faire table rase du passé. Car j’ai l’intime conviction que tout est lié, et que les idées doivent cohabiter pour trouver un équilibre, sans cesse meilleur. Regardez par exemple les travaux de ces dernières décennies sur la gravitation. Cette déformation de l’espace-temps a permis de réconcilier la théorie de la relativité générale avec la physique quantique. Selon moi, toutes les sciences doivent foisonner, la recherche se veut aujourd’hui holistique. Qu’il s’agisse de la physique classique de Newton, de celle d’Einstein, de la physique quantique, de la biologie, ou encore d’une approche… comment dirais-je… spirituelle. Je ne me considère pas comme un expert dans ce domaine. Juste un apprenti. Mais j’ai la conviction depuis le départ, depuis que je me suis plongé dans cette formidable quête, que tout est lié. Que tout est unité. Et qu’il est stupide d’entretenir des clivages, tel que cela a été fait depuis bientôt un siècle. Cette approche est libératrice pour la suite. Et c’est précisément ce qui m’a permis d’avancer.

Anaïs buvait ses paroles, et tout lui semblait sonner juste. Elle revint sur une remarque lancée par Niels au début de la conversation.

— Et vous me disiez que je pouvais potentiellement vous aider… En quoi ?

— Vous êtes professeur émérite à l’Université d’Aix-Marseille, m’avez-vous dit. Vous restez donc toujours en lien avec le laboratoire de physique de Luminy, n’est-ce pas ? Auriez-vous gardé, à tout hasard, les bons contacts pour m’y introduire dès demain ? Pas pour en dérober les secrets ! J’ai juste besoin de me connecter à l’ordinateur quantique. Une expérience en cours que je souhaite poursuivre pendant les vacances…

— Eh bien, je ne vous garantis rien. Le campus est désert à cette période de l’année. L’été est une longue sieste ici, vous savez… Et ceux qui restent en poste ne sont pas les lames les plus affûtées du tiroir. Mais à bien y réfléchir, ce n’est finalement pas plus mal. Laissez-moi passer un ou deux coups de fil, et je pense pouvoir vous fournir un sauf-conduit.

Les enfants étaient affamés. La piscine, ça creusait. La famille norvégienne atterrit, sur les conseils de leur hôtesse, à la terrasse d’un restaurant en retrait du bord de mer. La saison estivale transformait ce petit village tranquille en station balnéaire bondée jusqu’à la nuit. Et le port était tout sauf un bon plan pour se ressourcer en famille. La soirée s’étira doucement sous les platanes de cette institution locale, dont les pizzas au feu de bois étaient vantées comme les meilleures de la côte. Réputation exagérée ou pas, elles régalèrent les jeunes gastronomes, qui finirent par piquer du nez une fois le dessert englouti. De retour à la bastide, leurs parents n’eurent aucun mal à les mettre au lit. Bercés par le chant des cigales, ils s’écroulèrent au bout de quelques minutes. Ce soir-là, nul besoin d’histoires de Vikings pour gagner le pays des rêves.

La nuit au milieu des vignes fut encore plus paisible que Niels ne se l’était imaginé en réservant ces vacances. Et pourtant, il eut la plus grande peine à trouver le sommeil. Ce qu’il avait découvert dans l’avion sur Joséphine le troublait. La situation était plus que singulière, et il était déplacé d’y voir de simples coïncidences. Demain, si Anaïs le lui permettait, il pousserait la porte du laboratoire de physique dans lequel sa correspondante travaillait cinquante ans auparavant. Et de là, il lui enverrait de nouveau un message auquel peut-être elle répondrait. Et il fallait que ça marche. C’était obligé. Il avait encore des informations de première importance à lui communiquer.

Le saut quantique de cinquante années, il l’avait compris. Dans le codage de son algorithme, il avait entré des valeurs entières, qui, une fois multipliées, définissaient finalement les paramètres de l’intrication recherchée. Mais il existait des centaines de millions d’adresses *gmail.com*. Pourquoi diable Sycamore avait-il pioché celle de Joséphine ? Cette jeune femme résidait là où sa mère était née. La réservation des vacances l’avait conduit à connaître Anaïs, dont la carrière s’était déroulée dans le laboratoire qui avait embauché Joséphine. Et quelques heures plus tôt, une nouvelle information lui était parvenue. La vie de sa correspondante était entre ses mains… Tout cela ne pouvait relever de coïncidences. Quelque chose qui le dépassait orchestrait tout cela. Le temps, comme il l’avait pressenti n’était absolument pas une ligne partant de la gauche vers la droite. Et sans aller jusqu’à nier son existence, tout laissait à penser que la notion d’univers-bloc prenait tout son sens au travers de cette expérience. Passé, présent et futur n’étaient qu’un. Et c’était notre perception, notre conscience de la matière et de l’espace, qui nous enfermait dans cette linéarité de l’écoulement du temps. Il fallait creuser, ce n’était pas encore aussi évident que cela, mais l’idée était posée… Son expérimentation en cours en était une preuve, sans pour autant pouvoir en définir un modèle susceptible de convaincre la communauté scientifique. Et pourtant, il avait à son actif un capital-confiance conséquent. Néanmoins, ce nouveau thème de recherche n’était pas totalement aligné avec son domaine de prédilection. Il avait propulsé l’aboutissement de la fission nucléaire et était en passe de révolutionner la fusion. En cela, sa réputation était parfaitement assise auprès de ses pairs. Mais tordre le temps pour le remonter, c’était hors sujet.

Le soleil rougeoyant de la veille s’était teinté de raffinement en ce début de matinée. Et la baie de Cassis proposait une nouvelle journée douce à vivre. Un paradis sur Terre auquel il ne manquait que quelques viennoiseries, qu’Anaïs avait eu la délicatesse de déposer sur la table du jardin, juste avant que ses hôtes n’investissent les abords de la piscine. Un petit mot sous l’une des tasses : « *C’est tout bon. J’ai échangé avec Albert, le responsable informatique. C’est lui qui va vous permettre d’utiliser l’ordinateur quantique. Présentez-vous au service d’accueil le matin, muni de votre passeport numérique, et faites-leur savoir que le professeur Parant vous a ajouté à la liste des personnes autorisées. L’accès est provisoire, le temps de votre séjour. Albert vous conduira à la salle sécurisée. Il n’a pas l’air comme ça, Albert, mais il a plus d’un atout dans sa manche*».

— Vas-y, ne t’en fais pas pour nous, dit Kirsten. J’accompagnerai les enfants à la plage. Et je te réquisitionne cet après-midi pour une balade dans l’arrière-pays.

Niels quitta le domaine en milieu de matinée au volant du véhicule de location. Une dizaine de minutes plus tard, il pénétrait dans le campus de Luminy. Le fléchage était clair et le laboratoire de physique théorique se trouvait à quelques encablures du portail.

Le gardien à l’entrée du bâtiment confirma que son nom figurait effectivement sur la liste des habilitations de X72. Le fameux Albert déboula dans la foulée avec nonchalance. La cinquantaine passée, accoutré comme un plagiste avec son short et ses claquettes, le responsable informatique n’avait en rien l’apparence d’un geek.

— Vous devez être un visiteur important pour qu’Anaïs m’appelle à 22 h ! Suivez-moi, je vais vous présenter le monstre.

La pièce sécurisée était un simple bureau protégé par une porte blindée à accès biométrique. L’ordinateur quantique était dans la salle mitoyenne, séparée par une épaisse vitre en plexiglas. Les refroidisseurs du processeur étaient d’impressionnantes armoires au vrombissement sourd.

— L’installation date d’à peine six mois, et la société X nous a pour l’instant fourni un seul terminal, mais nous devrions en disposer de trois supplémentaires d’ici l’année prochaine. Vous connaissez le fonctionnement de ce joujou, j’imagine.

— Absolument. Je me connecte à celui de mon université chaque jour. Le nôtre est de la génération précédente, mais nous avons une gestion en multipostes sur tout le laboratoire. Plus pratique, mais moins puissant…

— Je vais démarrer le système et vous créer un identifiant. Vous pourrez venir l’utiliser quand vous le souhaitez, il n’y a pas grand monde sur le campus en ce moment.

— Je vais être limité, de toutes les manières. Je dois me connecter en miroir avec Sycamore, en Californie. Et pour l’opération que j’ai à réaliser, je suis bridé à une seule interconnexion chaque jour.

— Ah, ben, nous aussi ! Les Américains se démènent à tout contrôler et ne nous facilitent pas la tâche. Et tout ça sous couvert de « ça coûte cher, vous comprenez… ». Mais ici, à Marseille, nous avons une réputation à tenir, alors on a un peu contourné les règles… Et du coup, on l’utilise quand on veut.

— C’est-à-dire ? Vous avez trafiqué la liaison ?

— Non, quand même pas, on ne va pas risquer de perdre notre agrément. J’ai juste bidouillé un algorithme en amont de l’interface. Il permet de modifier manuellement la date et l’heure, du moment qu’elles sont passées. On remonte donc le temps pour se connecter. Sycamore n’y voit que du feu. Et ça, on peut le faire à loisir pour chacun des identifiants. Si le cœur vous en dit, je vous fous dans la boucle, vous n’aurez qu’à ouvrir une fenêtre avant que la mise en miroir s’établisse. Et à vous le forfait illimité !

Albert ne s’était pas contenté de contourner ce bornage. Il avait entrepris de placer en réseau l’unique terminal du laboratoire. Une autre interface permettait de créer des *Ghosts*, un maillage d’accès fantômes qui laissaient croire à l’ordinateur quantique local que la Faculté de Sciences avait dépensé sans compter pour équiper de terminaux officiels tout son personnel.

— Tout ça n’est guère complexe. Les ingénieurs se focalisent sur la performance de leurs bécanes. En parallèle, les financiers leur donnent des consignes pour sécuriser au maximum le *business model*. Mais ce n’est pas leur priorité, alors ils négligent les verrous du logiciel. Et à Marseille, le contournement des règles est un sport national. Mais n’allez pas le répéter. Ça ne sert à rien. Tout le monde le sait !

Niels était partagé entre un sentiment de malaise et une admiration profonde pour cette audace. Comme son ADN se voulait aussi méditerranéen que scandinave, rien n’était contre nature.

— Vous êtes génial, Albert ! Je vais effectivement me faufiler dans la brèche. Car je me suis moi-même enfermé dans un système qui limite le nombre de caractères dans mes correspondances. Donc, votre proposition me tente.

— Vous êtes limité en quoi ? Et de quel type de correspondances s’agit-il ? Vous utilisez les calculateurs les plus puissants de la planète pour envoyer des textos ?

— C’est un peu plus complexe que cela… Mais je vous l’expliquerai avec plaisir, si vous en avez le temps.

— Oh, le temps, c’est pas ce qui manque, ici ! Faites vos petites affaires, et venez me retrouver dans mon bureau. C’est le premier à côté de l’accueil. Le plus proche du terrain de boules. Et j’ai un frigo pour les glaçons. Je vous paierai un *pastaga* et vous me raconterez pourquoi l’ancienne patronne du campus vous fait la faveur de l’accès aux lieux.

Niels se connecta facilement à Sycamore. Il n’eut pas à utiliser l’algorithme d’Albert pour contourner le système, il disposait de sa cartouche journalière pour contacter sa correspondante. Il ne savait par quoi commencer. Il devait en dire plus sur lui, tout simplement. Pour la mettre en confiance.

*« Je travaille sur la fusion nucléaire. Un procédé révolutionnaire. On m’a orienté vers vous ».*

Il y était allé au bluff, histoire de la titiller. Les minutes s’égrainaient, et il rongeait son frein, espérant que son interlocutrice soit rivée à un écran pour lui répondre du tac au tac. Et un nouveau message émergea.

*« Je suis justement sur le site d’ITER. C’est ce sujet dont vous parlez ? Dites-m’en plus »*

Incroyable ! Joséphine travaillait également dans le nucléaire. Et sur une branche qu’il maîtrisait à merveille. Ou presque.

Il ne put s’empêcher de cliquer sur l’extension d’Albert. Puis il se ravisa. Il était préférable de laisser le système gérer le temps. Ne pas troubler l’équilibre des choses qu’il avait mis en place. Et qui fonctionnaient. La logique voulait que l’écart de 50 années reste constant, et antidater l’envoi d’un message risquait d’impacter la cohérence de leurs échanges.

Niels revint donc se connecter à l’ordinateur quantique le lendemain matin, escorté une nouvelle fois par Albert. Il lui avait fait la veille un topo de ses travaux autour d’un pastis allongé. Mais le physicien s’était cantonné à l’énergie nucléaire, éludant la vraie raison de sa présence sur le campus.

— J’ai jeté un œil hier sur ce que raconte la presse scientifique. Il est étonnant qu’on ne vous ait pas décerné le prix Nobel ! Aurais-je pris l’apéro avec le nouvel Einstein ?

— C’est très exagéré, cher Albert. Mon rôle n’a été que de faire évoluer ce qui couvait. Je n’ai rien révolutionné. Et puis c’est toujours un travail d’équipe, les médias ont tendance à trop l’éluder. Et il me reste, outre une *dinguerie* que je préfère taire pour l’instant, à peaufiner la recherche sur la fusion. On touche du doigt la solution, il manque juste le petit truc pour permettre à la Z-Machine de stabiliser le processus…

Albert le bombardait de questions, et pour gentiment s’en débarrasser, Niels promit de lui en dire plus autour d’une anisade.

Enfin seul. Connexion en cours à Sycamore.

Joséphine travaillait donc sur le programme ITER. Celui qui fut abandonné en 2038, après un énième accident dans le réacteur qui, cette fois-là, aurait pu se révéler dévastateur. Le consortium avait préféré jeter l’éponge, et acter la gabegie des dizaines de milliards investis. D’autant que la fission à neutron rapide progressait en parallèle. Et il était flagrant que, pendant des décennies, cette solution avait été freinée au profit d’ITER. Les commissions d’enquête avaient soulevé l’énorme enfumage politique caché derrière tout cela, pour temporiser et vendre des énergies alternatives utopiques. Une histoire d’intérêts financiers dévoilés au grand public, et qui firent trembler la planète bien avant la déchéance du site de Cadarache.

Dans un élan passionné, Niels balança un message sans en mesurer les conséquences potentielles.

« *ITER ne fonctionnera jamais. Les disruptions sont insolubles. Turbulences MHD = naturelles ».*

La réponse se fit attendre un peu plus qu’à l’accoutumée. Mais il reçut finalement en retour :

« *Je vous trouve bien catégorique ! Si ce modèle de fusion échoue, dites-moi ce qui marche.* »

L’accroche était en place. Il avait maintenant toute l’attention de Joséphine. Et il lui fallait manœuvrer avec finesse pour la suite. Ou plutôt pour le passé.

**26**

**Acclimater le temps**

Fred avait donc resurgi du passé là où on ne l’attendait pas. Initiateur d’un piège qui s’était refermé sur Hugo et Sam. Une coïncidence ? Sans doute pas. Mais pouvait-on imaginer que tout ce stratagème ait pu émerger d’un désir de vengeance ? Ça ne tenait pas debout. Cette escroquerie à grande échelle ne représentait que l’une des branches d’une gigantesque organisation mafieuse internationale. Tout au plus avait-elle pu aider l’un de ses cadres à se faire plaisir pour régler ses comptes.

Joséphine eut du mal à trouver le sommeil. Elle tentait de faire émerger du sens dans tout cela. Ne pas se perdre dans des suppositions, et tordre le cou aux inquiétudes. Demain, elle retournerait au boulot. Le soleil se lèverait une fois de plus, et il ressemblerait encore et toujours à celui de la veille. Et c’était cela qui le rendait rassurant. Une machine à répéter les belles choses. Les Grecs appelaient le troisième aspect du temps Aîon, celui qui se manifestait sous forme de cycles. Notre univers n’était que circonvolutions, vu d’en haut. Les jours rythmés par le ballet terrestre, les mois cadencés par la Lune, les saisons et les années dictées par l’astre de feu… tous ces recommencements perpétuels orchestraient la majestueuse symphonie de la vie. Puisque le grand tout était cyclique, pourquoi se soucier de début et de fin ?

— Réveille-toi, Joséphine. L’alarme de mon téléphone ne s’est pas déclenchée. On va être à la bourre au taf.

Le bus déposa la jeune femme à l’entrée du campus. Elle avait la tête ailleurs, son monde avait changé depuis la veille. Elle était la détentrice d’un secret, infiltrée dans quelque chose qui la dépassait. La question était de rentrer ou non dans le jeu. Mais le costume s’avérait bien trop grand pour elle. Elle décida de temporiser. Somme toute, ce bourbier existait avant qu’elle n’en prenne connaissance. Il suffisait de faire comme si de rien n’était pour avoir la paix. C’est ce qu’elle croyait en tout cas.

— J’ai reçu tes premières données tard dans la soirée. Tu n’y vas pas de main morte dans les commentaires. Et ça me plaît ! Un café ?

Vincent aimait que l’on bouscule l’ordre établi. Au risque parfois de jouer sa place, ou tout du moins sa réputation dans la communauté dite « scientifique ». Car, encore une fois, le terme de « doxa » prenait tout son sens pour la résumer. Le maître-mot était le consensus. C’était la norme. Toute voix dissonante se révélait suspecte et devait être tue. Il était hors de question pour le marseillais de se plier à ces règles. Et de voir Joséphine démarrer ainsi sur les chapeaux de roues l’amusait.

— Je ne me sens pas légitime à émettre ouvertement des conclusions aux résultats de ces expériences. Je pense que tout ce que je pourrais raconter, les chercheurs le savent déjà. Alors, à quoi bon ?

— Tu te trompes. Ils ont le nez dans le guidon, et sont enfermés dans des certitudes. Ce que tu peux faire de mieux, de plus constructif, est de les mettre face à leurs propres contradictions. Il n’y a rien de plus objectif que les chiffres. Reste à bien les interpréter, évidemment. Mais n’hésite pas à donner ton avis, j’y apporterai la rondeur nécessaire. Ou pas…

Il n’y avait pas grand-chose à répondre. D’autant que son téléphone vibra, lui annonçant un nouveau mail. La correspondance quotidienne du mystérieux Niels. Quelle était donc la bonne méthode de ce grand sachant pour produire l’énergie du futur ? Puisqu’ITER était voué à l’échec…

« *Tokamak = impasse*. *La fission à neutron rapide est OK. Pour fusion, solution = Z Machine*»

Une missive bien trop nébuleuse pour l’apprentie qu’elle était…

— J’ai une confidence à te faire. Mon avis sur ITER hier, il m’a été soufflé par un de tes homologues. Un chercheur qui travaille lui aussi dans le nucléaire. Et pour je ne sais quelle raison, il semble avoir jeté son dévolu sur moi. Depuis une semaine, il m’envoie chaque jour un mail très court, auquel je réplique du tac au tac, en essayant de glaner plus d’infos. Mais il attend systématiquement le lendemain pour y répondre. Regarde, je te montre le message du jour.

Vincent prit le temps de relire plusieurs fois le mail sur le téléphone de Joséphine avant d’émettre un avis.

— C’est marrant. Tout ça, j’aurais pu l’écrire. Je travaille effectivement en parallèle sur la fission à neutron rapide avec une équipe de chercheurs russes. Mais il ne faut pas le dire trop fort, en ce moment, ça fait mauvais genre. Néanmoins, c’est une collaboration tout à fait réglo, puisqu’ils sont dans le tour de table d’ITER.

— Et tu peux m’expliquer en quelques mots ce « neutron rapide » ?

— La fission à neutron rapide diffère de la technologie des centrales actuelles, refroidies par eau. Le nouveau procédé emploie des éléments solides pour stabiliser le combustible. C’est plus complexe, mais pour résumer, il est possible de réutiliser les déchets radioactifs comme carburant, et ce, sur des durées extrêmement longues. Avec ce que nous avons accumulé, nous avons plus d’une centaine d’années devant nous, sans avoir recours au moindre gramme d’uranium sorti des mines.

— Fabuleux ! Mais pourquoi les programmes de recherches ne se focalisent-ils pas sur cette technologie.

— Parce que nos responsables politiques sont de sombres crétins ! Superphénix, le réacteur-laboratoire qui faisait de la France la tête de pont dans le domaine, a été abandonné voici 25 ans. D’obscurs intérêts électoralistes ont poussé nos chers dirigeants à brosser dans le sens du poil les « Khmers verts ». Ces imbéciles n’ont pas compris que, sous couvert de propagande antinucléaire, ils mettaient à la poubelle LA solution pour rendre la technologie sûre et propre. Les Russes ont été plus pragmatiques. Et plus malins. Ils ont récupéré les cerveaux du projet. Résultat des courses : ils ont construit une centrale expérimentale qui entrera en service l’année prochaine. Mais il reste du chemin à parcourir pour optimiser le rendement.

— Mais alors, à quoi bon s’acharner avec la fusion si la solution alternative est déjà sur la table ?

— J’y vois deux raisons. La première : va expliquer aux milliers de personnes qui s’obstinent sur les tokamaks depuis des décennies qu’ils doivent stopper leurs bidouilles entretenues à coup de milliards. Je te souhaite bon courage.

— Pas faux. D’autant plus que les dirigeants des pays qui financent, ne serait-ce qu’ITER, seraient en délicatesse avec leurs contribuables. Autant aller jusque dans le mur, vu que celui-ci est encore loin… Et la seconde raison ?

— Eh bien, au risque de te surprendre, j’y crois, moi, à la fusion. Et j’y vois une solution d’avenir complémentaire à la fission à neutron rapide.

— Je ne te suis pas. En quoi ce procédé si complexe pourrait-il être complémentaire d’une technologie qui serait si vertueuse ?

— Les réacteurs à fusion pourraient être beaucoup plus compacts et moins coûteux à terme que leurs homologues.

— Tu m’as de nouveau perdue. J’ai en tête les infrastructures gigantesques d’ITER et tu me parles de mini centrales…

— C’est là que la fin du message prend tout son sens : écartons les usines à gaz que sont les tokamaks. Un autre procédé récent beaucoup plus simple existe : la Z-Machine.

Vincent fit usage une fois encore de son talent de vulgarisateur pour raconter cette fable pourtant bien réelle. Des chercheurs du Nouveau-Mexique avaient battu à plat de couture le soleil, et sans doute la plus grande des étoiles de l’univers. Leur invention, un générateur de rayons X pulsés ultra-compact, engendrait des températures de l’enfer. Ils avaient atteint sans peine plusieurs milliards de degrés en sortie, ce qui autorisait la consommation des combustibles les plus basiques pour provoquer la fusion. Mais ce n’était que le début de l’histoire. Pour l’instant, les essais s’appuyaient sur les ingrédients du tokamak, avec l’utilisation de tritium, dérivé radioactif de l’hydrogène. Et les mêmes causes produisaient les mêmes effets. Le petit neutron de trop foutait tout en l’air… Il restait une fois encore à canaliser le processus de disruption. D’où la nécessité de réinventer sans révolutionner, et d’obtenir des résultats tangibles. Et Vincent y croyait. Tout comme Niels.

— Les révélations de mon interlocuteur fantôme tiendraient donc la route ?

— Clairement. Et son message, aussi laconique soit-il, me fait supposer que ce gars touche sa bille ! Je serais curieux de savoir comment il envisage de sécuriser la fission à neutron rapide.

— Mais tu m’as laissé entendre que c’était un procédé sûr…

— Sur le papier oui. Mais ça peut vite déraper à cause du fluide caloporteur. On utilise du sodium. Et c’est juste un tout petit peu explosif au contact de l’eau et de l’air. Une bombe en puissance au cœur d’un réacteur au plutonium, ça fait désordre !

Joséphine lui tendit son téléphone.

— Eh bien, tu n’as qu’à lui poser la question, et peut-être demain, auras-tu la réponse…

Vincent réfléchit quelques secondes, relisant le message précédent, et rédigea quelques mots, histoire de demeurer dans le ton de l’échange :

« *La fission à neutron rapide reste dangereuse, la faute au sodium. Que préconisez-vous ? »*

— Il a un nom scandinave, ton bonhomme.

— Il serait norvégien…

— Ce qui est étrange, car c’est sans doute l’une des nations occidentales les moins concernées par le nucléaire. Pas une centrale n’est en fonction sur son territoire. Mais il n’est pas exclu qu’ils s’y penchent dans l’avenir. Avec comme prétexte de s’inscrire dans les recommandations foireuses du GIEC.

— Tu parles de l’organisme qui nous prédit sans cesse les pires cataclysmes causés par le dérèglement climatique ? Et qui nous sommerait presque de cesser de respirer pour sauver la planète ?

— Ce ton ironique me plaît. Nous sommes en phase sur la question, Miss ! Aurais-tu toi aussi un capital de bon sens en stock pour détecter l’enfumage ?

— Comment la majorité des gens peuvent-ils rester embourbés dans la supercherie ? Encore toute petite, j’entends dire que des îles du bout du monde sont sur le point de disparaître à cause de la montée des eaux. Or, le niveau du Vieux-Port, il est le même depuis que la photographie existe ! Je ne suis pas climatologue, mais je me suis penchée sur la question à la fin de mes études. J’avais choisi comme thème de mémoire « *Le changement climatique face aux données statistiques* ». J’ai passé des mois à analyser les chiffres, y compris ceux extraits du dernier rapport en date du GIEC. Et rien ne concordait avec les conclusions relayées par les quelques pages de synthèse officielle… Eh bien, crois-le ou pas, à la lecture de mon travail, mon professeur-correcteur m’a demandé de changer de sujet quelques semaines avant ma soutenance. Il était inacceptable de produire, même devant un petit comité universitaire, une remise en cause de cet évident consensus : le climat se déréglait, et l’homme en était le principal responsable au travers des émissions de CO².

— Je ne suis pas surpris par ce que tu me racontes. Et tu t’es plié à ses exigences ?

— Oui, j’étais fragile et influençable à cette époque. Mes parents n’étaient plus de ce monde, et j’avais besoin d’obtenir mon diplôme. On m’avait fait miroiter un poste d’enseignante à l’école de commerce. Je ne pouvais me permettre de tout flanquer par terre. Aujourd’hui, je ne regrette pas mon choix. Après tout, un mémoire de master n’aurait pas changé la face de l’univers.

— Je nuancerais ce que tu dis. Nous avons tous un grand pouvoir. Celui d’ouvrir les consciences sur d’innombrables sujets. Nous sommes embarqués dans une existence dont nous ne saisissons pas du tout le sens. Alors, quand quelque chose nous sonne juste, autant le partager. Au risque de ne pas toujours être entendu…

Deux « *conspirationnistes* » en puissance, en phase sur la question du climat, qui avaient compris la supercherie du feuilleton CO²… Comment une telle molécule, matrice de la vie, pourrait-elle mettre en péril toute la planète ? Cela reviendrait à éradiquer les abeilles parce qu’elles piquent. Le gaz que l’on désignait comme générateur d’un « effet de serre » ne représentait que 0,04 % de l’atmosphère, et les scientifiques les plus zélés avaient admis que l’activité humaine n’était responsable que de 3 % des émissions annuelles. Autant dire rien. Et que penser du terme « dérèglement climatique » ? Vincent s’était bien sûr intéressé à la question. Une vaste blague, puisque, depuis la nuit des temps, le climat évoluait sans cesse. La faute aux rayonnements solaires et à l’inversion actuelle de ses pôles. Et aussi et surtout à l’inclinaison de l’axe de la Terre, qui récemment était entré dans un cycle qui expliquait de nombreux phénomènes, notamment les aurores boréales visibles dans les pays du Sud.

Cerise sur le gâteau, on n’évoquait plus le « réchauffement » climatique. Et pour cause. La superficie des glaces du pôle Nord avait augmenté de plus de 25 % au cours des dix dernières années. Les images satellite montraient tout cela de manière incontestable. Mais ni les médias ni les scientifiques subventionnés n’avaient la moindre envie d’en parler.

— Vaste débat, dit Vincent. Nous sommes en osmose sur le sujet, et j’aurais aimé poursuivre cet échange. Mais je dois t’abandonner pour le déjeuner. Je fais un saut à Cassis pour récupérer ma fille chez sa mère. Elle intègre le master de la fac de Sciences à la rentrée, et je lui ai promis une visite du laboratoire. Si tu es encore dans les parages cet après-midi, je te la présenterais.

**27**

**Complexité conspirationniste**

— Je suis au portail, rejoins-moi, copine. Pour le déjeuner, c’est moi qui régale. J’ai tout dans ma besace.

Judith venait de terminer une réunion à la fac des sports de Luminy. Un point sur les recrutements de la rentrée avant la longue pause du mois d’août. Et hors de question de quitter le campus sans passer un moment avec Joséphine. Elle avait donc prémédité un pique-nique. Heureusement, car le food truck était une fois de plus pris d’assaut par les innombrables touristes qui, la matinée durant, avaient arpenté les sentiers du parc national.

Joséphine la retrouva postée à l’ombre de la guérite du gardien. Elles empruntèrent, une centaine de mètres plus loin, le large chemin dégagé qui menait à la calanque de Sugiton. En ce milieu de journée, le soleil cognait généreusement, mais après quelques minutes de marche, la pinède se fit plus dense et elles progressèrent à l’ombre jusqu’au col. Leur point de chute était une clairière sur la crête, en bordure du belvédère qui dominait la crique de Morgiou, deux cent cinquante mètres plus bas. Abritées par des chênes verts, accrochés on ne sait comment sur la roche blanche, les deux jeunes femmes savourèrent la magie du paysage, avant de revenir à des considérations terrestres, et déballer les pans-bagnats maison.

— Tu me racontes ce que tu as trouvé hier soir dans les mails de ton frère ? Je n’ai eu que les hors-d’œuvre et ça m’a ouvert l’appétit !

— Sa boîte ne regorgeait pas d’une tonne de révélations, comme on l’avait supposé. Seul un message de Sam rédigé sur un ton débonnaire m’a interpellée. Il faisait référence à un commanditaire important rencontré sur Paris. J’ai décrypté l’identité du gars en fouillant sur le site de Syndicate. Un fantôme resurgi du passé et visiblement à l’origine du calvaire de Sam et de mon frère.

— Si tu emploies le terme « fantôme », c’est, j’imagine, parce que tu le connais…

— Absolument. Ça me ramène à une sombre histoire qui remonte à l’adolescence. Un mec dont j’étais amoureuse et qui m’a malmenée. Une romance banale, mais qui a pris une dimension dramatique. Car pour laver l’affront, mes deux anges gardiens en sont venus aux mains avec Fred.

— Et c’est juste une bagarre qui l’a rendu rancunier au point de vouloir les tuer ?

— Quand la rixe tourne mal, et que le gamin termine défiguré, cela peut laisser un goût amer…

Joséphine expliqua plus en détail cette histoire qui, si elle s’avérait être le mobile conduisant à la mort d’Hugo, montrait l’absurdité de la nature humaine. Le fameux battement d’aile de papillon qui finissait par produire un cyclone… Le temps aurait deux propriétés opposées. La première, empreinte de lâcher-prise, serait de favoriser l’oubli. Dissoudre la gravité dans un bain de futilité. Mais par la deuxième, sous le joug de l’ego, s’exacerberait la rancœur. Elle enflerait jusqu’à combiner colère, haine et violence. Sans le moindre doute était-ce cette seconde voie qu’avait empruntée Fred.

— Et maintenant ? Que comptes-tu faire ? Le coupable est identifié. Justice pourrait être rendue en mémoire de ton frère, et Sam écarté du même destin funeste. Qu’attends-tu, bon sang, pour livrer les preuves à la Police ? C’est complètement stupide de garder cela pour toi !

— Ce matin, j’avais la tête comme une cocotte sous pression. Et je m’étais résolue à faire l’autruche. Mettre tout ça sous le tapis. Mais en définitive, c’est toi qui as raison. Et je réalise que j’ai une grande responsabilité à devenir actrice de cette histoire. Mais pas en livrant ces informations à la Police. J’ai une autre idée.

Joséphine exposa son plan. Le disque dur du Mac regorgeait de preuves pour ébranler le système de blanchiment. Elle avait listé les noms des protagonistes cités sur les pièces comptables rassemblées par Hugo. Puis, les avait croisés avec ceux répertoriés sur le site de Syndicate. Le recoupement montrait que la seule branche à être concernée portait sur les « énergies vertes », et uniquement sur le territoire national. Suffisamment de renseignements pour faire tomber des dizaines de personnes. Juste une goutte d’eau au regard de la pieuvre dénommée Syndicate. Et les forces en présence étaient trop puissantes pour que l’affaire fasse tache d’huile. Les têtes pensantes avaient sans doute injecté dans tout un système de corruption pour gripper toute opération de déstabilisation. La société dans son ensemble était tenue par des hommes de paille, c’était un secret de polichinelle. Les politiques, les médias, la justice et peut-être une partie de la police étaient à la manœuvre pour le compte d’intérêts qui dépassaient le petit peuple. Peut-être y avait-il mieux à faire que de confier ces données à des institutions dont l’impartialité était à mettre en doute passée une certaine échelle.

— Je comprends ton point de vue, mais c’est quoi ton plan, du coup ?

— Quand tu veux étaler au grand jour la vérité, il n’y a pas 36 solutions. Il faut balancer en masse les informations sur les réseaux. Façon lanceur d’alerte, mais sans s’exposer. Tu as entendu parler des Panama Papers ? C’est la ligne à suivre. La liste de grands de ce monde ayant investi dans les paradis fiscaux, et se retrouvant du jour au lendemain consultable par l’internaute lambda. C’était juste le début. Il s’agit là de mettre en lumière une organisation criminelle internationale, infiltrée dans tous les pans de l’économie. C’est stratosphérique, à des années-lumière d’un petit tour de passe-passe pour blanchir quelques centaines de millions volés aux contribuables.

Judith était partagée entre enthousiasme et frayeur. Elle porta un regard au-delà du rocher qui la séparait de la vertigineuse falaise plongeant dans la calanque. Ce que Joséphine proposait était analogue au lieu du pique-nique. Une perspective incroyable assortie d’un risque de chute mortelle.

— Je sais ce que tu penses, et je vais te rassurer. Je n’ai pas envie de payer les pots cassés en me mettant en lumière. Il faut trouver un stratagème pour tout balancer sans que quiconque ne sache d’où viennent les révélations. Tu ne connaîtrais pas un journaliste audacieux et intègre, par hasard ?

— Ton idée peut sembler bonne, répondit Judith, mais elle me laisse dubitative. Le problème n’est pas de dégoter un reporter d’investigation présentant les qualités que tu décris. Ils ont tous embrassé la profession dans l’espoir de servir la vérité et ne rêvent que d’une chose. Sortir le scoop qui va faire sensation et changer le monde. J’en connais quelques-uns, on a fréquenté les mêmes bancs de la fac de lettres en première année. C’était des passionnés. Ou plutôt des utopistes. Car une fois les études terminées et le contrat de travail signé, ils se sont confrontés à la triste réalité de la censure. Et j’ai à l’esprit une période loin d’être aussi sordide qu’aujourd’hui.

— À quelle censure fais-tu allusion ? Celle des réseaux sociaux qui te clôturent ton compte si tu dérapes dans tes propos ?

— Non, celle-ci, elle est récente. Elle s’est exacerbée depuis 2020 avec la mise sous tutelle des plateformes par les gouvernements. Je te parle de la censure opérée dans toutes les rédactions des médias mainstream, et ce, sans exception. Sais-tu à qui appartiennent tous les titres de presse, qu’elle soit écrite, radiophonique ou télévisuelle ? À des milliardaires qui se les partagent. Et dans quel but ? Pas de gagner de l’argent. Tous sont déficitaires. Et ce sont les états, donc les contribuables, qui mettent au pot pour les garder en vie.

— Mais elle est kafkaïenne, ton histoire ! Pourquoi subventionner avec des fonds publics des médias privés qui sont en faillite ? Et quel intérêt pour des milliardaires qui sont, par définition, des hommes d’affaires aguerris, de se vautrer dans des investissements moribonds ?

— Il faut comprendre que c’est un système circulaire. Les puissants de ce monde ne le sont pas par hasard. Ils ont construit leur fortune, pour la plupart, parce qu’on les y a aidés. Racheter à bas prix des entreprises nationales nécessite le parrainage d’élites soi-disant élues. Autre exemple : obtenir une licence pour exploiter une fréquence de réseau télécom, c’est aussi une faveur en vue de gagner à terme des milliards. Alors il y a forcément des contreparties : les riches deviennent encore plus riches grâce à leurs amis aux manettes du pouvoir, et ils s’engagent à investir dans les médias pour museler l’information, et ainsi protéger leur système de toute révolte populaire. Pas vus, pas pris. Donc circuler, il n’y a rien à voir. Et tu veux savoir la meilleure ?

— Que peut-il y avoir de plus consternant que ça ?

— Et bien le côté circulaire justement. Puisque les politiques aux manettes ont besoin d’être élus, ça ne t’a pas échappé. Et comment le sont-ils ? Grâce aux journalistes téléguidés qui se métamorphosent à chaque élection en parrains des poulains en lice. Je dis « poulains », mais je pourrais tout aussi bien utiliser le terme d’automates formatés par les officieux dirigeants du système, à savoir l’oligarchie, qui détient la majorité des richesses de ce monde.

— Donc, si je comprends bien ton raisonnement, les grandes fortunes font élire les gouvernants par l’entremise des médias qu’elles possèdent. Elles deviennent encore plus riches grâce aux faveurs et aux facilitations obtenues en retour, et ce, sans que les populations en aient conscience, puisque l’information est censurée.

— Bravo, tu as ton diplôme de complotiste ! Ça s’appelle du lobbying. Ou de la corruption à grande échelle. Je préfère d’ailleurs la seconde terminologie. Elle sonne plus juste, je trouve.

— Ce qui est étourdissant dans l’histoire, c’est cette notion circulaire que tu abordais. Tous les acteurs étant interdépendants, ce système se régénère sans cesse dans le temps par des cycles répétés. Mais je suppose qu’il est indispensable de lâcher de temps à autre la tension, pour éviter que cela ne se voie… Trop de censure tue la censure, n’est-ce pas ?

— Tu as tout compris, copine. Maintenant que tu sais la nature de ces gens, qu’il s’agisse des médias, des politiques ou des dépositaires de la finance et de l’économie, quelle issue as-tu pour diffuser les informations en ta possession autrement que par la police ?

— Il y a forcément une alternative pour dynamiter le système, et rendre ce que nous savons à la portée de chacun des citoyens de ce monde.

— J’ai peut-être une idée, dit Judith des étoiles dans les yeux.

— Explique. Tu étais pessimiste jusqu’à présent, et là tu cries *eurêka*.

— Ne t’emballe pas. J’ai rencontré un gars le week-end dernier à La Ciotat. On a passé la soirée sur la plage avec une bande de copains. Et je me suis fait brancher par un touriste. Un informaticien. Il était super mignon, alors m’a prise une envie folle d’en savoir plus sur sa discipline. Entre deux verres de rosés, il m’a expliqué qu’il venait de finir ses études d’ingénieur à Stockholm. Et que le piratage informatique était son dada.

— Mais il tombe à pic, ton bonhomme. Et tu as prévu de le revoir ?

— Eh bien… oui, on a échangé un baiser à quatre heures du matin avant de se quitter. Avec la promesse de se retrouver demain soir à Cassis. Il m’a envoyé un message tout à l’heure. Il a l’air accroc. Et je t’avoue que, moi aussi. Mais je culpabilise un peu… il a quatre ans de moins que moi, j’ai l’impression d’être une cougar !

— Arrête. Du haut de tes 28 ans, tu en parais 20. Ne va pas te priver d’un amour de vacances pour si peu. Surtout avec un beau suédois.

Joséphine fouilla dans le fond de son sac, et en sortit une clé USB. La fameuse. Elle la glissa dans la poche du bermuda de Judith.

— Je n’en ai plus besoin. Vois si ton mec peut l’ouvrir. Et faites-en bon usage.

La pause déjeuner s’était éternisée. Les deux filles portées par la perspective de sauver le monde en avaient oublié qu’elles n’étaient pas en vacances. La descente vers Luminy se fit à pas rapides. Judith s’engouffra dans le bus sitôt arrivé sur le parking, quelques secondes avant la fermeture des portes. Et mimant un combiné de téléphone avec son pouce et son auriculaire, elle articula à travers la vitre « *on s’appelle* ».

Passé le portail du campus, Joséphine entraperçut, sortant du laboratoire, Vincent qui raccompagnait sa fille. C’était une jolie brune à l’allure élancée, vêtue d’une élégante robe blanche et des spartiates argentées. Rien dans son apparence ne trahissait la filiation avec son père.

Une demi-heure plus tard, le physicien était de retour et pénétra dans le bureau de la jeune femme.

— Je t’ai vue de loin sur le parking, et j’aurais aimé te présenter ma fille. Mais il fallait impérativement que je la dépose à Cassis pour 14 h 30. Elle avait son cours de conduite.

— Ce n’est que partie remise. Ne sait-on jamais, peut-être ma mission se prolongera-t-elle jusqu’à la rentrée de septembre…

— Pourquoi en serait-il autrement ? Celle que tu remplaces m’a fait part de sa volonté de poursuivre le plus longtemps possible son congé maternité. Et tu m’épates, tu as une capacité à t’approprier si rapidement tes prérogatives ! Donc, partons sur le principe que tu es là pour un moment, si ça te va.

— Oh, moi, tu sais, tout me va. Je suis en convalescence, je te rappelle, et ce job, c’est histoire de passer le temps. Alors, si, en plus, je contribue à fournir à la planète l’énergie du futur, je pense avoir sauvé mon Karma !

— Je sens de l’ironie dans ce ton. Si tu fais référence à ITER, on va continuer à donner le change. Et d’ailleurs, demain, j’y retourne. Ça te dit de m’accompagner ? Tu peux faire l’école buissonnière. De toute façon, à force de t’observer, je t’ai démasquée. Tu es tellement douée dans tes calculs statistiques qu’en deux heures, tu abats autant de travail que d’autres en deux jours. Alors, d’accord ? À 9 h pétante, je serais sur le parking à t’attendre. Dès que tu es là, on décolle. Et au retour, on fera un crochet par Pertuis. Nous irons prendre le café chez le scientifique le plus brillant depuis Einstein…

**28**

**Provence intemporelle**

Le mode autonome était activé, et Niels avait tout loisir de savourer le paysage dévoilé à chacun des lacets de la Gineste. D’un côté, le majestueux Mont Puget, avec ses falaises plongeant vers la mer. De l’autre, un merveilleux panorama sur la baie de Marseille. Passé le col et durant le reste du trajet, il consulta son navigateur en quête d’une idée de balade. L’office de tourisme préconisait une excursion à la fois familiale et méditative, dans un lieu chargé d’histoire. Et surtout dans la fraîcheur d’une forêt en altitude.

Le véhicule électrique franchit la grille du domaine viticole, emprunta la longue piste de gravier bordée de cyprès, pour s’immobiliser devant les marches de la bastide. Le soleil était à son zénith, et les enfants, loin d’être rassasiés par la plage, barbotaient dans la piscine. Kirsten déposa un baiser sur la joue de son mari.

— On a fait un crochet par le marché. Tu trouveras dans la cuisine une montagne de légumes. Voyons si tu es doué pour mitonner cette fameuse ratatouille. Tu as ça dans les gènes, tu devrais t’en sortir.

— C’est un plat simple, mais fastidieux. Tout est dans le taillage et dans l’organisation des cuissons. Une recette qui ne devrait pas poser de problème à un scientifique rigoureux !

— Le cuistot est censé également planifier les activités touristiques. Qu’as-tu à proposer pour cet après-midi ?

— J’ai pensé à un pèlerinage. Nous allons élever nos âmes au travers d’une balade qui va nous mener aux origines de la chrétienté.

— Rien que ça ! Tu ne serais pas gagné par l’exagération marseillaise, par hasard ?

— Je suis très sérieux. Nous allons cheminer vers le massif voisin, celui de la Sainte Beaume. Nous laisserons la voiture sur le plateau, pour nous enfoncer dans la pinède, à l’abri du soleil de plomb. La marche n’est pas très compliquée, mais le dénivelé est tout de même important. Les enfants dormiront bien ce soir.

— Et qu’y a-t-il à découvrir de si mystique là-haut, à part la vue ?

— Un sanctuaire. Et pas n’importe lequel, puisqu’il a été érigé autour du refuge dans lequel Marie-Madeleine, venue de la Terre Sainte, a vécu pendant trente ans. C’est de là qu’a débuté l’évangélisation de la Provence, pour ensuite faire tache d’huile.

— Tu as bien appris ta leçon. Je valide cette proposition. Les enfants adorent la forêt, et la perspective de découvrir une grotte en haut de la montagne va les ravir. En parlant d’huile, Anaïs nous en a déposé une bouteille de son oliveraie. Alors, pas de beurre dans la ratatouille !

L’excursion tint ses promesses. Les jeunes, enchantés par le programme, cheminèrent avec entrain jusqu’au sanctuaire. Le temps était dégagé, et de l’esplanade se dévoilait un vaste panorama laissant entrevoir les contreforts de la montagne Sainte Victoire.

Lorsqu’on n’a que six ans, une journée remplie de plage, de piscine et de marche en altitude n’accroît que peu de place à une soirée à rallonge. Le marchand de sable, dès la fin du dîner, passa pour les deux minots. Une nuit de douze heures qui leur donnerait toute l’énergie nécessaire pour recommencer le lendemain. Une leçon distillée par les enfants sur ce qu’était le temps. De par leur innocence, il n’existait pas. Avait-on déjà entendu dans la bouche d’un gamin qu’il n’avait pas le temps ? Ou bien que le temps pressait ? Ou encore qu’avec le temps il finirait bien par terminer son puzzle ? L’école inoculait très tôt cette notion si bizarre. Les horaires à respecter, pour l’arrivée larmoyante du matin, pour la cantine, pour la sieste, pour la sortie après le goûter. Puis les limites de durée pour exécuter les exercices. Ensuite s’érigerait « l’emploi du temps ». Avec ses journées cadencées heure par heure. Mais les enfants n’en voulaient pas, initialement, de cette « gestion » du temps. Pour eux, c’était une organisation imposée dont ils n’avaient jamais exprimé le besoin. Pourquoi ce conditionnement ? Niels se posait ces questions, les mains dans le bac à vaisselle. Et cela lui paraissait en rupture avec l’approche quantique qu’il essayait de décortiquer. Et si le temps n’était qu’une invention de l’ego ? Ou, dit autrement, né d’une société qui souhaitait dompter ceux-là mêmes qui la constituaient ? N’y avait-il pas derrière tout cela un masochisme général autoentretenu ?

À bien y réfléchir, il n’y avait rien qui justifiait cette fadaise. Nous étions la seule espèce de la création à nous soucier de ce qui était avant et après le présent. Et cela n’émergeait que passé un certain stade, celui qui délaissait la candeur enfantine. L’adolescence avec tous ces bouleversements hormonaux faisait-elle de nous des esprits torturés en soif de complexité ? Des entités libérées de la légèreté de l’être, ne pensant qu’à remplir un réceptacle sans fond fraîchement construit : l’EGO. Le terme était finalement à mettre en majuscule. Car, par bien des aspects chez certains, nul n’était au-dessus. Pas même Dieu.

Albert était en pause ce matin-là. Ce qui n’empêchait pas sa concentration extrême. Il lança son bras et la boule termina sa course sur sa sœur jumelle, prenant sa place au millimètre près.

— Carreau ! Avant la fin des vacances, j’ai la ferme intention de vous initier à ce noble sport, Niels.

— Ce serait un grand honneur, mon cher Albert. Mais en cours accéléré, dans ce cas. Je ne peux me permettre de passer trop de temps à vos côtés. Délaisser femme et enfants pour m’adonner à la pétanque et au pastis, ce n’est pas digne d’un Scandinave sérieux et responsable, vous savez…

— Allons, allons. Détendez-vous et profitez. J’ai la certitude que ça ne vous laisse aucun remords de les abandonner lorsque vous baignez dans vos recherches. Je vous connais, vous, les rats de laboratoire. Vous ne comptez pas les heures quand vous avez la tête dans le guidon. Durant la tournée des installations chaque matin, il n’est pas rare que j’en surprenne finissant leurs nuits, avachis sur un fauteuil.

— Je ne peux vous dire le contraire. Et le nombre de fois que cela m’est arrivé… Vous êtes sans doute dans le vrai, Albert. On ne profite pas suffisamment de la vie. Mais que voulez-vous ? C’est la passion de la découverte qui nous porte.

— Entre nous, vous pensez que toutes ces fantasmagories servent l’Humanité, au final ? Je dis ça, et en même temps, je ne crache pas dans la soupe. Votre course effrénée après tous ces trucs me permet de gagner ma croûte. Mais de vous voir sans cesse chercher à révolutionner le bazar me laisse perplexe.

— De quel bazar parlez-vous ?

— Les civilisations se sont développées sur une religion commune. Une croyance universelle. Celle que, si l’on n’entretenait pas une croissance sans fin, alors le système s’effondrerait. On a eu la preuve, avec la dépression mondiale de 2040, que le grand cataclysme était un mythe. Les économies se sont toutes ralenties, jusqu’à chuter de près de 30 % en moyenne. Ce qui ne s’était jamais vu. Et que s’est-il passé selon vous ?

— Je n’avais même pas dix ans et je ne m’en souviens que vaguement…

— Eh bien, les gens de tous horizons se sont adaptés, ont réinventé les modèles. Ils se sont résolus à stopper cette surconsommation folle, et balayé l’intelligence artificielle pour revenir à l’intelligence de la main. L’artisanat et les métiers de la terre furent plébiscités. L’entretien de l’existant supplanta la construction effrénée. Ils ont pris conscience de l’importance du vivant, et ce fut un immense chantier : les nettoyages des sols, des forêts, des rivières et des océans créèrent des millions d’emplois. Sans oublier ce qui fut sans doute primordial : accorder enfin dignité et respect envers le monde animal. Et tout cela dans une concorde similaire à celle d’un après-guerre. L’homme, pour retrouver son humanité et sa raison, a besoin de s’arrêter de courir. La course à pied, c’est bon pour le cœur. Mais à force de vous focaliser sur votre performance, vous détruisez le reste de votre corps. La pétanque, c’est nettement plus vertueux. Déjà, vous ne vous ruinez pas les articulations. Et surtout, les moments avec les copains, il n’y a rien de mieux pour avoir un cœur gros comme ça !

— Je veux bien vous croire. Même si je ne suis pas convaincu que le pastis soit l’ami de vos artères.

— Détrompez-vous. Ce ne sont que des plantes. Et locales, s’il vous plaît !

Albert savait manier le contraste entre bon sens et dérision. Une personnalité riche et complexe à la gouaille provençale. Niels avait néanmoins un point de vue nuancé face aux critiques sur la fuite en avant si décriée. Tout du moins s’agissant de ses recherches. Ce qu’il développait dans le cadre de la fusion nucléaire n’était ni plus ni moins qu’une quête d’économie et de simplicité. À l’opposé des tokamaks pour lesquels ses pairs s’étaient fourvoyés dans une démesure autant financière que technologique, lui poursuivait une piste beaucoup plus pragmatique et rudimentaire avec la fameuse Z-Machine. Elle avait été injustement jetée en jachère durant une vingtaine d’années. Les « sachants » de haut vol ayant discrédité cette « ridicule machinerie » comme un gadget. Et pourtant. Après s’être approprié, de nouveau, et à contre-courant, cette technologie, qui, in fine, était des décennies en avance sur son temps, Niels tenait son bâton de maréchal. Il ne lui manquait qu’une seule petite pièce pour parfaire l’horlogerie. Elle était essentielle et il finirait bien par la débusquer.

La promesse fut faite d’une première leçon de pétanque, mais après la séquence quotidienne sur le terminal quantique. Niels se connecta avec entrain, encore immergé dans la légèreté de la conversation avec Albert. Mais rapidement lui vint à l’esprit ce qui se jouait derrière l’échange avec Joséphine. Au fond, quel était le but de tout cela ? Initialement, il ne s’était même pas posé la question, emporté par l’enthousiasme du succès de son expérience. Il en avait oublié l’interrogation fondamentale sur laquelle tout chercheur devait se pencher. Pas le « comment ? » Mais le « *pourquoi ?* ». Pourquoi avait-il voulu prouver que l’espace-temps était courbé à l’infini ? Il le savait pertinemment. Il s’agissait de démontrer par l’expérimentation les fondements de la mécanique quantique. In fine, superposer le passé, le présent et le futur revenait à les confondre dans la théorie de l’Univers Bloc. La motivation de sa démarche était donc claire : corroborer les équations au travers d’une percée dans le temps, fussent-elles sous forme d’une simple suite de 0 et de 1.

Mais *pourquoi* avec cette femme précisément ? Cette question, il se l’était déjà posée dans l’avion, et il avait eu un élément de réponse en fouillant sur la toile. C’était un fait, le devenir de Joséphine était entre ses mains. Mais la chose ne pouvait être aussi simpliste. Il lui semblait manifeste que ce choix imposé par le « hasard » quantique, ce qu’on aurait pu qualifier de synchronicité à grande échelle, devait se fonder sur une forme de réciprocité. Il n’était pas possible d’opposer les notions de causalité et de rétro-causalité. Pour le dire autrement, il n’y avait pas plus de raisons que le présent émerge du passé qu’il ne soit dévoilé par le futur. En conclusion, chacun avait un rôle à jouer vis-à-vis de son interlocuteur dans cette correspondance.

Pour le moment, il était clair que la balle était dans le camp du Norvégien. Il avait piqué au vif la jeune marseillaise qui le toisait sur la fusion nucléaire. S’il était si malin, plus en tout cas que les ingénieurs d’ITER, qu’il expose quelle était la technologie gagnante ! Évidemment, il aurait pu évoquer la Z-Machine, et ce n’aurait pas été dévoiler une invention du futur. Mais il convenait de replacer l’église au milieu du village, comme disaient les Français. Car de ce qu’il en savait, cette étrangeté avait été mise au point bien avant 2023. Mais à cette époque, nul n’était en mesure de prédire que ce serait LA solution ultime pour consacrer la fusion. Il était nécessaire pour cela d’abandonner la technologie foireuse des tokamaks.

Il lui fallait suivre la chronologie de ces cinquante dernières années pour apporter une information cohérente. Et donc évoquer ce qui avait été une semi-révolution, dans le domaine de la fission : le neutron rapide.

« *Tokamak = impasse*. *La fission à neutron rapide est OK. Pour fusion, solution = Z-Machine* »

Tout était dit. Plus condensé, on ne pouvait pas. Restait à savoir quelle réaction cela susciterait.

Joséphine avait assurément partagé les échanges avec un collègue scientifique aguerri, c’était une évidence. Le profil des archives numériques dépeignait une mathématicienne spécialisée dans les statistiques. Difficile de maîtriser la physique nucléaire avec des cours du soir, et, qui plus est, d’être embauchée comme chercheur dans un laboratoire en pointe sur la question. Il en avait supposé qu’elle œuvrait simplement en appui sur le traitement des données. Et la réponse, par sa pertinence, confirma sa déduction.

« *La fission à neutron rapide reste dangereuse, la faute au sodium. Que préconisez-vous* ? »

Niels réagit à ce message avec entrain, tel un gosse, s’adressant à son écran.

— Excellente question, jeune fille ! Ou qui que vous soyez au côté de cette chère Joséphine… Le sodium, il ne faut pas faire joujou avec, il est dévastateur au contact de l’air et de l’eau. Les Chinois en feront les frais en 2030 avec l’explosion de leur centrale CFR-600…

La solution retenue par Niels dans ses travaux de début de carrière, ceux qui lui avaient valu cette reconnaissance précoce, proposait un gaz, à savoir l’hélium. Quasiment sans risque, il devait malgré tout être mis sous très haute pression pour rendre efficiente la dissipation de chaleur. Personne n’avait trouvé avant lui l’art et la manière d’orchestrer tout cela…

— Mais il vous faudra patienter demain avant que je vous livre mon secret, les amis. Un cours de pétanque m’attend…

**29**

**Le temps d’un trajet pour réparer une vie**

La Kangoo emprunta la bretelle nord vers Aix-en-Provence. Et la circulation était encore plus fluide que la fois dernière. La seconde quinzaine de juillet constituait le pic de fréquentation de la période estivale. Mais la densité du trafic se concentrait dans l’autre sens, vers les plages de la Côte d’Azur.

— Elle est magnifique ta fille, Vincent. Je ne l’ai aperçue que de loin, elle m’a fait penser à une déesse grecque.

— Merci pour le compliment. Elle tient sans aucun doute cela de sa mère. Elle était d’une beauté indescriptible. Je dis « était », mais elle l’est toujours.

— Vous êtes divorcés ?

— Nous n’avons jamais été mariés. On tombe en amour comme dans un précipice. Et mon précipice à moi était cette famille bourgeoise de Cassis qui se prenait pour ce qu’elle n’était pas, avec sa propriété pas plus grande qu’un mouchoir de poche. Une de ces dynasties viticoles littéralement hors-sol. Ces gens pensent posséder des domaines à la hauteur des meilleurs crus du bordelais ou de bourgogne. Or, ce ne sont que des vins rosés ou blancs relativement bons, mais en rien exceptionnels. Bref. Mon propos n’est pas de délivrer un jugement d’œnologue sur la qualité des cépages. Mais, pour résumer, je n’étais pas assez bien pour ses parents. Ils auraient préféré qu’elle épouse le fils du voisin, dans une logique bien consanguine. Je n’ai rien contre le monde agricole, mais, quand les terres passent après les gens, on marche sur la tête…

— Finalement, vivre à la campagne n’est pas forcément plus simple.

— Je ne suis pas persuadé qu’il faille opposer la vie rurale à celle de la ville. Les problèmes, on se les créée par choix. Et d’expérience, je dirais que plus on a d’argent, plus on est con !

— Pas faux. Mais pour revenir sur cette histoire d’amour, et sans vouloir être indiscrète, elle vous a quand même mené très loin. Jusqu’à concevoir un enfant.

— Ce que je vais te raconter est somme toute assez banal. Nous étions très épris l’un de l’autre, j’étais étudiant à la fac de sciences, et Angèle suivait un BTS viticulture et œnologie à Aubagne. Une formation, tu t’en doutes, fortement imposée par ses parents. Même si, je dois le reconnaître, elle abordait l’idée de reprendre le domaine avec un certain entrain. Mais elle était fille unique, et il était logique pour eux que son futur mari soit à ses côtés pour porter à bout de bras l’héritage familial. Tu commences à me connaître, je suis un « testard » comme on dit ici. Une tête de bois. Et j’ai fait valoir très tôt, lors de repas du dimanche, ma passion pour la recherche scientifique. Et c’est là que c’est parti en « biberine ». Le ton montait, et je finissais par oublier la politesse et me cassait en claquant la porte. Et pendant ce temps-là, le ventre d’Angèle se faisait de plus en plus rond…

— Je comprends. Et elle a décidé de garder le bébé… Et toi, tu es resté sur tes positions, avec ta fierté de Marseillais indécrottable, n’est-ce pas ?

Vincent dévisagea Joséphine, avec un regard inquisiteur. Presque agressif, tant elle venait de le mettre face à une réalité qu’il refusait d’affronter depuis vingt ans. Pour finalement éclater de rire.

— On peut dire que tu n’y vas pas par quatre chemins, toi, dis donc ! Et tu sais quoi ? Tu as raison à deux cent pour cent. Je suis vraiment idiot ! Mais on ne peut remonter le temps, tout comme on ne peut effacer la stupidité juvénile d’un coup de baguette magique. Tu n’es pas d’accord ?

— Non, je ne suis pas d’accord, répondit très sérieusement Joséphine. Si tu penses que tout est irréversible, c’est que ta conception de la vie n’est guère plus louable que celles de tes ex-beaux-parents. En fait vous êtes tous aussi cons les uns que les autres ! Votre fierté est sans égale, et tout ça au détriment du plus important, une petite fille dont la destinée se voulait d’être le ciment d’une famille, et que vous avez tous laissée de côté pour des questions d’ego.

— Tes arguments sont, ma foi, imparables. Et je ne vais pas chercher à me justifier. Car tu as raison, encore une fois. En restant sur nos positions, nous avons fini par ne plus pouvoir nous supporter, jusqu’à prendre la décision de se séparer. Je dirais simplement pour ma défense, et celle d’Angèle, que nous avons fait de notre mieux pour garder une relation amicale. Elle a finalement fait sa vie avec le voisin en question. Faute de vouloir nous battre, nous avons cédé face à ses parents. Ils ont eu le dessus.

— Et cela nous ramène à cette fresque de Pagnol. L’analogie est presque parfaite quand j’y songe. Marius rêve de mer et de grands horizons. Mais il est raide dingue de Fanny. Et lorsqu’elle tombe enceinte, elle décide de le lui cacher pour ne pas saborder la destinée de celui qu’elle aime. Et c’est là qu’intervient le vieux Panis, prêt à accueillir la jeune fille et son enfant. Ne pas jeter le déshonneur sur elle et sa famille, déjà malmenée par les histoires qui font jazzer. Cette fable, elle a cent ans, et tu vois, je m’aperçois qu’elle est toujours d’actualité si j’analyse votre capacité à la reproduire. Quelle absurdité !

Vincent finit par accuser le coup. Il ne détourna pas le regard de la route cette fois. Joséphine avait fait plus que secouer le cocotier. Elle avait asséné une vérité qui faisait jaillir un gâchis. Néanmoins, émergeait dans cette malheureuse histoire une réaction somme toute pragmatique et raisonnable. Vincent n’avait à aucun moment fui ses responsabilités, et entretenu avec sa fille une complicité, qui, si elle ne pouvait s’inscrire dans un cocon familial, était cultivée « au mieux ».

— Je n’ai guère eu le loisir de lui inculquer des valeurs de sobriété, de lui apprendre l’essentiel. Elle a baigné dans un univers de confort, ce que je ne critique en rien. Comment ne pas vouloir le meilleur pour ses enfants ? Ce que j’ai pu lui offrir en revanche, depuis toute petite, c’étaient de belles histoires sur la magie de la science. Les expériences envoûtantes que nous réalisions ensemble pour comprendre la physique l’ont toujours fasciné. Et je constate que l’image qui s’est reflétée dans ses yeux durant toutes ces années n’était pas si moche, puisqu’elle entreprend à la rentrée des études scientifiques.

— Et tu en sembles très fier. Mais ne serait-ce pas aussi cette revanche sur ses grands-parents qui te donnerait ce sourire si satisfait ?

— Tu as décidé que c’était ma fête aujourd’hui, ma parole, dit-il en riant. Là encore, sans doute es-tu dans le vrai. Mais j’ai mis de l’eau dans mon vin, et nos rancœurs se sont tassées. Et désormais, je ne leur en veux plus. J’ai réalisé, comme tu l’as dit à juste titre, que j’avais moi-même une grande part de responsabilité.

— Et Angèle, elle est heureuse ?

— Elle n’est plus depuis longtemps avec le voisin, si c’est ça que tu souhaites savoir. Leur histoire a progressivement tourné au vinaigre. Quelques mauvaises récoltes et des querelles entre les deux familles ont mis à nu une relation qui ne tenait que par les barriques et les bouteilles. Angèle est restée célibataire, et cela fait dix ans que ça dure.

— Et vous n’avez pas eu un quart de seconde l’idée de vous remettre ensemble ?

— Nous n’avons jamais osé aborder la chose. Je pense que la culpabilité d’avoir gâché notre vie commune constituait un mur infranchissable. Et on ne revient pas en arrière. Ce qui est fait est fait.

— Non, mais je rêve ! Vincent, je ne te connais pas depuis longtemps, mais j’ai appris à t’apprécier depuis le premier jour. Et si je me permets de te bousculer ce matin, c’est que, de mon point de vue, ton histoire est à la fois dramatique et simpliste. Ce qui l’a sclérosée est pathétique. Tu réalises que ce sont juste des questions d’ego qui empêchent de tout réparer ? Et d’ériger un pont entre vos vingt ans et aujourd’hui, en délaissant toute la boue qui s’est déversée dessous.

Vincent resta silencieux, fixant le ruban d’autoroute, comme un gosse qui aurait été mis face à ses bêtises, et qui n’oserait supporter le regard de celle qui le gronde. Passées de longues minutes de mutisme, il trouva quelques mots, histoire de montrer que son cœur était en mesure de s’exprimer, sans pour autant faire perdre la face au Marseillais qu’il était.

— Je te remercie pour cette séance de thérapie de couple fort instructive. Et je te promets d’y réfléchir. Et, pourquoi pas, de parler avec Angèle…

Et, tournant la tête pour constater le sourire satisfait de Joséphine, il ajouta :

— Et je le ferai aussi pour ma fille. Ça lui fera certainement plaisir de savoir que ses parents tentent un rapprochement.

**30**

**Les deux visages de l’espace-temps**

La réunion sur le site de Cadarache s’éternisa. Une ambiance radicalement différente de la précédente. La tension était palpable, et les blouses blanches se perdaient dans des méandres de joutes verbales. Justifier les retards et les problèmes était devenu une obsession, comme si un coup de pression leur avait été asséné avec subtilité. Ce qui semblait être effectivement le cas. Les crispations géopolitiques ruisselaient depuis quelques jours sur le programme. Les Russes, lassés des sanctions économiques à leur encontre, avaient menacé de se retirer du tour de table. Et la première décision concrète afin de montrer leur détermination avait été de rompre toute collaboration. Les équipes sur place avaient été rapatriées, et une cloison étanche fut instaurée : plus aucune donnée ne filtrerait de leurs propres laboratoires. Deux nouvelles qui déclenchaient un coup de tonnerre. C’était le partenaire le plus en avance sur la fusion qui claquait la porte.

Ces gesticulations n’émurent pas Joséphine. Peut-être étaient-ce les prémices de la déroute soufflée par Niels…

Pour parachever la noirceur du tableau, Vincent porta à la connaissance des protagonistes les analyses des derniers résultats statistiques. La corrélation d’une cinquantaine d’essais récents à travers le globe confirmait l’absence de progrès dans les chiffres. Mais l’assemblée de chercheurs balaya d’un revers de main le travail de Joséphine. Ils étaient tous au fait des disruptions, et ce n’était qu’une question de temps et de moyens pour en venir à bout. Le directeur du site, un Japonais, prit la parole pour résumer et clore le sujet.

— Ce n’est pas parce que nous n’avons pas les solutions aujourd’hui que nous ne les aurons pas demain. C’est le réacteur qui nous servira de banc d’essai pour les trouver.

Vincent et Joséphine échangèrent un sourire complice qui en disait long. Le chef de file de ces brillants cerveaux venait d’avouer qu’il avançait dans la pénombre, éclairé par la flamme d’une allumette. Au fond, tous ces gens ne faisaient de mal à personne. Tout au plus ponctionnaient-ils des milliards dans les finances publiques pour faire joujou avec des machines infernales sans avenir. Plus Joséphine y pensait, plus l’échec de cette immense farce lui paraissait une évidence. Elle ne connaissait rien à la physique nucléaire. Et alors ? Était-il essentiel de maîtriser la chimie moléculaire et d’être titulaire d’un doctorat en médecine pour comprendre les fondements de la santé ? Fallait-il être actionnaire d’un laboratoire pharmaceutique pour savoir que la plupart des médicaments étaient des drogues destinées à entretenir la maladie ? Et que dire de l’industrie agroalimentaire moderne responsable du diabète, des cancers, et de l’ensemble des dysfonctionnements cardio-vasculaires ? Devions-nous, sans sourciller, nous intoxiquer en silence, sous prétexte que la consommation effrénée était un acte citoyen maintenant le système à l’équilibre ?

Si les porte-parole des puissants étaient sincères dans leurs intentions, ils ne revêtiraient pas de gants, et leur discours tiendrait en quelques mots : « Continuez à vous empoisonner, faites-vous plaisir, et ne vous inquiétez pas des conséquences. Nous saurons vous soigner. Merci d’échanger votre existence contre un salaire. Et d’en reverser le plus possible sous forme d’impôts et taxes diverses. Car nous comptons bien vivre sur votre dos. »

Le Kangoo reprit l’autoroute, sitôt la réunion clôturée. Pas d’apéritif ni de petits fours à se mettre sous la dent, l’ambiance n’était pas à la fête.

— Nous allons déjeuner chez un ami. Je t’ai parlé l’autre jour de Jean-Pierre Petit, tu t’en souviens ?

— Celui qui a tenté de dézinguer ITER ? Et qui a résolu l’équation de la MHD ?

— Dans le mille ! Je vois que tu retiens tous mes récits décousus. Jean-Pierre habite à Pertuis, sur la route d’Aix-En-Provence. Je lui ai proposé de passer prendre le café. Il m’a engueulé et sommé de venir déjeuner. Je te parie que tu vas aimer le personnage. C’est un bonhomme unique. Sans doute le chercheur le plus doué de sa génération depuis Einstein !

— Quand tu as évoqué son nom, j’ai eu la curiosité le soir même de consulter la toile pour en savoir plus. Mais je n’ai découvert que des informations qui jetaient le discrédit sur ses travaux. Rien qui ne place sur un piédestal un scientifique internationalement connu et reconnu qui habiterait le sud de la France…

— Ça ne m’étonne pas. Et pour cause. C’est à lui que l’on doit la débâcle à laquelle nous venons d’assister à Cadarache.

— C’est-à-dire ?

— Je t’ai déjà expliqué que Jean-Pierre avait mis au point la MHD, la Magnéto Hydro Dynamique. Ou tout du moins, il a montré comment rendre le phénomène totalement efficient. L’enjeu était de réduire les frottements avec l’air et l’eau. Et comme toute découverte majeure, ce sont les militaires qui s’en sont emparés pour lancer les missiles et les torpilles à des vitesses stratosphériques.

— Et les Russes en sont les dépositaires pour faire trembler l’Occident dans les tensions internationales. Oui, tu m’en as déjà parlé.

— Exact. Mais pas seulement. La MHD est aussi ce qui régit le plasma dans les tokamaks. Et Petit, il sait que tout ça ne marchera pas, comme je t’en ai fait l’article.

Passé le rond-point à l’entrée nord de Pertuis, le Kangoo emprunta un chemin cabossé sur une centaine de mètres qui le mena au fond d’une impasse. La maison de Jean-Pierre Petit était une bastide provençale sans prétention gagnée par la ville. Le scientifique, tout autant renommé que marginalisé, reçut ses hôtes à la fois avec bienveillance et simplicité.

— Ma femme est une excellente cuisinière. On va se faire un bon gueuleton et parler de tout et de rien. J’ai peu de visites, alors vous allez me faire l’honneur de me raconter comment ce monde tourne de votre point de vue !

Le déjeuner était prévu dans le jardin. À l’ombre d’un figuier trônait une table en fer forgé dont le plateau était recouvert de faïence, dans un style provençal à la fois daté et intemporel. Petit était une pile électrique : il passait d’un sujet à l’autre, ne tenait pas en place, se levait pour aller chercher une bouteille d’apéritif ou partait subitement au bout du potager pour ramener des herbes aromatiques. Il papillonnait. Tout l’intéressait, le fascinait. À 87 ans, il s’émerveillait de tout. De la vie, surtout. Et, sachant la sienne déclinante, il en savourait la quintessence comme devrait le faire chaque être humain sensé depuis son plus jeune âge.

— Alors, Vincent, tu travailles encore pour ce projet fou à Cadarache ? Tu as bien raison. Prends le pognon de ces hurluberlus. Mais ne perds pas trop ton temps, et ne bois pas leurs beaux discours. Tu sais, je leur ai fait un courrier voici quelques années, j’ai d’ailleurs mis le maire de la commune dans la boucle pour alerter des risques. Personne ne m’a répondu. Et pourtant, j’en ai fourgué des arguments documentés dans mon papelard ! Ces gens sont des inconscients. Ils pensent tout maîtriser sur le sujet, mais ils sont experts d’un quart de timbre-poste. Comme le répète mon grand ami Philippe Bobola, en citant George Bernard Shaw : il y a deux types de savants. Les spécialistes, qui connaissent tout sur rien, et les philosophes, qui ne connaissent rien sur tout. Chez ITER, ils ne connaissent rien sur rien !

Joséphine écoutait, médusée, ce conteur d’histoire qui mettait de la poésie et de la philosophie dans son monologue. Elle jeta un œil malgré tout sur son téléphone, qui lui signifiait que Wil prenait de ses nouvelles et lui rappelait qu’il l’aimait. Une pastille sur sa boîte mail lui indiquait qu’elle avait des messages en attente de lecture. Au milieu des publicités ressortait une adresse maintenant familière. Niels avait répondu. Elle pointa l’écran du smartphone vers Vincent. La riposte à la dernière question était percutante :

*« Oubliez le sodium. La fission à neutron rapide fonctionne avec de l’hélium sous pression. »*

Les yeux de Vincent s’écarquillèrent. C’était l’un des procédés envisagés, mais aucune expérimentation n’avait encore été programmée. Et la majorité des ingénieurs continuaient à ne jurer que par la solution du sodium.

— Vous devriez vous désintoxiquer des écrans, jeunes gens. Je vous vois le regard rivé sur ce téléphone. Vous allez finir par ne plus savoir ni écrire ni penser, comme tous ces ados décérébrés !

— Pardon Jean-Pierre, dit Vincent. Mais Joséphine entretient une correspondance un peu particulière avec un physicien dont les remarques sur le nucléaire sont on ne peut plus pertinentes.

— Ah oui ? Et c’est qui ce bonhomme ?

— Il s’appelle Niels Kristiansen, répondit Joséphine. Il est norvégien apparemment.

— Jamais entendu parler. Et pourtant j’en connais du monde… Et il vous raconte quoi, votre Viking, sur l’avenir des centrales atomiques ?

Joséphine montra le mail à Petit. Ce dernier fit une moue dubitative, et scrolla sur l’écran pour consulter les échanges précédents.

— Je ne suis pas fan de la fission à neutrons rapides. Non pas parce que la technologie est fantaisiste. Au contraire. Elle est vertueuse dans le sens où elle résout le traitement des déchets. Mais à mon sens, placer sur la même équation du plutonium et du sodium est une folie. La solution de votre comparse, en remplaçant le sodium par l’hélium, me paraît être une très bonne formule. Mais à ce jour, aucune technologie ne permet de le mettre sous pression à un degré nécessaire au fonctionnement du réacteur. Il faudra de nombreuses années pour que pareil système soit au point. Mais c’est une voie à creuser…

— Pour revenir sur la fusion, ce gars a également dans les tuyaux un truc qui t’intéresse, Jean-Pierre…

— J’ai vu. Il fait référence à la Z-Machine. Je ne sais pas qui c’est, celui-là, mais il suit des pistes bougrement malines ! Hormis les Américains, je n’ai pas connaissance d’expérience de ce type sur le Vieux Continent. Il me plaît ce Kristiansen !

— Depuis que Vincent m’a parlé de vous, intervint Joséphine, je n’ai pas eu le temps de lire vos ouvrages. Juste de regarder quelques conférences ou interviews. Vous avez une manière bien à vous d’expliquer ce qui relève de la plus haute complexité avec une vraie poésie. Je n’aurais la prétention de tenir une conversation de haut vol avec vous. J’ai cependant une question sur ce qui est votre cheval de bataille, le point d’orgue de vos travaux. Je n’en ai pas saisi le sens, malgré vos efforts pour vulgariser le sujet : c’est quoi exactement, votre modèle Janus ?

— Ah, ma chère épouse arrive avec la cocotte. Elle est aux fourneaux depuis le lever du soleil. Vous aimez la daube, j’espère ? La réponse à votre interrogation est peut-être dans ce plat, qui sait ?

— On peut décortiquer la cosmologie avec une spécialité culinaire… ?

— La cosmologie, encore et toujours la cosmologie… Certes, les équations sur lesquelles le modèle repose sont censées expliquer la formation de l’Univers, et ce qui le fait « tenir ». Et surtout pourquoi les galaxies évoluent ainsi. Mais au fond, qui se préoccupe de ces fadaises, hormis une poignée de savants qui ignorent comment on prend le métro, combien coûtent une baguette de pain, ou encore comment aimer son prochain ? La cosmologie, ce n’est qu’une arène de gladiateurs, avec aucun spectateur dans les gradins.

— Mais vous y êtes descendu, dans l’arène, vous-même…

— Évidemment. Mais je suis un vieux lion que personne n’ose affronter. C’est frustrant, vous savez, de ne pas avoir d’adversaire !

— Et pour revenir à la daube ?

— Eh bien, servez-vous ! et n’ayez pas peur d’en prendre une bonne ration. Elle est fondante et très digeste.

— Je voulais dire… quel rapport avec le modèle Janus sur les galaxies, et tout ce qui va avec ?

— Le temps, jeune fille ! Voyez-vous, il existe un équilibre entre la dureté et la tendresse. Et ces deux extrêmes sont présents en toute chose. Le paleron est une viande, qui, si elle est cuisinée rapidement, est trop ferme, et vous ne la consommerez même pas. Si, en revanche, vous la laissez mijoter des heures dans cet excellent côte du Rhône, alors elle dévoilera une texture fondante à souhait. La matière mérite qu’on l’examine sous de multiples coutures. Elle peut être à la fois consistante et douce. Tout dépend du temps qui s’écoule. Le morceau de charbon deviendra diamant pourvu qu’on lui foute la paix pendant des millions d’années. Avec malgré tout une pression de tous les diables…

— Je ne vois toujours pas le lien entre le modèle Janus, votre vision du monde à deux visages, et cette notion de temps.

— L’équation d’Einstein sur la relativité relative, qui fonctionne plutôt bien avec la matérialité telle que chacun la perçoit, il lui manque un équilibre. La découverte du Boson de Higgs est une piste de réponse. Et je ne vais pas trop rentrer dans le détail. Mais pour faire simple, Einstein explique la matière, mais ne dit rien sur le vide. Or c’est lui qui est le pendant de tout ce que nous appelons le réel. Les zozos de l’Académie des Sciences se focalisent sur ce qu’ils nomment depuis des décennies la matière noire. Elle est censée montrer que, dans le vide, se trouveraient des choses qu’on ne voit pas. Et dont on ne connaîtra jamais l’existence, au vu des échecs incalculables pour la débusquer.

— Et vous parler, pour balayer toutes ces théories, d’énergie négative, de masse négative, et de temps négatif, c’est bien cela ?

— Absolument ! Prenez une feuille de papier tenue en l’air. Sur le dessus, vous avez ce que vous appréhendez comme la réalité, un temps qui défile à une certaine vitesse, des objets, des gens, un univers visible. Et en dessous ? Elle existe bel et bien, la face cachée, n’est-ce pas ? Et ce ne serait pas elle qui porterait le recto ? Eh bien, les équations « inversés » d’Einstein nous montrent que tout fonctionne à merveille avec un effet miroir « négatif ». En gros, le temps s’écoulerait sous la feuille en sens inverse et beaucoup plus lentement, et les masses et les énergies seraient négatives, et non observables. L’équilibre de l’Univers reposerait sur une harmonie entre les deux.

— Et quel rapport avec la daube ?

— Aucun. Je vous faisais marcher ! Je suis facétieux, ne m’en voulez pas. Mais retenez néanmoins que, dans mon modèle, deux univers, que je qualifierais de faux jumeaux, n’en forment qu’un seul. Le Yin et le Yang, cela vous parle ? Les gens de l’époque savaient déjà… Et nous avons dilué leur connaissance dans notre matérialisme. Que de temps perdu. Mais pas tant que cela, puisque sous la feuille, le futur court après le passé !

— Et pour en revenir à la Z-Machine, c’est quoi l’issue pour vous ?

— Donnez-moi votre téléphone, jeune fille. J’ai un message à balancer à votre norvégien sorti de nulle part.

Jean-Pierre Petit pianota sur le clavier de l’écran tactile :

« *Si vous cherchez à sublimer la Z-Machine, testez ceci : 11Bore + 1Hydrogène → 3 4He »*

**31**

**Quand le futur alerte le présent**

Niels s’était pris au jeu et venait de lancer un os à ronger à ses correspondants du passé. Et c’était un euphémisme. LA solution pour faire fonctionner la fission à neutron rapide. Il donnait un cours de physique nucléaire aux générations précédentes. Et cela l’amusait. Mais dans une certaine limite… Car au fond, n’était-il pas en train de commettre une grave erreur ? Il bouleversait, par son caprice de gosse, l’ordre des choses et modifiait le continuum espace-temps, le concept central de la théorie de la relativité d’Einstein. Et sans aller jusqu’à déposer dans le passé une information anachronique prépondérante pour le développement de l’humanité, le fait même de converser avec Joséphine n’était-il pas une hérésie ? Il était difficile de se prononcer, et d’en mesurer les conséquences. Et si tout cela n’avait, au contraire, aucune importance. Car, selon les équations de certains physiciens, une infinité de multivers étaient plausibles. Et la réalité d’un monde sans l’intervention de Niels cohabitait avec sa presque-jumelle, une ligne de temps dont l’évolution était modifiée par une bifurcation dont il était la cause.

Cette réflexion ne menait nulle part. Rien n’était certain, rien n’était vrai, rien n’était faux, puisque nul ne connaissait les conséquences d’une telle expérimentation. Dans le doute, autant se référer à une personne candide, et donc dénuée d’a priori. Il quitta la console, et longea à grands pas les couloirs en direction de l’antre d’Albert.

— Je suis confronté à un dilemme, et j’ai besoin de votre avis.

— Si vous hésitez entre un Ricard et un 51, je suis votre homme !

— C’est plus subtil que cela, sans envisager de jeter aux orties votre questionnement fondamental. Je vous expose la problématique : imaginez que vous soyez en mesure de changer le passé pour améliorer le présent. Le feriez-vous ?

— Vous autres, les chercheurs, vous adorez ça, les nœuds au cerveau ! Mais si cela vous empêche de dormir pendant la sieste, je veux bien jouer le jeu. Pour résumer votre propos, vous aimeriez savoir si retourner en 1936 pour flinguer Hitler serait la chose à faire ?

— C’est un exemple quelque peu extrême, mais partons là-dessus.

— Je vais sans doute vous surprendre, mais derrière mes passions très terre à terre, et mon profil de vieux geek, je suis féru d’histoire. Je suis de ceux qui pensent que, si l’on veut répondre à la question de qui l’on est, il faut d’abord savoir d’où l’on vient. Et, oui, face aux heures les plus sombres, j’ai posé l’hypothèse d’une capacité à modifier le passé. La littérature et le cinéma se sont essayés à nous projeter dans cette réflexion. Je vais vous faire une confidence. J’en suis arrivé au constat que je n’en sais rien, et que je m’en fous !

— C’est un peu radical comme attitude. Mais j’imagine que vous voulez dire par là que l’Humanité doit subir ses tourments, ses malheurs et ses errances ?

— Exactement ! Vous êtes perspicace pour un scientifique, sauf votre respect. L’Homme est tellement imprévisible, qu’il ne sert à rien de comprendre le cours de l’histoire. Tout au moins est-il sage d’en tirer des leçons. Mais de là à tendre vers la perfection… Autant pisser dans un violon, si vous me permettez l’expression.

— Pour résumer, il n’y a rien de répréhensible, selon vous, à modifier le passé, en bien ou en mal ?

— Niels, vous m’inquiétez avec vos questions. Ne me dites pas que vous avez commencé l’apéro sans moi !

Revenu au terminal, le norvégien trouva un présent. Un cadeau qu’il n’aurait jamais espéré. Lui qui pensait surprendre ses aînés avec la bombinette de l’hélium gazeux sous pression, la balle lui était renvoyée. Sous forme d’un missile atomique de plusieurs mégatonnes.

« *Si vous cherchez à sublimer la Z-Machine, testez ceci : 11Bore + 1Hydrogène → 3 4He »*

Niels regarda la formule. Se frotta les yeux. L’observa avec attention de nouveau. Prit un papier. Griffonna l’équation. La tourna dans tous les sens. La raya. La réécrivit. La disséqua. Fit des schémas de chacun des atomes. Froissa la feuille pour la mettre à la corbeille. En reprit une. Et recommença l’exercice.

— Putain de bordel de merde ! Mais c’est qui ce type avec toi, Joséphine ?

Remplacer le tritium, l’isotope le plus rare de l’hydrogène, par du Bore était simplement génial. Non seulement il était présent à l’état naturel dans le sol, l’eau et même les aliments, à des années-lumière de la rareté de cet élément magique adoubé par tous les physiciens de la planète pour faire fonctionner la fusion. Mais en plus, l’équation qu’il avait sous les yeux résolvait le problème récurrent du plasma, à savoir supprimer le neutron de trop qui venait foutre le bordel. Avec le Bore, ce grain de sable dans le rouage disparaissait comme par enchantement. C’était aussi simple qu’astucieux. Car la Z-Machine, de par sa température de l’enfer ridiculisant les étoiles, se satisfaisait de tous les carburants existant sur cette Terre. Dont le Bore.

Niels était excité comme une puce, et parlait tout seul, arpentant les quelques mètres carrés de la cabine.

— Alors, ça, c’est le pompon. Voici une demi-heure, je culpabilisais de balancer des informations inédites aux anciens. Et ce sont eux qui me déposent sur un plateau une formule magique !

Il lui fallait diffuser sans tarder la nouvelle aux collègues du labo. Qu’ils commencent à modéliser l’équation sur les simulateurs, avant de basculer, dès son retour à Oslo, sur des essais réels.

Survolté, il poussa la porte du bureau d’Albert.

— Sortez le pastis et les glaçons. J’ai quelque chose à célébrer !

— Vous avez dégommé le Führer avec l’ordinateur quantique ?

— Non. C’est encore mieux que cela. À partir de ce jour, la question de l’énergie propre et quasi gratuite pour tous n’est plus une chimère, mais devient réalité. Ce qui, par ricochet, balaiera les tensions géopolitiques, et donc les guerres !

Pendant qu’Albert remplissait les verres, Niels expliqua tel un gosse le cadeau qu’il venait de recevoir. Et il glissa sur la pente savonneuse de sa correspondance… avec des scientifiques qu’il qualifia, se reprenant, « d’exotiques ».

— Donc, si je comprends bien, on vous a soufflé la solution à vos travaux. Ces gens-là vont donc y être associés, j’imagine.

— Ce sera compliqué… Mais je vais y penser. À moins que ce ne soit déjà fait…

Une idée traversa l’esprit de Niels. Et si dans toutes ses recherches, depuis son doctorat, il s’était appuyé sur le travail de celui ou celle qui lui avait communiqué cette équation si géniale. Après tout, ce n’était pas impossible. Mais qui ?

— En tout état de cause, dit Albert, payez-leur au moins l’apéro un de ces quatre pour les remercier !

Les remercier… Niels avait occulté ces derniers jours l’article consulté dans l’avion. Il s’en voulait. Il convenait de revenir à l’essentiel et alerter Joséphine. Interférer sur la vie d’une jeune femme dans le passé, cela lui avait semblé être un jeu dangereux. Mais en revanche, déballer des informations scientifiques décalées temporellement, ça ne lui posait aucun problème. Deux poids, deux mesures. L’heure n’était plus à se faire des nœuds au cerveau avec des questions existentielles. Il lui fallait agir pour éviter le pire.

— Albert, j’ai un besoin impératif de me connecter demain à Sycamore. Je sais que c’est le week-end. Mais mon message ne peut attendre.

— Eh bien, il n’y aura personne au secrétariat… mais on s’en fout. Je suis accrédité pour vous donner l’accès. Laissez-moi juste faire la grasse matinée, on se rejoint ici à 11 h pétante. En revanche, ne comptez pas sur moi dimanche, je pars pêcher en mer avec un collègue.

Le lendemain, l’informaticien était au garde-à-vous, curieux de connaître ce qui motivait cet énergumène de norvégien.

— Quel est donc ce message si crucial que vous avez à transmettre ? Voilà encore une journée magnifique, vous êtes en vacances dans la plus belle région du pays, et vous abandonnez femme et enfants pour vous enfermer dans une salle sans fenêtre.

— Avez-vous déjà eu la sensation, sans bien trop savoir pourquoi, d’être la solution à un problème ?

— Ma foi, je crois que tout le monde passe un jour par là… Et dans des circonstances plus ou moins complexes.

— Et bien, me concernant, c’est d’une gravité extrême. Une question de vie ou de mort.

— Vous ne faites jamais les choses à moitié, vous. Hier, vous receviez la formule pour éclairer gratuitement la planète. Et voilà que, maintenant, vous parlez de sauver des vies.

— Au moins une. Si j’y arrive, ce sera déjà pas mal. Et j’y crois, car le pire n’est jamais certain.

— J’ai décidément du mal à vous suivre. Venez, ne perdons pas de temps. Je vous donne l’accès à la salle, je vous laisse mixer votre tambouille, et ensuite je vous fous dehors. On reprendra les cours de pétanque lundi.

Niels saisit sur le clavier ce qu’il avait sur le cœur, une mise en garde claire et sans détour.

*« Votre vie est en péril. Méfiez-vous de tout, et de tout le monde. Je ne plaisante pas ».*

**32**

**Les flammes du présent ne consument ni le passé ni le futur**

— Tu es tombée du lit, ce matin ?

Il n’était pas encore 8 h lorsque Vincent passa devant la porte entrouverte de son bureau, et aperçut Joséphine, déjà plongée dans ses calculs.

— J’ai eu une nuit agitée. Peut-être est-ce la rencontre avec ton ami Petit qui m’a surchauffé le cerveau. Ce type est un puits de connaissances sans fond. Et il te les partage avec une telle générosité !

— Et toujours avec les facéties d’un gamin… Et, sinon, pas de nouvelles de ton correspondant mystère ? Il a dû tomber de sa chaise, Niels, en recevant l’équation magique sur la fusion !

— Ses messages arrivent en général en fin de matinée… Donc, pas encore de réaction de sa part. Ce gars est quand même spécial. À croire qu’on lui limite l’accès aux écrans, comme à un gosse… « Si tu es sage, et que tu as fait tes devoirs de physique nucléaire, tu auras le droit d’envoyer un mail à 10 h 30… ».

— C’est ça ! Enfin… on se moque, mais il force le respect, le bonhomme. Le coup de l’hélium sous pression, c’est quand même gonflé ! Même Jean-Pierre a été séduit. Lui qui avait définitivement jeté la fission aux orties…

— Toi, tu étais carrément emballé, si j’en crois tes monologues interminables dans la voiture sur le retour. Tu vas t’engouffrer dans la brèche pour tes travaux avec les Russes, j’imagine ?

— J’ai déjà balancé quelques mails dans la soirée. Ce sera à l’ordre du jour de la prochaine visioconférence. J’ai l’intuition que c’est la voie à suivre. On redémarre tout de zéro. Et peu importe si ça doit prendre des années. On a perdu trop de temps à tourner en rond avec le sodium. Bon, si tu me donnais la vraie raison de ton arrivée aux aurores ? Tu t’es embrouillée avec ton mec ?

— Pas du tout ! Je comptais passer voir un ami à l’hôpital cet après-midi, et je tenais à boucler la préparation de la réunion de lundi. Tu auras ma synthèse sur ta boîte mail d’ici quelques heures.

— Ne te mets pas la rate au court-bouillon. ITER peut bien attendre…

Il sortait du bureau, et avant de fermer la porte, il se retourna. Sur un ton un peu gêné et maladroit, il lança :

— J’allais oublier. J’ai contacté Angèle hier soir. On a prévu de se voir ce week-end. Discuter de choses et d’autres autour d’un verre. Il faut que je m’achète une chemise… Merci de m’avoir mis un pied sur le chemin.

Vers 11 h, le téléphone vibra. Ce n’était pas le mail de Niels, mais un appel d’Iris.

— Désolée de te déranger, mais c’est au sujet de Sam… Je vais finir par croire que quelqu’un veut sa peau !

Une ambulance l’avait embarqué en tout début de matinée, direction le commissariat en vue d’une audition. Le véhicule, englué dans les embouteillages sur le Jarret, avait essuyé des coups de feu. Un type sur une moto. Ça n’avait duré qu’une fraction de seconde. La banquette arrière avait été ciblée. Le policier qui l’accompagnait s’était pris deux balles, une dans la cuisse, l’autre s’était logée dans son épaule. Sam, lui, était indemne, protégé involontairement par son garde du corps. Une voiture de la BAC s’était rendue sur place dans la minute pour l’exfiltrer.

— De ce que je sais, il ne reviendra pas à l’hôpital dans l’immédiat. Ils ont décidé de le mettre à l’isolement sous suivi médical, dans l’aile de haute sécurité des Beaumettes. Tes copains du commissariat t’en diront plus, j’imagine.

Aucun répit. Tout continuait. Jusqu’à quand ? Il était sans doute temps de balancer l’héritage d’Hugo. Mais à qui ? Joséphine se rappela du second rendez-vous de Judith, la veille au soir. Son informaticien suédois était peut-être la clé…

Midi. Nouveau coup de fil. De Judith justement. Elle était en sanglots. Les catastrophes s’enchaînaient. Décidément non, aucun répit. Joséphine sauta dans le bus en direction du terminus, place Castellane. Elle bouillait et en voulait à la terre entière. Le trajet fut interminable. Et pas la moindre bonne nouvelle à l’horizon. Même Niels s’y mettait.

*« Votre vie est en péril. Méfiez-vous de tout, et de tout le monde. Je ne plaisante pas ».*

— Quel emmerdeur, celui-ci, avec son message énigmatique ! Il n’a que ça à faire ? Rajouter une couche de stress ? Va fabriquer tes centrales nucléaires, et fous-moi la paix !

La dame âgée assise face à elle la dévisagea avec stupeur. Elle se ressaisit. Fit redescendre la pression par une micro-séance de respiration. La cohérence cardiaque que lui avait enseignée le vieux psychiatre à l’hôpital. Le cocktail de colère et de peur était à proscrire. Il ne servait à rien, n’évitait pas le danger. Elle relut le message. Évidemment que sa vie était en péril. Et comment savait-il cela, d’abord ? Elle tenta une réponse, ou plutôt une question. Il lui fallait obtenir des précisions. Même si elle avait la certitude de ne rien recevoir avant le lendemain.

Judith était au pied de son immeuble, tenant Socrate dans les bras. Une épaisse fumée s’échappait encore des fenêtres du troisième étage, les vitres avaient volé en éclat sous l’effet des flammes. L’incendie s’était déclaré vers 11 h, alors qu’elle était au bureau. Il ne lui avait fallu qu’une dizaine de minutes pour dévaster son appartement. Les pompiers, arrivés rapidement sur les lieux, avaient pu limiter la casse, et éviter que le reste du bâtiment ne soit réduit en cendres.

— C’est ma voisine du premier qui les a appelés. Elle sortait faire une course, et, outre l’odeur de fumée, elle a eu la surprise de trouver Socrate sur le pas de sa porte. Ça ne peut être que criminel… Quelqu’un s’est introduit chez moi, et le chien s’est fait la malle, c’est certain ! Et pour que ça crame si vite, ce ne peut être un court-circuit. C’est ce que m’ont dit les pompiers.

La jeune femme était anéantie. Elle venait de perdre tout ce qu’elle possédait.

La police était sur place, et un officier finissait d’interroger le voisinage. L’un des commis du restaurant, au rez-de-chaussée, était en pause sur les coups de 10 h 45. Il fumait sa clope sur le trottoir, quand un gars sortit de l’immeuble à pas rapides. Il ne sut le décrire, le type portait un casque intégral. Sa moto l’attendait quelques dizaines de mètres plus loin, entre deux voitures, à l’angle de la rue Saint-Sébastien. Il n’avait pas relevé la marque, et encore moins la plaque d’immatriculation.

— J’avais passé la nuit avec Sven, le touriste dont je t’ai parlé. J’ai fait un crochet à l’appart », ce matin, pour sortir Socrate, me changer, et repartir au boulot. J’étais à mille lieues d’imaginer que ma vie allait basculer trois heures après !

Joséphine tenta, tant bien que mal, de relativiser. Pas facile dans ces moments-là…

— Dieu merci, tu vas bien, et les assurances vont prendre en charge tout ça. Ce sera long, mais tu n’es pas à la rue. Tu vas t’installer chez moi, c’est un ordre !

— Tu es adorable, copine. Tiens, voilà Sven qui déboule. Je l’ai prévenu en même temps que toi. Viens, je te le présente. Et nous irons tous les trois manger un morceau à la brasserie du coin. Je meurs de faim, et j’ai surtout besoin de me changer les idées.

Sven était l’archétype du scandinave. Blond, bien entendu. Mais surtout posé, rassurant, poli et souriant. Son français était encore approximatif, mais il se donnait beaucoup de mal à le parfaire, recourant parfois à l’anglais par facilité.

Ses études l’avaient conduit à Paris l’an passé. Un long stage à l’École 42, pour approfondir sa dextérité dans le codage informatique. Et il était tombé amoureux de la culture française. Ces vacances en Provence avaient été organisées à la dernière minute. Un de ses copains de formation lui avait suggéré fin juin de le rejoindre chez lui, à La Ciotat. Durant trois jours, il avait sillonné quatre pays avec son Volkswagen Combi pour gagner la côte Méditerranéenne.

— Hier soir, Sven m’a proposé de remonter avec lui passer une semaine ou deux à Stockholm. Tracer la route à travers l’Europe vers le Grand Nord. J’étais à deux doigts de me laisser tenter… Mais là, je suis décidée. Plus rien ne me retient ici dans l’immédiat.

— Si tu penses que c’est un bon moyen de mettre tout cela entre parenthèses, je ne peux que t’y encourager. Tu sais quoi ? Je vais filer à l’appart’ te préparer un sac de vêtements, et tu passes quand tu veux les récupérer. On prendra en main le suivi du sinistre durant ton absence. Wilfried bataillera avec les assurances, c’est sa partie. Et à ton retour, chez moi, c’est chez toi. D’acc’ ?

— Tu es un amour, copine ! Ah, et j’allais oublier… Sven a réussi à lire ta clé USB. Il a pu se connecter au site de Syndicate, et il en a sauvegardé toutes les données.

— *Very amazing*, lança-t-il. *Un* bombe atomique…

**33**

**Fin de partie, mais pas fin de l’histoire**

Joséphine tomba directement sur la messagerie de Wilfried.

— Wil, désolée de te déranger au travail, mais un drame est survenu chez Judith. Elle va quitter Marseille quelque temps. Je file à l’appart’ lui préparer un sac de fringues. Rappelle-moi quand tu as ce message, c’est important.

La porte de l’immeuble était entrebâillée. Encore une défaillance du groom censé la refermer. Et cela tombait mal. Eulalie avait annoncé la veille, sur le tableau d’information de la loge, son départ en congés pour une quinzaine de jours. Le syndic était à contacter en cas d’urgence. Joséphine enregistra le numéro pour signaler le dysfonctionnement. Pas question de laisser quiconque aller et venir dans les étages durant l’absence de la gardienne.

L’ascenseur s’ouvrit sur le seuil du septième. La lumière du couloir, habituellement enclenchée par un détecteur de mouvement, resta éteinte. Elle activa la torche de son téléphone, elle parcourut les quelques mètres qui la séparaient de la porte d’entrée. Elle glissa la clé dans la serrure, et fut agrippée par l’arrière. Une main se posa sur sa bouche, et une énergie brutale l’entraîna dans son appartement. La maintenant avec fermeté, l’agresseur l’emporta vers le séjour, pour la jeter au sol sans aucun ménagement. Sa tête heurta le parquet, ce qui la laissa groggy quelques instants. Elle reprit ses esprits, et tenta de se relever, toujours face contre terre. À un mètre d’elle, son téléphone vibrait, mais elle n’eut pas la force de saisir l’appareil. Péniblement, elle finit par se retourner et s’adosser contre le mur. Sa vue était encore brouillée par la violence du choc. Elle discerna face à elle, assis dans le fauteuil, la silhouette d’un individu qui semblait tenir un objet dans sa main droite. C’était un révolver, pointé dans sa direction. L’image de l’arme se fit de plus en plus nette, le voile se dissipa. Le bras de l’homme était musclé. Il portait un polo sombre et une barbe noire. Elle tentait de masquer des cicatrices sur sa joue gauche. Son regard était profond et déterminé. Sa chevelure gominée et tirée vers l’arrière lui rappelait des souvenirs d’un autre temps.

— Je suis venu prendre des nouvelles d’une de mes nombreuses conquêtes. Alors, Joséphine, toujours dépressive ?

Fred était là, devant elle, la menaçant d’une arme. Il avait la beauté d’un démon. Le garçon qu’elle avait aimé, adolescente, avait fait sa mue. Et il s’était glissé dans la peau d’un gangster sans âme, brutalisant une jeune femme avec délectation.

— Donc c’est bien toi, celui dont parlait Sam dans ses échanges avec Hugo ? C’est toi qui les as mis dans ce pétrin. Et c’est toi qui as fait tuer mon frère, n’est-ce pas ?

— Houlà, ne m’attribue pas des trophées que je ne saurais mériter, ma belle ! Je ne suis arrivé dans l’affaire que bien après que ta chère tante ait eu l’idée d’embrigader Hugo dans le blanchiment. J’ai d’ailleurs un profond respect pour cette brave dame. Quel machiavélisme ! Je ne parle même pas de l’arnaque à la TVA Carbone. On peut dire que, pour cela, elle s’est révélée parfaite, et nous étions tous, chez Syndicate, admiratifs de ses exploits. Bien que les centaines de millions récoltés ne soient qu’une goutte d’eau dans le système. Non, ce qui m’a le plus impressionné fut le détachement avec lequel elle entreprit d’embarquer un neveu si innocent et vertueux dans la grande lessiveuse. Elle est dépourvue de toute sensibilité, et j’en ai encore la larme à l’œil.

— Mais c’est tout de même toi qui tirais les ficelles du réseau depuis Paris. Et si Sam a été à son tour recruté de force, ne me dis pas que c’est un pur hasard.

— Je constate que tu n’es plus la fille naïve que j’ai quittée voici douze ans. Et, oui, lorsque j’ai appris qu’Hugo était piégé dans le blanchiment, je me suis délecté à tendre la perche à son comparse. Celui-là, je lui gardais un chien de ma chienne. Dans la vie, tout se paye un jour ou l’autre.

— Tout n’était donc qu’une question de vengeance. C’est franchement pitoyable. Tu sais très bien que c’était un accident. Et que ni l’un ni l’autre n’avait l’intention que cela aille aussi loin. L’enquête de police l’avait démontré, et tu avais toi-même reconnu ta responsabilité.

— Et bien on va considérer que vous êtes les gentils et moi le méchant. J’endosse le costume. Ça me va. Je n’ai pas envie de me justifier. C’est vrai que, tant qu’à recruter des prête-noms pour effectuer le boulot sur Marseille, autant que ce soient ces deux idiots. Mais pour le reste, le business est le business. Et je n’ai plus aucun état d’âme avec tout cela. Tu n’imagines pas quelles sont mes ambitions. J’ai décidé d’être aux manettes, et d’avoir moi aussi une très grosse part du gâteau.

— Quitte à voir le sang ruisseler sur tes mains, en ordonnant de faire disparaître ceux dont tu n’as plus besoin. Car ne me dis pas que tu es étranger à la mort d’Hugo, ainsi qu’aux tentatives d’homicide qui ont visé Sam… Et pas plus tard que ce matin !

— Sam, je l’ai encore loupé. Mais je finirais par l’avoir, ce connard ! Concernant ton frère, nous avions décidé de liquider l’Ukrainien mis dans ses pattes. Ce type, Vladimir Ivanov, est arrivé à Marseille en pensant qu’il allait devenir le patron de la ville. Ces trafics en tout genre pour son propre compte commençaient à nous filer des boutons. Il avait sur son crâne vide un gyrophare qui appelait tous les services de police à le serrer. On a décidé de le faire taire une bonne fois pour toutes ce fameux soir. Et le gars chargé de le sulfater à la kalash n’était pas un tireur d’élite. Je le savais, et je lui avais demandé d’arroser, histoire de se débarrasser des gens qui traînaient autour d’Ivanov. Les dommages collatéraux n’ont donc pas été le fruit du hasard, je le confesse.

Joséphine serra les poings. Elle avait une furieuse envie de lui sauter dessus, peu lui importait de prendre une balle dans sa lancée. Son téléphone vibra de nouveau sur le sol. Elle aperçut le nom de Wil sur l’écran. Il lui fallait gagner du temps. Fred était bavard et avait besoin de se confier avant de… Avant quoi, au fait ? Il était là pour la supprimer, c’était évident. Et il pouvait appuyer sur la détente d’une minute à l’autre. Elle tenta une déstabilisation pour éterniser l’échange.

— Finalement, tu sais quoi, Fred ? Je ne t’en veux pas. Je réalise que, si Hugo ne s’était pas laissé embarquer dans l’histoire par l’appât du gain, rien de tout cela ne serait arrivé. Il a sa part de responsabilités. Tout ça le dépassait, il a eu les yeux plus gros que le ventre. Et ses mauvaises fréquentations l’ont mené jusqu’à cette issue fatale. Et j’irais même plus loin en t’avouant que j’ai pour lui une certaine rancœur. Celle de ne pas avoir pris la mesure de tout le mal qu’il pouvait générer dans son entourage par son égoïsme et sa cupidité. Au fond, sans cela, toi tu aurais continué ton business, aussi malhonnête soit-il, sans que nos vies basculent. Et nous n’en serions pas là aujourd’hui. Et Sam a été encore plus stupide qu’Hugo. Comment tomber dans un piège si grossier ?

Cette tirade laissa Fred sans voix quelques secondes. Il s’attendait à la colère de Joséphine, à des insultes. Son petit jeu sadique appelait à d’autres réactions que celle-ci. Et sa curiosité n’en était que plus attisée.

— Oui… OK. Je comprends ton point de vue. Et tu ne m’en voudras pas d’aller au bout de l’exercice. Je ne fais pas de sentiments, moi. Les regrets, les remords, la pitié ne font pas partie de mon arsenal affectif. J’ai embarqué volontairement dans un gros paquebot dont je compte bien prendre les commandes. Et personne ne m’en empêchera. Si je suis face à toi aujourd’hui, ce n’est pas dans une logique de vengeance. J’ai dépassé cela. Et après tout, si l’on doit revenir douze ans en arrière, ce n’est pas toi qui as diligenté Sam pour me balancer devant ce scooter.

— Alors qu’est-ce qui motive cette agression, et que comptes-tu faire de la balle qui est engagée dans le canon de ton arme ?

— Ne me prends pas pour un lapereau de six semaines. J’ai la certitude que tu es en possession de documents numérisés que t’a communiqués ton frère avant de mourir. Et plus que cela : tu connais l’organisation qui chapeaute cette branche. Et tu disposes des accès à notre portail. Tu en sais trop sur Syndicate pour que je te laisse aller divulguer toutes ces informations à la police.

— Si j’avais en ma possession ce dont tu me parles, je l’aurais refilé depuis belle lurette aux autorités. Je ne suis pas Catwoman, je n’ai pas vocation à faire justice moi-même.

— Ce que tu dis me paraît cohérent. Néanmoins, n’oublie pas la puissance de notre réseau. Nous avons accès à tout et tout le temps. Nous maîtrisons les banques et les sociétés de télécoms. Tu as pu t’en rendre compte lorsque nous t’avons tracé en Camargue avec ta carte de crédit. Et ton amie Judith, elle a fait une grosse bourde en se pointant sur l’intranet de Syndicate sans VPN. Mais j’imagine que tu étais assise à côté d’elle ce jour-là… Les warnings se sont mis à clignoter rouge vif chez nos webmasters, dès la connexion au site avec les identifiants de ta tante actuellement en taule. Et nous n’avons eu aucun mal à tracer ta copine dans la minute. Du coup, action-réaction !

Fred venait de reprendre la main sur l’ascenseur émotionnel. Il remportait une manche dans l’arène qu’il avait lui-même choisi de mettre en place. Joséphine s’en rendit compte, et ne prêta pas le flanc. Gagner du temps…

— C’est toi qui viens d’incendier son appartement ? Ou as-tu confié cette tâche à l’un de tes sbires ? Tu ne sais pas qui est Judith. C’est une chic fille qui a le cœur sur la main. Ce que vous avez fait est purement dégueulasse ! Tu comptes faire de même ici ? Et me laisser me consumer dans les flammes pour effacer les traces ? Allez, balance ton projet, je ne suis plus à une balle près !

— Je ne vais pas te faire languir davantage. Tu sais pertinemment ce que je cherche. Et pour alimenter ta curiosité, je me suis effectivement tapé le sale boulot chez ta copine. Je comptais y trouver un ordinateur, un disque dur ou une clé USB. Mais il y avait un tel capharnaüm dans son bouclard, que je me suis résolu à tout brûler. Je ne suis pas là pour faire dans la dentelle, tu l’auras compris. Les deux pieds nickelés qui ont visité ton appart’ voici une dizaine de jours m’ont saoulé par leur inefficacité. Et je les ai rapatriés à la capitale, bien décidé de prendre moi-même les choses en main.

Fred était inarrêtable, et jubilait dans la narration de son œuvre. Il mettait en avant les contours de son image, de sa personne, de ses ambitions, de sa raison d’exister. C’était aussi simple que cela. Face à celle qui connaissait son essence d’adolescent, avec ses qualités et ses défauts, car à cet âge on se dévoile sans pudeur, il voulait s’inventer un rôle. Une destinée. Une importance au regard de la plèbe. Des inutiles. Il était au-dessus de la mêlée. Alors qu’il demeurait en dessous de multiples couches de forces supérieures. En résumé, Fred n’était qu’un chefaillon éternel, un « capo » comme on disait sous le dernier Reich…

La porte d’entrée de l’appartement était restée ouverte. Et la conversation entre le ravisseur et sa proie n’avait pas échappé à celui qui était tapi dans l’ombre. Wilfried choisit de ne pas débouler dans la pièce à vivre, et se faufila vers la cuisine par le couloir. Il revint à l’entrée du séjour avec ce qui lui semblait être l’arme ultime. Une poêle en acier de plus de deux kilos. Le mafieux était là, dans un fauteuil, vociférant et faisant de grands gestes. Joséphine était parvenue à le déconcentrer, et, tel un napolitain négociant le prix d’une course de taxi, Fred avait relâché son attention.

L’ustensile de cuisine s’abattit avec générosité sur son crâne. Wil immobilisa le malfrat avec une corde à linge et transporta le corps inanimé sur le balcon. Fred était saucissonné, inconscient, et Wil le tint en joue le temps que la police débarque.

Joséphine, encore sous le choc, finissait d’atterrir. Elle ne savait plus trop bien vers qui se tourner et appela Giocanti. Elle tomba sur sa messagerie, et raccrocha pour composer le numéro du commissaire Combal. Celui-ci répondit dans la seconde.

— Je vous envoie deux de mes gars. Ils seront là d’ici quelques minutes, des agents de la PJ habillés en civil. N’ouvrez et ne parlez à personne d’autre que ces deux-là. Si ce type est celui que vous dites, on va le mettre à l’isolement, et cela doit rester confidentiel.

Les policiers prirent en charge « le paquet ». Fred était encore dans les vapes en franchissant la porte de l’appartement. Il eut ces quelques mots en direction de Joséphine :

— Tu remportes cette manche. Et je ne pense pas jouer les prochaines. Prends soin de toi. La partie est loin d’être gagnée.

Son téléphone vibra. Le nom du lieutenant s’afficha sur l’écran.

**34**

**Quand s’acharnent les cycles du temps**

— Il faut que l’on se voie au plus vite, Joséphine. La police scientifique m’a fait un retour sur l’ordinateur de votre frère. Une réinitialisation a été lancée la veille de la fusillade. Était-ce de votre fait ?

— Effectivement, Sauveur. C’est lui qui m’avait demandé. Mais pourquoi souhaitez-vous que nous nous rencontrions ?

— Il est important que nous en discutions en tête à tête. Et que vous me remettiez la sauvegarde du disque dur.

Le ton était à la fois sec et maladroit. Joséphine perdit un instant ses moyens et ne sut quoi répondre. Elle se raccrocha aux mots de Combal. Ne parler à personne.

— Je ne vois pas à quoi vous faites référence. Vraiment…

— Bon, on va arrêter de jouer. Le système de l’ordinateur a gardé en mémoire qu’une image du disque avait été réalisée juste avant le formatage. Et vous venez à l’instant de m’avouer que vous étiez à l’origine de l’effacement des données. Je ne peux en déduire que vous êtes détentrice de la sauvegarde.

Coincée… Il fallait rebondir. Giocanti devenait agressif, et il n’était pas question de rentrer dans son jeu.

— Et si je vous dis que je n’ai plus la clé, vous êtes en mesure de me croire ?

— Uniquement si vous me révélez dans la minute qui l’a en sa possession.

Mentir pour gagner du temps… Comme avec Fred. Quelques secondes suffirent pour qu’un bobard surgisse.

— Je l’ai retrouvée au fond de mon tiroir voici deux jours, et j’ai eu la curiosité de savoir ce qu’elle contenait. N’ayant plus d’ordinateur, je l’ai confiée à une amie pour qu’elle la consulte chez elle. Mais en fin de matinée, son appartement a été visité, et le cambrioleur y a mis le feu. Tout a été dévasté. Vérifiez si vous ne me croyez pas. C’était rue Sainte Victoire, près de Castellane.

Le lieutenant marqua un temps d’arrêt. D’évidence, il n’interrogeait internet pour valider l’information. Et savoir qu’une autre personne avait été en possession de la clé semblait le rendre dubitatif. Il se radoucit soudain, trahissant un changement de stratégie.

— Je suis au courant de cet incendie. Et soyez certaine que je suis désolé pour votre amie. Je vais me rapprocher à nouveau de la police scientifique, cette fois pour qu’elle se déplace chez elle. Qui sait, peut-être trouveront-ils cette clé sous les cendres. Je reviens vers vous rapidement pour refaire un point, alors ne vous éloignez pas de votre téléphone.

Cette discussion avait pompé toute l’énergie qui lui restait. La jeune femme s’affala dans le canapé. Wilfried demeurait impassible. Il n’en était pas moins curieux de savoir quelle était cette fameuse clé USB, tant recherchée par la police. Il vint s’asseoir au côté de Joséphine et la prit dans ses bras. Depuis plusieurs jours, il la trouvait bien mystérieuse. Ou tout du moins était-elle fuyante sur certains sujets. Ceux se rapportant à toutes ces histoires de banditisme en tout cas. Elle les noyait dans son boulot. Au début, il avait jugé cela rassurant. Mais l’achat récent de ce nouveau Mac, et les cachotteries avec Judith l’avaient interpellé. Et maintenant, il y avait cet incendie criminel et Giocanti qui la bousculait pour trouver une clé de sauvegarde.

— Tu sais, tu as le droit de garder un jardin secret. Mais si tu veux partager avec moi des choses, je pense que c’est le moment. Tu viens d’échapper une fois encore à la mort. Tu réalises qu’il n’y a plus de hasard, j’imagine.

Elle le fixa, l’air perdu. Oh, non, il n’y avait pas de hasard, et tout lui paraissait plus clair que jamais. Elle posa sa main sur la joue de Wil et l’embrassa avec tendresse.

— Tu étais jusqu’à présent mon protecteur, celui qui prenait soin de moi comme personne. Tu viens de monter en grade. Je te nomme mon Ange Gardien. Je te dois la vie, Wil.

— À bien y réfléchir, ma nouvelle fonction n’est peut-être pas usurpée. Quand j’ai compris la gravité de la situation, le temps s’est comme suspendu, et tout s’est déroulé sans que j’en sois pleinement conscient. Comme si quelqu’un guidait mes gestes.

— Ange ou pas, tu as un talent caché. Je commençais à peine à discerner tes dons de cuisinier, et je constate que tu es un grand maître dans le maniement de la poêle à frire.

Même empreinte de sensibilité et d’humour, Joséphine bottait à nouveau en touche. Mais lui ne lâchait pas l’affaire.

— Ça ne me dit toujours pas pourquoi Sauveur te traque, ni ce qu’il y a sur cette fameuse clé…

Elle hésita, et, une fois de plus, songea à détourner le sujet. Mais elle ne pouvait continuer à vouloir le laisser en dehors de tout ce micmac. Elle l’avait fait jusqu’à présent pour l’en protéger. Mais il y était maintenant plongé jusqu’au cou. Une demi-heure auparavant, il avait assommé et livré à la police un très gros bonnet de la mafia. Cela faisait de lui un homme à abattre, et non plus le conjoint de celle qui était dans le collimateur.

— Peut-être ai-je eu tort de te laisser en marge de ce que j’ai découvert, l’héritage de mon frère. Au final, on est rattrapé par la patrouille. Garder pour soi les problèmes, ou tout du moins la complexité des choses n’est pas une bonne stratégie. Et je tiens à m’en excuser. Même si c’était pour te préserver, nous ne devrions avoir aucun secret l’un pour l’autre.

— La vie ne nous apprend pas ce que nous devons savoir. Elle nous confronte à ce qui nous paraît évident, pour ensuite nous extraire de nos certitudes. Parfois violemment. Mais n’y a-t-il pas un meilleur moyen de progresser ? L’expérimentation passe par les erreurs. Je n’ai donc pas à t’excuser de quoi que ce soit. Tu as fait ce qui t’a semblé juste. Et nous devons à présent trouver les bons chemins à emprunter. Ensemble.

Joséphine sourit. Puis reprit un air sérieux pour déballer tout ce qu’avait révélé le disque dur d’Hugo, toutes les pièces à conviction qui risquaient de faire tomber bon nombre d’hommes de main, tout comme les donneurs d’ordres dans le milieu du blanchiment. Et puis il y avait l’intranet de la pieuvre Syndicate. Quoi de mieux pour illustrer sa découverte que de lui montrer le site.

Ils s’installèrent sur le bureau. Joséphine activa le VPN sur le Mac, lança le logiciel dédié au Dark Web, et entra les codes. Et rien. Elle réessaya. Sans plus de succès.

— Ils ont dû désactiver l’identifiant, dit Wil. Souviens-toi de ce qu’a raconté ton vieux copain tout à l’heure. Ils avaient repéré la connexion depuis l’appartement de Judith. Tu crois qu’ils auraient laissé dans la nature ce moyen d’accès à cet intranet ? Surtout si tu me dis qu’il recelait tout un annuaire de têtes pensantes d’une organisation criminelle à travers le monde… Bon, il faut tourner la page, et passer la main à la police. Toutes ces données semblent désormais inaccessibles.

— La partie n’est pas perdue. Le nouveau petit copain de Judith aurait réussi à sauvegarder une image du site en question hier soir, entre deux verres de rosé…

Vers 21 h, Judith débarqua pour récupérer le sac de vêtements préparé par Joséphine.

— Merci infiniment, copine. Je file, Sven m’attend en bas dans le Combi. On prend la route dès ce soir. Je t’appelle plus tard, promis.

Pas un mot ne filtra sur l’épisode épique avec Fred. La jeune femme venait de voir son appartement partir en flammes, il n’était pas nécessaire de rajouter une couche de stress.

Combal prit des nouvelles de Joséphine dès les premières lueurs du jour le lendemain. Pas de vagues durant la nuit. Le couple était resté prostré au 7e étage de l’immeuble, derrière la porte blindée.

— Je vais préparer une surveillance rapprochée d’ici la fin d’après-midi. Je n’ai pour l’instant personne sous la main. Les règlements de compte sont repartis de plus belle cette nuit, avec trois cadavres dans les quartiers nord. On a commencé l’interrogatoire du lascar qui a tenté de vous trucider. Il n’est pas loquace. Et il semble entraîné à se taire. Mais le temps fera son office. Rien d’autre à signaler de votre côté depuis hier soir ?

— Juste un coup de fil de votre collègue Sauveur…

— Et que voulait-il, celui-là ?

Joséphine ne savait plus trop quoi dire et à qui se fier. Elle noya le poisson en attendant d’y voir plus clair.

— J’avais essayé de le joindre avant de vous contacter, mais il ne m’avait pas répondu. Alors, il a rappelé. Rien de grave ?

— Non. Mais ne parlez de l’interpellation à personne, même pas à lui. Les murs ont des oreilles. Les sols et les plafonds également.

Tout cela n’était pas pour rassurer Joséphine.

Le temps s’annonçait nuageux, avec sans doute de l’orage en fin de journée. De toute manière, il n’était pas question de mettre le nez dehors. Les placards et le frigo étaient suffisamment garnis pour tenir un siège. Pas de croissant ce matin-là. Mais un tuto sur internet consacra Wilfried en roi des pancakes. Le petit déjeuner fut réconfortant, même si l’ambiance demeurait pesante. Ils venaient d’être catapultés au cœur du vortex, et peut-être n’était-ce que le début.

En ce samedi matin, Joséphine indiqua par message à Vincent qu’elle travaillerait de chez elle les jours à venir sans plus de précisions. Wilfried, qui était d’astreinte, prévint la banque qu’il était souffrant, et prit cet argument pour avancer la date de ses congés prévus la semaine suivante.

La journée s’étira lentement. Très lentement. Le temps d’attente était sans doute celui qui s’écoulait le moins vite. Mais qu’attendaient-ils ? Ils ne le savaient pas très bien eux-mêmes. Ils étaient assignés à résidence pour leur propre sécurité, et n’avaient pas la moindre idée de ce qui pourrait les libérer. Les chaînes d’information en continu ne faisaient bien entendu aucunement référence à l’arrestation de Fred. Sans doute était-il en ce moment même cuisiné en garde à vue. Et comme l’avait suggéré Combal, cela prendrait du temps avant qu’il se mette à table.

En fin d’après-midi, les éclairs commencèrent à zébrer le ciel noir au-dessus de la mer. Le tonnerre grondait de plus en plus fort, présageant des pluies diluviennes.

Le téléphone de Joséphine vibra. Sauveur essayait de la joindre. Elle hésita longtemps à répondre. L’appel bascula sur la messagerie. Nouvelle tentative une minute plus tard. Peut-être était-ce important. Elle fixa Wil et, par un hochement de tête interrogatif, les mains en éventail, lui demanda quoi faire.

— Vas-y, mais laisse-le causer.

Elle décrocha et mit la conversation sur haut-parleur. La voix du lieutenant semblait apaisée.

— Je suis désolé de vous appeler si tardivement. J’ai été informé de ce qui vous est arrivé. Et de celui qui a cherché à vous faire la peau. Je connais de réputation l’énergumène, il était sur mon tableau de chasse et mes homologues parisiens l’avaient dans leur viseur. Il est actuellement cuisiné par la DGSI, mais je doute qu’il parle avant la fin de la garde à vue. Et du coup, le temps presse, il nous faut frapper fort dans les heures qui suivent pour serrer un maximum de monde avant qu’ils apprennent que le chef est sous les verrous. Vous devez nous y aider.

— Je comprends ce que vous me dites. Mais en quoi pourrais-je vous être utile ?

— Pour l’instant, vous êtes sous les radars, et ne risquez rien. Mais lorsque le réseau saura que votre ami et vous êtes à l’origine de l’arrestation, ils tenteront de s’en prendre à vous. Ils n’aiment pas l’incertitude, et, en l’occurrence, restent dans le flou quant à votre degré de connaissance sur leur organisation. Sans exagération aucune, vous risquez gros dans les jours ou les semaines qui arrivent, et il convient d’agir maintenant.

— Mais comment ? Je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir.

— Eh bien, nous n’avons pas trouvé trace de la clé dans l’appartement dévasté par les flammes. Si cette clé a été détruite, c’est dommageable. Si, à tout hasard, elle n’était pas là où vous pensiez qu’elle était, il faut me le dire. Nous devons avoir un temps d’avance sur eux. Et si, enfin, vous étiez en mesure de me livrer la sauvegarde dans les plus brefs délais, je pourrais organiser avec la Police judiciaire un vaste coup de filet. Ça va être tellement brutal que le réseau va imploser, et les membres détaleront dans tous les sens comme des lapins pour échapper aux chasseurs. Cela vous propulsera hors des projecteurs. Je ne plaisante pas, Joséphine. Combal et moi avons vraiment besoin de votre collaboration dans l’heure.

Ils se regardèrent tous deux. L’heure était grave. Le signal qu’ils attendaient depuis ce matin était peut-être celui-là. Il était temps de livrer à la police ce que Joséphine gardait pour elle depuis des jours et des jours.

— En supposant que j’ai ce que vous souhaitez, que proposez-vous, Sauveur ?

— Rejoignez-nous dans un endroit neutre. Les taupes sont partout. Même dans nos rangs. Votre agresseur, nous avons été obligés de le transférer dans un lieu secret tenu par les renseignements intérieurs. On ne peut faire confiance à personne.

— Et donc ? On vous retrouve où ?

— Vous connaissez la pizzeria Chez Etienne, en haut du passage de Lorette, dans le Panier ? C’est à deux pas du Commissariat. Le patron est un ami, et, vu l’heure et le temps, nous y serons tranquilles. Je vous y attendrais d’ici trente minutes avec Combal.

Le Mac finissait de cloner son disque dur sur une nouvelle clé. La pluie redoublait d’intensité. La météo annonçait une nuit dantesque. Le lieu du rendez-vous était dans le quartier surplombant le Vieux-Port, sur la rive opposée à celle du Pharo. Avec le déluge, le plus simple était de commander un taxi et de se faire déposer rue de la République, juste à l’entrée du passage qui montait vers le restaurant.

La course dura une quinzaine de minutes. Le quai des Belges était sclérosé, comme à chaque averse. Le taxi finit par arriver sur le bas de la Canebière, et allait s’engager sur l’artère haussmannienne bordant le Panier.

— Je sais ce que tu penses, Wil. Et je doute moi aussi. Quelque chose me dit de ne pas le faire. Mais je suis dos au mur. Que ferais-tu à ma place ?

— Je n’ai pas à être à ta place, Joséphine. Je suis juste à tes côtés. On est maintenant dans le même bain. Et je comprends tes réticences. Il est encore temps de reculer. On n’est jamais totalement coincé.

— Mais si je le fais, je risque d’être poursuivie pour dissimulation de preuves. J’aurais dû donner cette satanée clé au commissaire. Je suis vraiment une idiote. Depuis le début, il m’inspire confiance. Je vois en lui un homme honnête et droit.

— Giocanti a clairement dit qu’il serait là. Donc, tu n’auras qu’à la lui remettre en main propre.

— Et si jamais, au final, il venait seul ?

— Hum… tu as raison. Alors voilà ce que je te propose. C’est moi qui irais en premier au rendez-vous. Toi, tu m’attendras à l’abri dans le passage. Je jetterai un œil à travers les vitres de la pizzeria, et si Combal est bien présent, je te ferai signe de me rejoindre.

— Ce n’est pas le plan le plus rusé que je connaisse, dit Joséphine avec un sourire en coin. Mais faisons cela.

Le taxi les déposa devant l’entrée du corridor qui menait au cœur de l’îlot haussmannien. D’ordinaire grouillant de touristes, il était pour l’heure désert. Ils traversèrent le passage des Folies Bergères, et grimpèrent la première volée de l’escalier couvert. Arrivés au palier, Wilfried fit signe à Joséphine de l’y attendre. La sortie de la ruelle était quelques marches plus haut, on la distinguait à peine tant elle était obstruée par la pluie torrentielle. Il se retourna vers elle, la prit dans ses bras et allait l’embrasser avant de continuer sa course, lorsqu’une violente détonation submergea la traverse. Un coup de feu au milieu du tonnerre.

Le visage de Wilfried se figea. Celui de Joséphine se crispa. Leurs sangs commencèrent à se mêler. La balle avait traversé le cœur du jeune homme, pour venir se loger dans la carotide de son amoureuse. Toujours enlacés, ils finirent par lentement se laisser tomber sur le sol, sans que leur étreinte ne se relâche. Elle resta consciente encore quelques instants. Le temps de réaliser que, cette fois, c’était la fin. Et que sa vie n’avait été qu’une malédiction. Une condamnation à voir mourir tous ceux qu’elle avait aimés.

**35**

**Remonter le temps encore et toujours**

Cela faisait bientôt cinq jours que Niels restait sans nouvelles de Joséphine. Quotidiennement, il se connectait à Sycamore et envoyait encore et encore ses messages. Ne prenant plus de gants pour l’alerter sur les dangers qu’elle courait. Mais sans doute était-il trop tard. Leur dernier échange lui avait donné l’espoir qu’elle aurait compris. En vain, semblait-il. Il lui fallait ne pas baisser les bras, et saisir plus en détail ce qui lui était arrivé. Il ne pouvait y avoir que cet article dans les faits divers de cette année-là. Un homicide, ça laisse plus de traces. Il y a une enquête, un mobile, des suspects, des arrestations. Et qui était le jeune homme trouvé mort à ses côtés ? Son compagnon ? Sans doute. L’archive de presse ne le mentionnait pas. Il se connecta de nouveau pour le relire.

*«****Double meurtre dans le Panier****.*

*24 juillet 2023. Dans la soirée, un homme et une femme ont été retrouvés sans vie sur les marches du Passage de Lorette, menant au quartier du Panier. Un assassinat crapuleux semble-t-il, puisque les deux malheureux étaient inconnus des services de police, tout du moins dans le fichier des délinquants notoires. Les deux trentenaires, peut-être en proie d’un vol à l’arraché qui aurait mal tourné, ont été abattus à bout portant. La jeune femme, ironie du sort, avait, un an auparavant, été impliquée dans une fusillade sur le Vieux-Port. Victime collatérale d’un règlement de compte, Joséphine Belgrani avait été grièvement blessée. Retrouvée encore agonisante par un passant, elle n’a, cette fois, pu être réanimée. Rien ne semble, pour l’heure, relier les deux drames la concernant. »*

Le moteur de recherche de l’ordinateur quantique du campus marseillais dévorait les mots clés les uns après les autres, mais rien n’y faisait. Et pourtant, la puissance de l’engin permettait d’extraire des tonnes de métadonnées en une fraction de seconde. Albert poussa la porte du bureau sécurisé.

— Tout va bien, Niels ? Je vous attends pour la partie de pétanque… Je supposais que vous n’aviez qu’un court message à envoyer, et vous êtes scotchés à la bécane. Dites-moi si je peux vous aider.

— Désolé. Je me perds dans des circonvolutions sur la toile. Et je pensais trouver la solution au travers de la puissance de cette machine. Je m’intéresse à des faits qui ne datent pas d’hier… C’était il y a cinquante ans. Peut-être les archives numériques dont je suis en quête ont-elles été détruites, tout simplement.

— Internet a de la mémoire, mon cher ami. Et rien n’est jamais perdu pour celui qui sait chercher. Mais parfois, il ne suffit pas d’un algorithme dernier cri. Il convient aussi de faire fonctionner la boîte à cerveau, faire appel au bon sens. Racontez-moi dans les grandes lignes ce dont il s’agit.

Niels hésita à dévoiler la teneur de ses investigations. Mais après tout, il n’y avait guère de secret dans tout cela. Juste ne lui fallait-il pas évoquer les dialogues à travers le temps. Et aménager un peu la vérité autour de ses motivations.

— Eh bien, je m’intéresse à une sombre histoire de meurtre. Une jeune femme qui a été abattue près du Vieux-Port. Je cherche à savoir si l’enquête a donné quelque chose. Mais en vain. Je n’arrive à glaner aucune information.

— Et vous avez demandé l’accès à ce monstre qui coûte une blinde pour investiguer sur un fait divers qui remonte à *l’an pèbre* ? Si vous pensiez vous ennuyer pendant vos vacances, vous auriez dû vous acheter un roman à l’aéroport, mon vieux !

— C’est plus important qu’il n’y paraît. Et c’est en lien avec mes recherches. Mais difficile de vous en dire plus. Si ce n’est que la victime œuvrait ici même, à la Fac des Sciences en 2023. Et que les travaux sur la fusion nucléaire auxquels elle participait étaient en avance sur leur temps. Trop, visiblement. J’ai découvert récemment grâce à elle la clé qui devrait déverrouiller ma dernière barrière. J’ai bien cherché des renseignements relatifs au laboratoire d’il y a cinquante ans, mais elle n’y a travaillé que quelques jours, avant de mourir dans cette fusillade.

— Et pour quelle raison vous intéressez-vous à l’enquête ? Elle est tombée sous les balles, c’est malheureux, mais ça arrivait, à l’époque. Et avec toute la bonne volonté du monde, vous n’allez pas la ressusciter pour qu’elle finisse vos travaux, j’imagine !

Albert était décidément curieux. Niels noya le poisson.

— J’essaie tout simplement de retracer ce qui s’est passé. Et connaître l’identité de l’un de ses collègues, celui qui, semble-t-il, était le détenteur des informations cruciales que j’ai pu obtenir.

— À titre personnel, je ne puis vous renseigner. Malgré mon âge avancé, je ne travaille ici que depuis 30 ans… Mais il suffit de fouiller dans nos archives. Laissez-moi la place, je crois savoir où chercher.

Albert rentra ses identifiants sur l’intranet de l’Université d’Aix Marseille. Il chargea une interface bidouillée par ses soins pour récupérer des fichiers cachés, ceux qui avaient été actualisés, mais dont l’historique restait stocké au fin fond des serveurs. L’organigramme du laboratoire en 2023 fut extrait de millions de données en quelques secondes. En parallèle, il s’attaqua aux archives confidentielles des ressources humaines. Il lança une recherche avec le nom que venait de lui communiquer Niels.

— Eh bien, on peut dire que votre Joséphine, elle n’a pas fait long feu dans le service, sans mauvais jeu de mots. Regardez, son contrat de travail date du 18 juillet 2023. Puis une note, à la fin du même mois, indique sa clôture pour cause de décès. Et si je lis bien, elle avait été embauchée comme statisticienne. Difficile de révolutionner la fusion dans un laps de temps si court sans rien connaître sur le sujet. Je vous rejoins dans votre analyse : les données si précieuses auxquelles vous avez eu accès émanent d’une des personnes avec qui elle a collaboré. Je vais vous imprimer la liste des chercheurs de l’époque.

Niels jugea la piste intéressante. Mais au fond, trouver qui était celui qui lui avait soufflé les informations sur la fusion n’était pas sa priorité. Il lui semblait essentiel d’en connaître plus sur l’origine de la mort de Joséphine. Il ne savait trop pourquoi. Ou plutôt si. La randomisation quantique l’avait orienté vers elle pour cette fabuleuse expérience de communication à travers le temps. Et il y avait forcément une raison. Il ne pouvait en être différemment. Encore une fois, Dieu ne jouait pas aux dés, comme le disait un autre Albert.

— Merci, mais que puis-je faire avec cette liste ? Tirer un nom au hasard ? Et creuser pour savoir si c’est la bonne personne ?

— À bien y regarder, j’ai ma petite idée sur celui que vous recherchez.

Albert pointa sur la feuille sortie de l’imprimante le nom de Vincent Parant.

— C’est le même nom que celui qui a validé ma connexion à l’ordinateur quantique, dit Niels. Je pensais que c’était le doyen de la Faculté des Sciences…

— C’est Anaïs qui vous a donné directement l’accès. Celui qu’elle a épousé s’appelle Bourel. Et Parant, c’est son nom de jeune fille. Elle l’a gardé durant toute sa carrière, bien après son mariage. Et, oui, Vincent était son père. Vous savez, ici, tout le monde est plus ou moins en lien, de près ou de loin. Comme on dit, Marseille est un village !

Niels rentra au domaine en trombe. Il lui fallait avoir en urgence une conversation avec son hôtesse.

— Mon père m’a effectivement raconté le drame que vous évoquez. Je m’en souviens très bien, car c’était juste avant mon entrée à la Fac de Sciences. Il m’avait fait part de cette nouvelle collègue avec laquelle il n’avait passé que quelques jours, avant qu’elle ne soit retrouvée morte dans le Panier. Il avait souhaité me la présenter, nous nous étions manquées de peu lorsque j’avais visité son laboratoire. Sa disparition l’avait bouleversé. Il m’avait parlé de choses étranges durant le peu de temps qu’ils ont partagés ensemble. C’est grâce à elle qu’il a pu avancer dans ses recherches sur la fission à neutron rapide. Que vous avez poursuivi d’ailleurs ! Il m’avait confié qu’elle avait un canal magique avec un type qui lui avait soufflé un truc inouï : le refroidissement par l’hélium gazeux sous pression. Il a travaillé là-dessus pendant vingt ans. Jusqu’à sa retraite. Et c’est vous qui avez finalisé magistralement la mise au point du système par votre thèse de doctorat. Vous voyez, je connais parfaitement les dessous de cette épopée, mon cher Niels !

— Et avait-il, par hasard, eu vent des circonstances de ce meurtre ?

— Il m’a juste fait part d’un vaste coup de filet qui avait eu lieu, peu de temps après. Ça avait d’ailleurs fait la une des journaux locaux. Des policiers « ripoux » avaient été mis en cause dans la couverture de blanchiment d’argent. Des dizaines, voire des centaines de millions de l’époque. Dans la liste des inculpés, le nom d’un type ressortait comme étant un des chefs. Un officier à la tête de toute une brigade de flics corrompus. Il était rattaché à la mafia corse, de mémoire. Mais c’est loin, tout ça…

— Et votre père n’est plus de ce monde, j’imagine…

— Il s’est éteint voici deux ans. Vous l’avez, vous aussi, manqué de peu… C’était un brave type, vous savez. Il a consacré sa vie à la science, pour le bien de l’humanité. Et même s’il était grande gueule et ronchon, il a toujours fait les choses de manière désintéressée et passionnée.

Niels se plongea dans ses lointains souvenirs. Il réalisa que, dans la longue liste des référents annexée à sa thèse de doctorat, figurait le nom du professeur Vincent Parant, dont les travaux sur le refroidissement des réacteurs par l’hélium avaient guidé ses recherches.

Le lendemain, Niels prit par la main Albert pour le conduire à la salle de l’ordinateur quantique.

— J’ai deux requêtes. La première, c’est de trouver, dans le registre de la police entre 2023 et 2024, les inculpations de flics qui auraient été poursuivis pour blanchiment et autres actes mafieux. La seconde est de déterminer qui sont les officiers intègres qui ont piloté ces interpellations.

Albert se mit au travail. Pour lui tout était simple, et il s’amusait à épurer les données parasites, pour extraire le bon grain de l’ivraie. Encore, en 2073, la toile regorgeait de fake news dont il fallait s’affranchir.

— Je crois qu’on tient quelque chose. Une vague d’arrestation au commissariat de l’Évêché en octobre 2023. Celui qui sort du lot est un gars des Douanes. Le lieutenant Giocanti. Il fut inculpé pour blanchiment, trafic d’influence et assassinat. Mais on n’en sait pas plus. Le procès semble avoir été étouffé. Rien n’a filtré, même au ministère de la Justice. Sans doute était-ce le début d’une vaste purge.

— Et qui était en charge de l’enquête ?

— Le big boss de la police judiciaire de l’époque. Le commissaire Combal. C’est d’ailleurs lui qui apparaît dans bon nombre d’articles de presse les mois qui suivent. Ce gars-là a mis à mal toute la mafia dans le sud de la France.

Niels comprit ce qu’il avait à faire.

Ce n’était ni complexe ni compliqué.

Il suffisait de poser les choses clairement.

— Albert, c’est quoi au juste cette interface qui permet de leurrer Sycamore ? Vous m’avez dit que l’on pouvait remonter le temps, et s’y connecter à une date antérieure de son choix. J’ai un ou deux messages à transmettre en urgence à une amie…

**36**

**Quand il est temps de vivre**

15 juillet 2024

Les abords du port de Cassis étaient paisibles en ce tout début de matinée. Le bal populaire avait animé l’esplanade Charles de Gaulle bien après le feu d’artifice. Et les plus jeunes avaient prolongé les festivités sur la plage de la Grande Mer jusqu’au milieu de la nuit.

Les touristes commençaient tout juste à investir les terrasses des cafés, profitant des premiers rayons de soleil encore cléments. Le ballet des livraisons de poissons se terminait à peine, et la mise en place des restaurants était la seule effervescence palpable au cœur du village.

L’adresse était notée sur un bout de papier : *2 rue Augustin Vidal*. C’était à proximité de l’église Saint-Michel, au détour d’une artère piétonne menant au port. La façade ocre du bâtiment arborait une discrète enseigne : *Le Temps Retrouvé*. L’ouverture de la porte fit tinter un carillon japonais. L’accueil de l’établissement se résumait à une pièce de quelques mètres carrés, avec un comptoir en bois derrière lequel on devinait une tisanerie fermée par une huisserie battante de type western ajourée en persiennes. Les couleurs du mobilier et quelques aquarelles rendaient hommage à la Méditerranée. C’était sobre, mais de bon goût. Au bout d’une trentaine de secondes, une voix féminine s’éleva, et la porte finit par s’ouvrir.

— Désolée, je préparais les petits déjeuners et je ne vous ai pas entendu… entrer… Alors ça ! Pour une surprise !

Joséphine sauta au cou du commissaire Combal.

— Si je m’attendais ! Je suis si heureuse de vous voir. Mais où diable étiez-vous passé tout ce temps ? Cela fait bientôt un an ! Vous n’imaginez pas à quel point j’ai pensé à vous.

— Je m’en doute, Joséphine, répondit-il, lui posant affectueusement la main sur la joue. Mais il n’aurait pas été opportun de m’afficher à vos côtés. La priorité après le coup de tonnerre était de faire le ménage dans nos services, et séparer le bon grain de l’ivraie. Et il me fallait dénicher d’autres sources de renseignements que celle que vous m’aviez glissée. L’objectif était de faire diversion, détourner les projecteurs qui aurait pu vous mettre en lumière. En parallèle, vous êtes restée tout ce temps sous étroite surveillance. Plusieurs équipes se relayaient pour veiller sur vous H-24.

— Ils n’étaient pas très discrets vos agents. Wilfried était en permanence sur le qui-vive et les a rapidement débusqués. Il a même failli en assommer un qui nous filait dans un parking. Le type lui a sorti sa carte de police juste avant de se manger un coup d’extincteur. Il était remonté, mon chéri ! Je vous sers un café ?

— Volontiers. Sans sucre et bien serré.

Combal était venu à la rencontre de Joséphine pour la rassurer. La tempête était passée. Tout du moins pour elle, car le nettoyage des écuries d’Augias allait prendre des années. Mais plus rien ne semblait la rattacher de près ou de loin à cette affaire. L’organisation criminelle avait d’autres chats à fouetter que de s’intéresser à une jeune femme dont le seul tort était d’être la nièce d’une des marraines du système. Et pourtant. C’était grâce aux informations transmises par elle que les services de Combal avaient pu agir.

— Et je vous retrouve ici, propriétaire d’un hôtel. Ça sent la valise de billets tombée du camion…, dit-il, sourire en coin.

— Bravo, vous nous avez démasqués ! Un gros paquet de fric qu’on a trouvé derrière la penderie de mon frère. Quoi de mieux que de le blanchir dans ce charmant endroit… ? Blague à part, on a racheté cette pension de famille délabrée avec les économies de Wil, et j’ai vendu l’appartement des Catalans. Ça suffisait tout juste à financer les murs et les travaux. La rénovation nous a pris six mois. Avec un peu d’huile de coude, nous en avons fait ce boutique-hôtel sans prétention. On voulait juste se construire un cocon dans lequel se réfugier. Et y accueillir au quotidien des vacanciers qui ont le sourire.

— Il y a pire comme projet de vie ! Et Wilfried, où se cache-t-il ?

— Il est en cuisine. Dès l’aube, l’ancien banquier enfile son tablier. Il concocte pour nos pensionnaires des petits déjeuners trois étoiles, et prépare des paniers-repas pour les randonneurs. Le soir, en saison, nous faisons table d’hôtes. Et devinez qui est là encore aux fourneaux ? Il a trouvé sa vocation et il s’éclate ! Prenez votre café, on va s’installer au calme dans le jardin. Les clients ne sont pas encore descendus, on pourra parler tranquillement.

L’espace intérieur était luxuriant. La maison villageoise de trois étages dissimulait un havre de paix sans vis-à-vis. Un énorme bougainvillier pourpre embrasait les pierres blanches de la terrasse. Il signait l’identité provençale du lieu, appuyé par les senteurs d’une étendue sauvage.

— Vous semblez avoir déniché votre Eden. Vous rayonnez et j’en suis heureux pour vous. Comme quoi, les traumatismes permettent de se réinventer, voire de revivre. Et je ne crois pas exagérer en affirmant cela, s’agissant de votre histoire.

— Vous mettez dans le mille. J’ai traversé des moments douloureux et compliqués. Souvent, je me suis dit : à quoi bon ? La vie est une aventure chaotique. C’est sans doute le Karma. Avec le recul, je suis persuadée qu’on a besoin d’en passer par là pour évoluer.

— Vous avez sans aucun doute raison. L’important est d’en limiter la casse. À propos de casse, j’aimerais revenir sur la mort de Giocanti. Je ne vais pas m’appesantir sur cette soirée tragique, je sais que les fusillades ne sont guère votre tasse de thé…

— On peut en parler sans problème, j’en ai évacué la noirceur. Au fond, il était prêt à nous abattre, Wilfried et moi, lorsque vous avez déboulé pour le neutraliser. Je ne vais tout de même pas vous en vouloir d’avoir tiré sur lui ! D’autant qu’il s’apprêtait à vous prendre de court quand vous lui avez demandé de jeter son arme. On ne peut se satisfaire de la mort d’un homme. Peut-être aurais-je dû vous transmettre le message autrement. Plutôt que de jouer son jeu et de nous pointer au lieu de rencontre, il eût été préférable de lui passer les menottes au commissariat, ne pensez-vous pas ?

— Et sur quel motif ? Je n’avais aucune charge contre lui, et encore moins de preuves. Juste des suspicions. Plus ce que cela : des certitudes. Il n’en demeure pas moins que j’avais besoin de ce flagrant délit. Quand vous m’avez parlé du rendez-vous, je le croyais capable de vous faire chanter pour obtenir ce qu’il voulait. J’étais loin de m’imaginer qu’il irait jusqu’à préméditer un meurtre.

— Et pourtant, mon message était clair. Je vous ai imploré de venir, car je savais ce qu’il avait en tête…

— Et c’est d’ailleurs une question qui me turlupine depuis un an : comment diable aviez-vous cette certitude ? Il vous avait menacé auparavant ?

— Pas vraiment. Il avait été très « rentre-dedans » les derniers temps, ce qui contrastait avec l’image que j’en avais lors de nos premières rencontres. Mais j’avais placé cela sur le compte de la pression et du stress. Et je vous avoue que je culpabilisais de ne pas lui remettre les informations en ma possession.

— Et vous avez sacrément bien fait !

— Oui. Plus qu’une intuition. Une petite voix dans ma tête qui m’assénait de ne pas le faire.

— Et vous n’avez pas répondu à ma question. C’est cette même « petite voix » qui vous a alerté sur son intention de vous tuer ?

— Non. C’était un message dans ma boîte mail, quelques jours auparavant. Quelques mots. Comme d’habitude. Niels était peu loquace.

— Ce n’était donc pas la première fois que cette personne vous contactait ? Et vous pouvez m’en dire plus sur l’identité de ce Niels ? Je vous sens hésitante.

— Et bien… c’est compliqué à expliquer. Je ne le connais pas vraiment. Je sais que c’est un chercheur en physique nucléaire. Il m’a approché après ma sortie de l’hôpital. Uniquement par messagerie, je ne l’ai jamais eu au téléphone. Juste quelques mots, et une seule fois par jour. Et ses questions se sont révélées mystérieuses. Mais, là encore, mon intuition me poussait à maintenir le lien. Et je comprends maintenant pourquoi. Il a été très clair. Il savait le lieu et l’heure du rendez-vous quelques jours avant, et m’indiquait quoi faire. C’était une injonction. Il m’ordonnait de vous contacter pour me protéger.

— Peut-être était-ce un membre de la mafia repenti ? Quelqu’un qui connaissait les intentions de Giocanti depuis l’intérieur du système.

— Je ne crois pas. Sincèrement. Il m’a écrit un truc surprenant le lendemain. « *Le temps n’existe pas, il est une illusion. Effacez les messages et prenez soin de vous. »*

— Et ne me dites pas que vous avez supprimé votre correspondance !

— Si. Je l’ai fait. C’était, là encore, quelque chose qui me paraissait juste.

— Et depuis, pas de nouvelles, j’imagine.

— Non rien. Peut-être un jour connaîtrais-je les dessous de ce mystère…

Wilfried sortit de sa cuisine, curieux de savoir quelle était cette voix familière qui émergeait du jardin. Combal arbora un sourire enjoué en l’apercevant, et, laissant de côté la pudeur masculine, les deux hommes s’abandonnèrent à une accolade. Celui à qui l’on doit la vie, on ne lui serre pas la main.

— Je n’ai malheureusement pas beaucoup de temps à vous accorder. Il faut que je file terminer mes cartons. Je déménage demain pour Paris. Une belle promotion à la DGSI que je ne pouvais refuser. Mais je repasserai dans le coin bientôt, promis. Et je compte bien goûter votre cuisine, Wilfried.

— J’ai une faveur à vous demander avant que vous partiez, dit Joséphine. Je n’ai aucune nouvelle de Judith…

— Je me disais bien que vous finiriez par m’en parler. C’est un peu compliqué de m’étaler. D’abord parce que j’ai passé la main à Interpol, et que, pour son bien, il était préférable que j’en sache le moins possible. Se mettre au vert après l’incendie criminel de son appartement était une bonne idée. Nous l’avons laissée partir quelque temps en Suède avec son compagnon, et organisé une protection rapprochée avec nos homologues scandinaves. Mais nous étions loin de nous imaginer que le lascar allait, dans les jours qui suivaient leur exil, balancer à la figure du monde entier la cartographie de cette pieuvre mafieuse. Les meilleurs scénaristes de James Bond n’auraient jamais conçu pareil monstre. Et malgré tout le talent de ce jeune informaticien pour rester sous les radars, sa couverture fut levée en à peine une semaine. Les services de renseignements ont pris l’affaire en main, et l’ambassade de France à Stockholm les a hébergés le temps de faire redescendre la pression. Mais une fois rendus à la vie publique, ils ont échappé de justesse à une mort certaine sous couvert d’un attentat terroriste en octobre dernier. Tout ce que je sais, c’est qu’à partir de là, Interpol a adopté les mesures nécessaires pour leur permettre de disparaître définitivement. Ils auraient officiellement été comptés parmi les victimes. La suite, je ne la connais pas. Mais si je n’ai pas de nouvelles, croyez-moi, c’est qu’elle va bien.

— Je me sens responsable de cette situation…

Combal posa ses mains sur les épaules de Joséphine.

— Lorsque vous m’avez remis les documents que votre frère avait en sa possession, à savoir ceux qui concernaient le blanchiment dans les énergies vertes sur le territoire national, je vous ai posé une question. Vous vous souvenez ? Je vous ai demandé si vous aviez autre chose à dévoiler. Et vous m’avez répondu par la négative. Et je perçois quand on dissimule la vérité. Mais je n’ai pas insisté. Je me suis dit que, si vous aviez des informations complémentaires, elles finiraient par sortir d’elles-mêmes.

— Nous avions un plan toutes les deux. Nous étions idéalistes, et nous pensions pouvoir retourner l’échiquier. Mais c’est Judith qui s’y est collée. Vous savez, c’est un cœur pur qui croit que le bien et la beauté vont sauver le monde. Je ne voulais pas trahir ses rêves.

15 avril 2031

Une pluie torrentielle s’abattait sur le village de Cassis. Il n’était que 18 h, mais l’orage avait fait tomber la nuit prématurément. Joséphine consultait sur l’ordinateur les dernières réservations de l’été. Progressivement, le planning prenait vie. Il lui fallait surtout rassurer les habitués, inquiets de savoir si leur chambre favorite était encore disponible pour la semaine du 14 juillet ou du 15 août.

Elle s’apprêtait à fermer sa session pour donner un coup de main en cuisine lorsque la porte s’ouvrit brutalement. Une femme enveloppée dans une combinaison de pluie se posta devant l’accueil. Elle rabattit sa capuche pour dévoiler un visage qui n’avait pas d’âge.

— Tu me permets de m’abriter chez toi, copine ? Il fait un temps de chien ici.

Joséphine bondit pour prendre dans ses bras cette amie ressuscitée des morts.

— Judith ! Bordel de merde ! Je pensais ne plus jamais te revoir !

— Je comprends ton enthousiasme… Mais si tu pouvais un peu relâcher l’étreinte. Il faut que je me ménage. Dans trois mois, la tribu s’agrandit. Et il m’était inconcevable de ne pas partager mon bonheur avec toi.

Le ventre rebondi de Judith trahissait l’heureux évènement à venir.

**Épilogue**

30 juillet 2073

Les persiennes étaient le point d’entrée de la beauté du monde. C’était rudement bien pensé. La lumière du petit matin s’immisçait et réveillait le dormeur. Elle lui murmurait qu’il fallait se délecter de ce moment naissant. Et que, dans les cycles de la vie, l’un des plus courts était une journée passée sur cette Terre. Du lever au coucher, le soleil l’invitait à nourrir son existence de joie et de bonheur. Tout cela était en lui, il suffisait de s’éveiller et d’en profiter.

À toutes les époques, le bourgeois se délectait de paresse et d’oisiveté, vivant la nuit et roupillant une partie du jour. Le paysan, amoureux de la nature, se levait aux aurores et s’endormait au crépuscule, harassé, mais heureux de la tâche accomplie. Lui s’était saisi avec instinct de l’harmonie avec l’univers. Il en était ainsi pour tous les cycles, plus ou moins longs. Il convenait de les respecter, d’en comprendre le sens.

Les façades de la bastide vieille de deux siècles avaient conservé leurs persiennes d’origine. Elles avaient sonné le réveil de ses occupants pour cette dernière journée de vacances en Provence. Les enfants avaient hâte de profiter de cet ultime moment, de ne pas en gaspiller une seule seconde. Et le firent savoir à leurs parents en investissant en fanfare dès 7 h 30. Le vol vers Oslo était prévu en milieu d’après-midi. Et ces quelques heures étaient à savourer jusqu’à la dernière minute, tel un cadeau de départ. Direction le bord de mer !

Pendant les escapades matinales de Niels à Luminy, Kirsten et les bambins avaient testé quinze jours durant l’ensemble des criques de la baie de Cassis. Et c’était la plage de l’Arène qui avait à l’unanimité remporté le suffrage. À l’écart du centre-ville, au pied de l’imposant Cap Canaille, et surtout à proximité du domaine viticole, sa fréquentation demeurait raisonnable et surtout familiale. La commune prenait soin, aux aurores, de recouvrir les galets désagréables par un épais remblai de sable fin qui invitait à une baignade en pente douce. Et puis, il y avait la Paillotte, à l’extrémité ouest de l’anse. Une plage privée dont Kirsten avait immédiatement adopté les confortables transats, et qui proposait à toute heure boissons fraîches, glaces, chichis et autres douceurs.

Les enfants débordaient encore d’énergie. Portés par l’adrénaline des ultimes heures de vacances, ils galopaient après leur ballon, sous le regard de leurs parents, partageant un café sur la terrasse ombragée du cabanon.

— Ces vacances étaient délicieuses. Même si je t’ai parfois senti tendu. Je n’ai pas voulu jouer les curieuses. D’autant que, les jours derniers, la pression semblait évaporée. Tout va bien dans tes recherches ?

— Je suis désolé si, par moments j’étais effectivement soucieux. Mais il faudra que je te raconte. Pas maintenant. Plus tard. Profitons de l’instant présent. J’irais bien nager. Tu viens ?

— Avec joie. Rien ne me fait plus plaisir que te voir enfin délaisser le passé, répondit-elle dans un sourire.

Les gamins poursuivaient leurs jeux endiablés sur le sable, et, depuis la baignade, Niels les priait continuellement de ne pas importuner les plaisanciers. Jusqu’à ce que le ballon finisse sa course contre un parasol, au pied duquel était installé un couple d’âge mûr. Le garçonnet, confus, s’approcha pour s’excuser et surtout récupérer son bien.

— Je suis désolé, Madame, je ne l’ai pas fait exprès, dit-il avec un accent guttural.

— Eh, bien jeune homme, tu as failli réveiller mon mari ! Mais ce n’aurait pas été un drame. Ce diable de Wil dort tout le temps. Tu n’es pas d’ici, toi, n’est-ce pas ?

— Je suis en vacances et je repars en Norvège tout à l’heure.

— Tu parles très bien français pour un norvégien, dis-moi. C’est ta sœur qui m’observe de loin ? Elle semble avoir peur de se faire gronder.

— Oui, c’est bien ma sœur. Et, Joséphine, elle est un peu timide, c’est vrai.

— Oh ! Elle porte le même prénom que moi. C’est amusant. Et toi, comment t’appelles-tu ?

— Hugo, Madame.

La vieille dame resta quelques secondes sans voix, fixant tour à tour les deux enfants. Son sourire avait disparu, laissant place à de la stupéfaction.

— Et… vous êtes jumeaux, n’est-ce pas ?

— Oui. Et on est grand, vous savez. On va bientôt avoir sept ans !

Niels était sorti de l’eau et avait parcouru à grands pas la plage en direction de son fils.

— Je suis confus, Madame. Veuillez excuser mes enfants. C’est leur dernier jour de vacances, alors ils sont surexcités.

Joséphine leva la main au-dessus de son visage pour se protéger du soleil sous lequel s’était posté ce papa si poli, au français impeccable.

— Il n’y a pas de mal, cher Monsieur. Je faisais connaissance avec ce jeune homme. Ils vous ressemblent beaucoup vos enfants. Et vous, vous me rappelez quelqu’un. Ne nous serions-nous pas déjà croisés ?

— Je ne crois pas, Madame. À moins que vous n’ayez visité Oslo. Car pour ma part, c’est la première fois que je séjourne en Provence. Et pourtant j’y ai des racines.

— Avec un français aussi parfait, ça ne m’étonne pas. Et plus je vous regarde, plus j’ai l’impression de vous connaître.

— Quelqu’un m’a dit cette semaine que Marseille était un village. Alors, peut-être avez-vous croisé ma mère, qui sait ? Il paraît que je lui ressemble. Elle est partie pour le Grand Nord voici fort longtemps. Elle s’est éteinte trop tôt, avant de me faire découvrir cette merveilleuse région. Aujourd’hui, je pense qu’elle aurait votre âge.

— Et comment s’appelait-elle, votre maman, cher Monsieur ?

— Judith. Judith Kristiansen. Et son nom de jeune fille, c’était Pujol. Mais, je vous en prie, vous pouvez m’appeler Niels.